This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

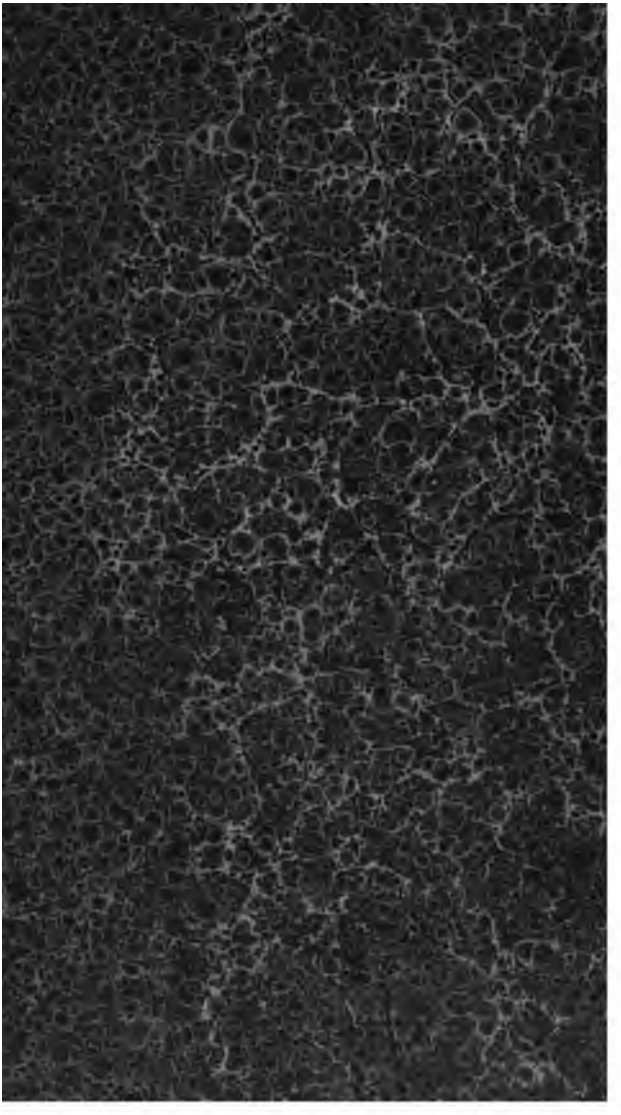
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

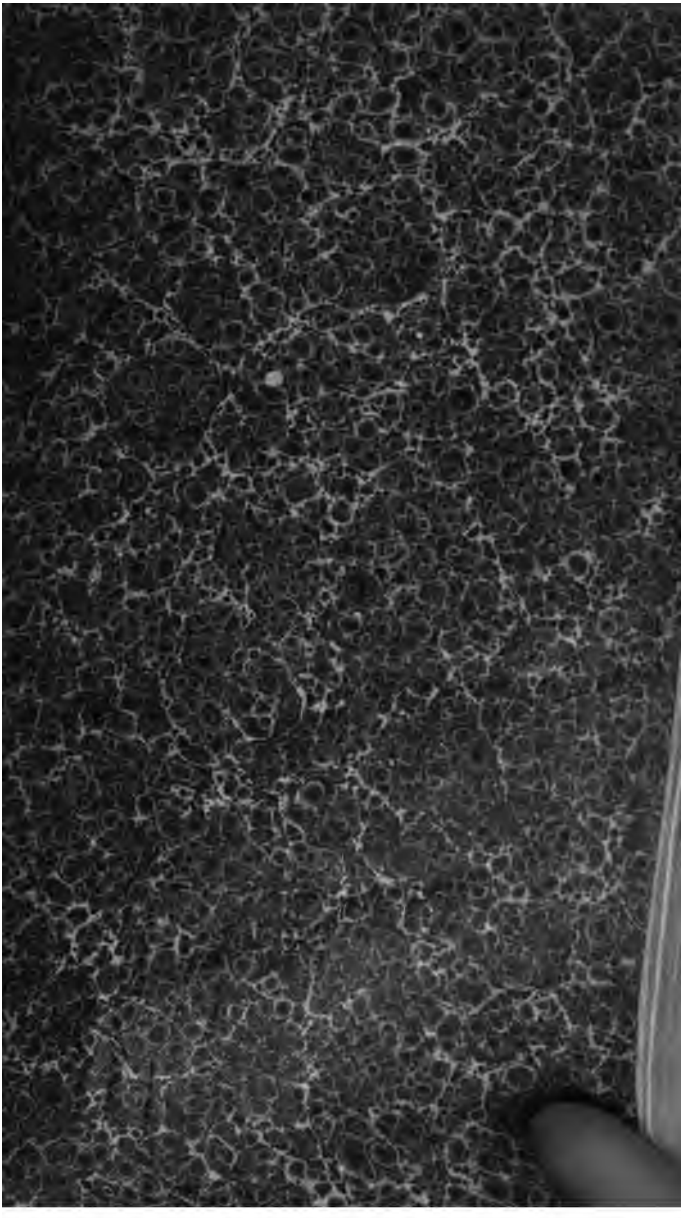
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





8

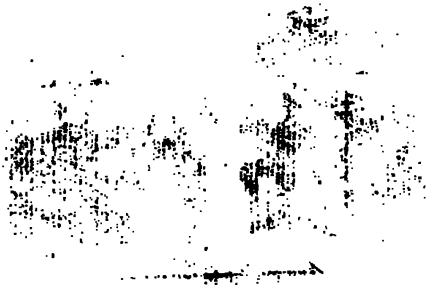
6E2/250F

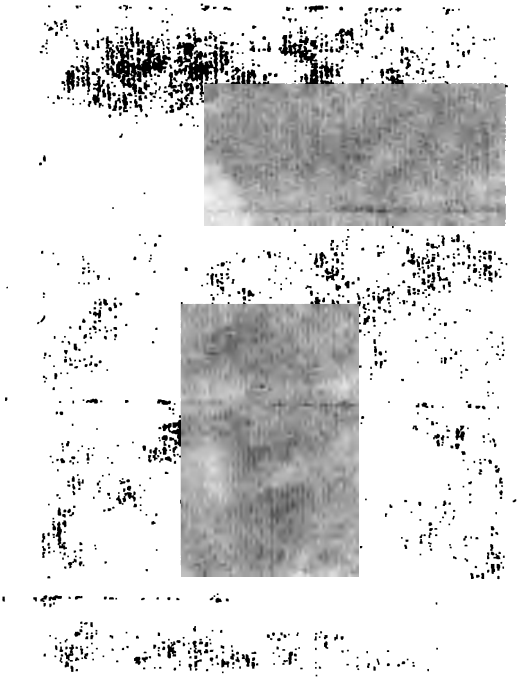
CONTES

MATERNELS.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, 42.

Il était charmant de voir les deux jeunes institutrices gravement occupées de leur tâche!





CONTES MATERNELS,

SCÈNES de L'Éducation

PAR

Mme. Laure Bernard,

Auteur des Voyages modernes.

PARIS

Librairie de l'Enfance et de la Jeunesse.

P. C. LEHUBY.

Rue de Seine, N°. 48. F. S. G.

CONTES MATERNELS,

SCÈNES DE L'ÉDUCATION,

PAR

Mme LAURE BERNARD.

Avec Gravures.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE,

CHEZ P.-C. LEHUBY,

SUCCESSEUR DE M. PIERRE BLANCHARD,

RUE DE SEINE, N° 48.

1837.

A Mesdemoiselles

Clémence et Blanche

De Laussac.

INTRODUCTION.

Est-ce médire de mon jeune public de supposer qu'il ne lit pas les préfaces? Alors je me trouverais en défaut à son sujet, car ce n'est pas à lui que j'adresse ces pages préliminaires. Qu'il s'épargne pour cette fois au moins le soin des graves entretiens que nous pouvons avoir entre mères, sur ce qui touche nos familles. Je fais de la morale sans fiction, et j'ai ouï dire, par plus d'un personnage de dix à quinze ans, que la morale toute seule n'était pas amusante.

Avant de rehausser le mérite auquel j'aspire dans mon travail, je voudrais pouvoir faire le juste abandon de toute prétention littéraire; mais les éditeurs, qui laissent pleine carrière aux éloges personnels, suppriment quelquefois les préfaces où l'on devance le blâme de la critique. Informée à mes dépens sur ce point, je m'abandonne sans défense au jugement de mes lecteurs.

Quoi qu'il en soit de ma clairvoyance sur mes moyens d'exécution comme auteur, je me sens, je l'avoue, la confiance de marcher dans une voie saine, et de ne rien produire, en matière de livres d'éducation, qui ne porte l'empreinte de l'expérience acquise dans la famille, et de la

rectitude de vues qui appartient au sentiment maternel. Je cherche à être vraie, non d'une manière relative, et faussée à dessein pour les enfans; mais vraie, selon les règles générales du devoir appliquées à l'étude des faits, tels que l'expérience nous les offre.

Comme je ne sais pas de plus haute preuve de confiance de la part des parens, que de permettre à une étrangère de se mêler du développement intellectuel de leurs enfans, j'en use avec la même discrétion dans mes contes que si je me trouvais en visite dans une famille amie; mon entretien ne roule que sur les questions qui s'agiteraient devant un tiers. Il n'appartient qu'à une mère et à l'enseignement de l'Église de pénétrer au-delà des généralités de l'éducation morale. Cette manière de sentir diminue singulièrement le choix de mes sujets, rend ma tâche plus difficile; aussi je ne crains pas d'être contredite en avançant que la littérature d'éducation, rendue à ses limites loyales, devient la plus aride des littératures, si l'on ne se sent pas le cœur riche de bonnes intentions en l'abordant. Personne ne refusera à admettre que pour écrire pour la jeunesse il faille s'interdire toute idée spécieuse, toute idée tendant à développer la vanité de position, d'esprit, de beauté, de savoir, et même de qualités personnelles. S'il était reconnu qu'on ne dût pas même rehausser le bien au-delà de l'idée du devoir, ni excuser les défauts à un autre point de vue que celui de la charité chrétienne; et, qu'allant plus loin encore, on recommandât aux auteurs d'être aussi sobres de récompenses for-

tuites que la Providence l'est elle-même, afin que le sentiment du bien ne fût pas un intérêt mercenaire, où en seraient bon nombre de conteurs?

Je regarde encore comme pernicieux pour la jeunesse ces romans épurés où le jeu des passions emprunte des formes tellement bénignes, que le danger en paraît illusoire.

J'ai vu des mères compter, en pareil cas, sur la maturité d'esprit de leurs filles, sur leur raison précoce pour, les préserver de la séduction cachée sous des formes innocentes. A quoi bon cependant livrer l'âme à cette lutte? dût-elle inévitablement triompher des impressions tour à tour molles et excitantes qui ressortent de ce genre de lecture, c'est déjà trop de les avoir produites.

Un même laisser-aller, à l'égard des natures enfantines et disposées à prendre le côté fantasque et brillant d'un conte, n'est pas moins à redouter : le jugement, encore indécis dans ses formes, ne tarde pas à se fausser; et vous voyez l'esprit, naïf jusque là, créer des scènes dont vous pouvez rire, car elles mettent en contraste la maturité d'emprunt et la candeur qui se joue à des mots encore vides de sens pour elle. Hâtez-vous, croyez-moi, d'arrêter tout progrès dans cette voie dangereuse; l'ignorance et la curiosité se touchent de trop près en pareille matière pour qu'il soit permis de s'y jouer.

Mais, qui peut se flatter aujourd'hui de faire assez bonne garde chez soi pour se garantir de la multitude des ouvrages d'éducation qui dé-

bordent de toutes parts et sous tant de formes? Tout le monde prend la peine d'écrire pour l'âge de l'éducation. Est-ce par amour pour cet âge? J'en doute à l'examen des œuvres, et je suis plutôt portée à croire que nos célébrités, confiantes dans l'incapacité de leurs juges, ne viennent à eux que dans les jours néfastes où ils ne se sentent disposés à rien écrire d'un peu saillant. Alors on se laisse aller au hasard de la plume, et, pour peu qu'on écrive, il en ressort toujours bien un conte ou une nouvelle capable d'intéresser ses lecteurs. D'ailleurs tous les sujets sont bons, car si l'on craint d'être inintelligible aux petits, on leur dit : Vous voyez, mes amis, ou *vous comprenez, mes enfans,* et dès-lors toute explication devient claire, tout sujet descend à leur portée : grâce à cette formule, l'Encyclopédie entière passerait dans les livres enfantins.

Pour s'adresser aux jeunes filles, cela devient encore plus facile : le ton paternel change, on reste pédagogue ; mais on se montre en même temps romanesque à l'excès et grand admirateur de ses héroïnes, dont on décrit avec une rare complaisance la taille svelte, le teint transparent, les longs cheveux, les grands yeux noirs ; et aux jeunes filles comme aux enfans on a grand soin de parler de soi, afin qu'il reste bien entendu que ces descriptions sont autant d'hommages tacites rendus à la lectrice.

Si un ridicule ou un vice sert de point d'appui au conteur, la cure bien facile est le fruit de la première épreuve ; toute bonne action se paie

là, et sur-le-champ, en belle monnaie reluisante à tous les yeux. Il va sans dire qu'un mariage opulent termine chacune de ces fables.

Quand on l'entend ainsi, la littérature d'éducation devient à coup sûr une littérature bien facile. Mais est-ce par de semblables moyens que nous prétendons, nous, mères, aider au développement de nos filles? Non, certes; et, nous en sommes toutes convaincues, il ne suffit pas d'être poète, historien, romancier ou journaliste pour acquérir le droit de parler à la jeunesse : si je trouve en moi le courage de m'exprimer aussi franchement sur ce point, c'est que je voudrais contribuer à écarter de nos familles l'influence des productions dangereuses, et rendre digne de leur destination les livres dont la spéculation est si prodigue.

Si nous voulons sérieusement former nos filles aux exigences du devoir, es rendre fortes contre les périls de la vanité, les prévenir de l'abord des passions, ne souffrons pas que de futiles plaisanteries viennent altérer nos enseignemens. Tous les esprits ne sont pas également bien disposés, et, où vous perdez mille recommandations sages, un faux point de vue va être saisi avec enthousiasme. C'est là-dessus que se fonde le succès de plus d'un livre.

Beaucoup de mères heureusement élèvent de jeunes filles qui, sans avoir rien perdu des grâces de leur âge, regardent déjà de haut les devoirs de la vie. Elles se préparent à suivre, à travers des difficultés graves, une existence de dévouement et de sacrifices. La religion se lie à

toutes leurs pensées ; elles se complaisent à r trouver, dans l'histoire comme dans la fiction des lois d'une Providence à la fois toute-puissante et miséricordieuse.

Quand elles considèrent l'inégalité apparente des positions sociales, l'impunité évidente de la plupart des fautes, elles n'accusent pas la destinée d'injustice. Ces jeunes filles ont étudié les lois de leur propre conscience : elles ont trouvé là les véritables rétributions divines ; elles savent que la vie est un temps d'épreuve pour l'humanité entière. Jamais il ne leur arrive, quand elles ont tendu la main droite à un pauvre, de regarder dans la main gauche pour s'informer si quelque nouvelle faveur ne leur est pas instantanément survenue.

Que ceux qui comprennent ainsi la jeunesse et ses devoirs essaient seuls à l'instruire, et lui choisissent encore ses plaisirs. Sous l'influence de méditations sérieuses on fera de bons livres, moralement parlant ; mais il ne suffit pas de se borner à la connaissance superficielle des impressions juvéniles pour s'intituler auteur d'ouvrages d'éducation. Il faut encore aimer et respecter la jeunesse, quand on prétend à former son cœur au bien. Toute œuvre étrangère à ces conditions, si éblouissante qu'elle soit par son nom ou par sa forme, n'est qu'un bourdonnement tour à tour insignifiant ou nuisible, à côté de l'œuvre de réforme sociale que chaque famille prépare dans la génération qu'elle élève.

CONTES

MATERNELS.

ADÈLE.

Tous les dimanches, on voyait s'arrêter devant l'église paroissiale de la petite ville de Bernay une voiture de l'apparence la plus modeste, attelée d'un cheval jadis employé au labour, et qui portait dans son allure la trace des rudes travaux accomplis dans sa jeunesse. Une mère et ses deux filles descendaient de la carriole, et entraient à l'église sans prendre d'autre souci pour l'équipage, que d'attacher à un anneau de fer fixé dans la muraille la bride de leur paisible conducteur.

Pendant les offices, rien ne troublait le pieux recueillement de la mère et de

A Mesdemoiselles

Clémence et Blanche

De Laussan.

pagne, qu'elles habitaient toute l'année.

La promenade, le repos, la lecture, étaient les distractions du reste du dimanche; les autres jours de la semaine se passaient dans des travaux actifs qui allaient mieux à la robuste constitution de madame Brenneau et d'Adèle qu'à celle d'Ursule, un peu frêle et naturellement moins diligente qu'elles. Cette différence de caractère excitait souvent l'impatience de madame Brenneau, qui se gênait peu pour gronder, n'écoutait aucune excuse dans le premier moment de son humeur, et se laissait emporter à des reproches assez vifs sans trop mesurer l'étendue de la faute et la justesse de sa réprimande. Ursule alors se sentait blessée, prétendait qu'on l'aimait moins que sa sœur, et aurait gardé un long ressentiment de ces petites scènes si madame Brenneau n'avait fait elle-même les premiers pas vers sa fille. On voit qu'aucun traité d'éducation n'était jamais tombé entre les mains de cette excellente femme; et que le cœur

avait chez elle plus d'empire que la réflexion. Son esprit, en effet, était peu éclairé, et si le sentiment religieux et son bon naturel n'eussent tempéré les défauts de son caractère, il eût été difficile de vivre heureux auprès d'elle. Mais sa tendresse maternelle était si vraie, si profonde; elle était si bien dévouée de fait et d'intention aux intérêts de ses enfans; on la trouvait toujours si empressée à rendre service à ses voisins, à secourir les pauvres, que madame Brenneau s'était acquis les plus tendres affections dans sa famille, au dehors l'estime de tous ceux qui la connaissaient.

Pour l'éducation de ses filles, ses vues avaient été bornées au plus strict nécessaire. Les demoiselles Brenneau écrivaient un peu incorrectement le français, connaissaient parfaitement l'Ancien et le Nouveau Testament, qu'elles relisaient sans cesse, avaient à peine reçu quelques notions d'histoire de France, lorsque leur mère, les trouvant suffisamment instrui-

tes, remercia le maître, qui vint seulement pendant deux ans leur donner une fois par semaine cette instruction encyclopédique. Toute l'attention de la mère de famille s'était portée sur les soins du ménage, la couture, la connaissance usuelle de la vie rurale, et son exemple enseigna puissamment à ses jeunes élèves les vertus d'un cœur simple et d'une charité pratique inépuisable dans sa manifestation. Ce n'était pas en répandant de l'argent que madame Brenneau aidait les nécessiteux : un bon sens instinctif, joint à un revenu très-borné et à des habitudes peut-être parcimonieuses, fermait à peu d'exceptions près sa bourse au mendiant; mais elle trouvait mille moyens d'être utile en donnant son temps, ses soins, ses conseils et quelques secours en nature à tous les paysans de la petite commune qu'elle habitait.

Cette commune, pauvre, nombreuse et placée près de la ville, n'avait pas de desservant pour son église, au grand re-

gret de madame Brenneau. A l'époque de leur première communion, Adèle et Ursule vinrent au catéchisme de la ville : leur bonne tenue, leur piété, l'exactitude de leur mémoire, et ce qui perçait de franc et d'ouvert dans la manière des deux jeunes filles, leur attirèrent l'estime toute particulière du curé, qui entra en rapports suivis avec elles et avec leur mère. Une fois par mois il venait les visiter à la campagne, et soutenir leur zèle pour les bonnes œuvres auxquelles il les aidait de tout son pouvoir. C'était une existence heureuse, cependant peu enviée, comme on le pense bien, que celle de la famille Brenneau. Bien des jeunes filles, élevées à la ville dans des habitudes mondaines, les regardaient en pitié en les voyant les dimanches à la messe dans des costumes simples, souvent fort en désaccord avec la mode, et personne ne songeait à rechercher le mérite solide caché sous des dehors d'une simplicité rustique. L'oubli dans lequel elles vivaient

assurait aux deux jeunes filles une existence calme, exempte d'ambition vaniteuse. Malheureusement cette douce obscurité ne devait pas durer, et les premiers symptômes de l'attention publique causèrent une vive alarme à madame Brenneau.

A une des dernières visites du curé à la campagne, madame Brenneau avait rappelé en riant une petite scène qui avait eu lieu entre ses filles et elle. — Je suis toujours emportée comme à l'ordinaire, M. le curé, avait-elle dit avec sa naïveté habituelle, et si Ursule veut encore se plaindre de moi, je lui ai donné le droit de me faire gronder.

— Maman voudrait nous voir parfaites, interrompit vivement Adèle pour sauver à sa sœur l'embarras d'une réponse.

—Est-ce que mademoiselle Ursule coud toujours aussi lentement? reprit le curé en faisant allusion aux plaintes précédentes.

—Oh! pour cela, dit madame Brenneau, nous avons peu gagné; j'ai beau faire,

Ursule ne sera jamais comme sa sœur et moi. Voyez, M. le curé, sa figure pâle et sa taille mince; dirait-on que c'est là une campagnarde et une fille de quinze ans?

— Vous ne vous sentez pas malade? demanda le pasteur à la jeune fille.

— Non, mais je me fatigue aisément.

— C'est une grande dame tout-à-fait, reprit en riant madame Brenneau. (Ursule rougit, et regarda sa mère d'un air suppliant.) Puisque j'ai commencé, j'achèverai.

— J'ai eu tous les torts, maman, dit Ursule...

— Non, je t'ai trop grondée, et puis c'est à présent pour plaisanter que j'en parle. Figurez-vous, M. le curé, qu'Ursule avait remarqué dimanche dernier, à l'église, des dames qui portaient des fleurs artificielles sous leurs chapeaux, et qu'en rentrant ici, avant d'aller changer de toilette, la première chose qu'elle fit, ce fut de cueillir des roses au jardin et de les mettre dans ses cheveux...

— C'était presque ma faute, reprit Adèle ; nous avions parlé en revenant de l'église du chapeau de madame de Frugères, j'ai pensé que cette coiffure irait bien à Ursule, je le lui ai dit...

— Et le malin esprit vous a tentée, continua le curé ; la bonne mère de famille a cru tous ses soins perdus pour cette petite incartade. Mademoiselle Ursule ne s'est pas souvenue qu'elle devait se laisser gronder sans répondre, ou elle aura boudé le reste du dimanche.

— Justement, dit madame Brenneau, elle a boudé, et je crois vraiment que j'aimerais mieux qu'elle me répondît.

— Pas moi, répliqua le curé : le respect envers ses parens est le premier précepte de notre religion ; et au moins quand on n'a pas de méchantes paroles à faire oublier, c'est toujours cela de gagné. Mais il faut encore nous soumettre dans notre cœur à l'obéissance filiale ; mademoiselle Ursule fera ce dernier pas, et elle et vous y trouverez bientôt un

grand bonheur.— En appuyant sur cette partie de sa morale, le curé feignit à dessein d'oublier le sujet de l'altercation qui avait eu lieu, parce que le mouvement de vanité dont Ursule s'était rendue coupable touchait à un point de conscience trop délicat pour qu'il voulût la forcer de s'y appesantir en ce moment. Ursule sentit cette intention, et, touchée de la bonté du pasteur, elle promit bien sincèrement de profiter de ses conseils.

Aucune faute ne paraissait aussi grave à madame Brenneau que la moindre tendance à la coquetterie. Copier les femmes de la ville, sortir un instant de la modeste condition qui leur était assignée, semblait à la mère de famille un si dangereux écueil pour ses filles, qu'elle mettait tous ses soins à les en préserver.

Madame de Frugères, dont le chapeau avait attiré l'attention des demoiselles Brenneau, était la femme du sous-préfet de Bernay; habituée à la vie de Paris, jeune, fort élégante et pleine de capri-

ces futiles, elle se dédommageait de l'ennui d'habiter une petite ville, en y jouant un grand rôle par son luxe et des airs de hauteur dont on riait en arrière, mais que chacun encensait, en lui parlant à elle-même. Madame de Frugères avait été élevée et dotée en partie par sa tante madame d'Arche, qui vint s'établir auprès du jeune ménage, pour trouver dans les soins qu'on lui devait la récompense de ses bienfaits. Soit légèreté, soit ingratitude, madame de Frugères mécontenta sa tante, en prenant partout le premier rang sur elle et en supprimant dans leurs rapports intérieurs toute apparence de soumission de sa part. Les défauts de la jeune femme étaient le fruit d'une éducation fausse; mais comme cette éducation avait été l'objet des soins de madame d'Arche, qu'elle avait contribué par des sacrifices personnels au mariage de sa nièce, elle était profondément blessée de sa conduite en ce moment.

Bien opposée à madame Brenneau, qui agissait avec un bon sens parfait et parlait un peu à tort et à travers, madame d'Arche exprimait sur toutes les questions les opinions les plus sages, avait tout réduit en système, raisonnait merveilleusement sur l'éducation, les devoirs de la famille, l'économie politique, se mêlait très-volontiers des questions administratives de la sous-préfecture, et dans tout cela elle apportait un certain aplomb qui imposait la confiance; cependant, si l'on comparait sa théorie aux résultats produits, il était difficile de penser que l'institutrice de madame de Frugères fût une femme expérimentée en éducation. C'est qu'en effet une grande habitude de penser à elle-même, de s'appliquer à établir son influence sur les personnes de sa société, laissait peu de temps à madame d'Arche pour surveiller ce qu'elle appelait les choses de détail, et madame de Frugères n'avait guère eu affaire aux systèmes de

sa tante que dans le salon, tandis que les journées se passaient dans la compagnie d'une femme de chambre, avec des maîtres assez indifférens à ses progrès, ou livrée à des préoccupations nuisibles. Comme elle s'était passablement ennuyée des conversations qu'on lui avait prématurément fait entendre sur des sujets qu'elle ne comprenait pas, elle conserva un grand dégoût pour les choses sérieuses, et, par opposition avec sa tante, elle se montrait uniquement soigneuse de se parer, de s'amuser, affectait une profonde horreur pour la politique, et s'obstinait à soutenir qu'un entretien était au-dessus de sa portée dès qu'on cessait de traiter ses sujets favoris. Elle mettait une vanité d'enfant à paraître maîtresse absolue de ses actions, et surtout à bien établir ses prérogatives dans sa petite ville, comme femme de sous-préfet, et à ne laisser partout que le second rang à sa tante. Une séparation aurait été le résultat de cette conduite si

M. de Frugères n'avait mis tous ses soins à réparer les étourderies de sa femme, par une conduite pleine de déférence. Non-seulement il environnait madame d'Arche des égards d'un fils, mais encore, flattant ses manies, il lui soumettait tout ce qui pouvait l'intéresser dans les détails de son administration. Comme les torts de madame de Frugères étaient évidens, inexcusables, madame d'Arche sauvait son amour-propre d'institutrice en faisant retomber sur le mauvais naturel de son élève toute la responsabilité de cette conduite; parfois même elle méditait de s'attacher quelque jeune personne sans fortune pour la diriger à sa fantaisie et l'opposer un jour à sa nièce afin de montrer ce qu'elle était capable de faire lorsque ses conseils étaient suivis. Une bonne intention au fond de ce projet aurait pu le rendre méritoire; mais madame d'Arche, blessée par la légèreté de sa nièce, songeait surtout à la faire souffrir dans sa vanité.

Elle voulait lui donner à la fois de l'inquiétude sur son héritage et opposer à ses succès de jeune et jolie femme quelque rivalité écrasante. C'était depuis long-temps sa préoccupation lorsque par hasard à la messe ses yeux se portèrent sur le banc de la famille Brenneau, où elle découvrit le visage d'Ursule, dont l'élégance et la régularité la frappèrent d'admiration. Madame d'Arche s'informa qui était madame Brenneau, comment elle élevait sa famille, et témoigna le plus grand étonnement que personne n'eût encore remarqué la beauté surnaturelle de la jeune Ursule.

Par une singulière coïncidence, ce fut ce même jour qu'Ursule eut la malheureuse idée d'essayer, en rentrant chez elle, de mettre des fleurs sous son chapeau pour voir si cela lui irait aussi bien qu'à madame de Frugères; elle avait eu à peine le temps de se regarder dans la glace du salon, lorsque sa mère la surprit ainsi et se fâcha sévèrement contre elle.

Le souvenir d'Ursule occupa exclusivement madame d'Arche pendant toute la semaine; des éloges trop multipliés finirent par déplaire à madame de Frugères et lui inspirer de la malveillance contre la petite campagnarde de sa tante. Sans s'en douter, Ursule se trouva le sujet des conversations de la sous-préfecture, et par suite on s'occupa d'elle dans toute la ville; aussi le dimanche suivant, lorsque la jeune fille arriva à l'église, bien déterminée à ne plus regarder la toilette de madame de Frugères, afin de rassurer sa mère sur les suites du mouvement de vanité qui l'avait alarmée, madame Brenneau et ses filles furent étrangement surprises de se trouver en butte à l'attention générale. Les offices achevés, la mère de famille inquiète ne savait comment mettre ses filles à l'abri d'une situation aussi imprévue; elle attendit d'abord que la foule fût écoulée pour sortir; mais à la porte de l'église elle vit qu'on les attendait: madame d'Arche et madame de

Frugères s'étaient arrêtées avec plusieurs personnes sous le principal portail. La première leur adressa un regard plein de bienveillance; mais la jeune femme, décidée à voir sous un jour ridicule la protégée de sa tante, se mit à rire ouvertement lorsque madame Brenneau et ses filles montèrent dans leur modeste voiture.

— Mais c'est indigne cela, s'écria impétueusement madame Brenneau; depuis que je suis au monde, jamais pareille chose ne m'était arrivée. A quel propos s'avise-t-on de nous insulter de cette manière? Aucune de vous, mes enfans, n'a rien fait qui puisse nous attirer les moqueries de madame de Frugères? Vous ne l'avez pas regardée avec un air de curiosité; votre tenue a été bonne à l'église... Nous ne nous mêlons en rien de ce qui se passe à la ville... je m'y perds, en vérité.

— Maman, disait Adèle pour calmer les inquiétudes de sa mère, nous nous sommes peut-être figuré que la curio-

sité était dirigée sur nous, et il est bien possible qu'on ne nous ait remarquées que par notre précipitation à sortir de l'église.

— Oh non, j'ai vu madame de Frugères nous désigner, et même il m'a semblé que sa tante avait envie de nous saluer, ce qui n'était pas moins étrange, puisqu'elle ne nous connaît pas du tout. Au reste, pour savoir à quoi m'en tenir, j'irai conter cela à M. le curé et à sa sœur, un jour de cette semaine.

Avant que sa mère eût obtenu des éclaircissemens là-dessus, Ursule avait déjà compris en partie ce que signifiaient les regards que l'on avait portés sur elle. Adèle lui avait dit tant de fois, sans penser qu'elle lui donnait de l'orgueil, que sa figure était la plus jolie qu'elle eût jamais vue, que la jeune fille commençait à regretter de ne pas être placée dans le monde de manière à faire valoir cet avantage. S'il lui arrivait quelquefois de se livrer à des espérances chimériques pour

l'avenir, sa beauté jouait toujours le premier rang dans les petits événemens qu'elle improvisait à plaisir. Ainsi préparée, Ursule n'eut pas besoin d'une grande pénétration pour soupçonner qu'une soudaine attention portée sur elle avait produit l'effet attendu; elle n'osait pas encore prendre ces espérances pour une certitude, et cachait sous un air composé sa joie intérieure.

Dès qu'une circonstance extraordinaire venait troubler madame Brenneau, son humeur naturellement inégale s'en ressentait visiblement. Elle devenait plus exigeante, donnait plusieurs ordres à la fois, trouvait des motifs de réprimande à tout propos, et ses enfans n'avaient alors d'autre parti à prendre que de se soumettre en silence, et l'orage passait de lui-même. Adèle savait mieux que sa sœur apaiser l'irritation de sa mère par son empressement à lui obéir, sans avoir l'air de s'apercevoir de ce que ses ordres avaient de précipité et d'irréfléchi. Cette ma-

nière d'être éclairait instantanément madame Brenneau sur ses torts, et souvent tout-à-coup, au milieu de sa vivacité, elle avouait qu'un motif étranger la rendait emportée et maussade; quelque bonté inattendue rachetait bientôt ce moment d'oubli. Avec Ursule, les choses n'allaient pas aussi bien, et surtout dans cette dernière circonstance. Son esprit était moins disposé que jamais à s'appliquer aux devoirs de sa vie active. En pensant au succès qu'elle aurait pu attendre si le sort l'eût placée différemment, elle souffrait d'être séparée de toute la société de la ville, et en même temps elle sentait que son éducation devait la priver pour toujours de paraître au milieu de jeunes personnes bien mises, ayant l'usage du monde et des talens; quelque confiance qui lui fût survenue dans sa beauté, Ursule comprenait que sa gaucherie et son ignorance contrastaient trop visiblement avec de tels avantages, pour la sauver du ridicule. Elle n'avait

donc pas le désir de changer de genre de vie, mais elle n'apportait plus qu'un zèle médiocre à aider sa mère et sa sœur dans leurs occupations journalières; les réprimandes lui arrivaient en conséquence plus souvent qu'à l'ordinaire ; elle s'en aigrissait comme d'une injustice, témoignait son humeur dans ses réponses, répétait qu'elle n'était point aimée, et se plaisait à se cacher à elle-même sous ce prétexte les véritables motifs de son chagrin intérieur.

Ainsi que madame Brenneau l'avait dit, elle alla exposer ses inquiétudes chez le curé; au retour de cette importante visite, elle ne s'expliqua point sur ce qu'elle avait appris, et déclara seulement à ses filles qu'elles n'iraient plus à la messe que le matin de très-bonne heure, et dans la chapelle d'un couvent. Comme elle tint parole, Ursule conclut de là que ses soupçons étaient parfaitement justes; son imagination s'échauffait de nouveau sur l'importance

que pouvait avoir sa beauté, puisqu'elle obligeait à prendre des précautions aussi formelles.

Pendant ce temps aussi, le désaccord entre madame d'Arche et sa nièce se faisait plus vivement sentir de jour en jour. M. de Frugères s'appliquait à réparer les torts de sa femme, et ne négligeait aucune occasion de dédommager sa tante du peu de convenance des manières de sa nièce. Si elle refusait à madame d'Arche de l'autorité dans sa maison, le sous-préfet la consultait avec un redoublement de confiance. Madame d'Arche avait parlé de s'éloigner; monsieur de Frugères parvint à la retenir en lui abandonnant le soin de négociations difficiles pour établir des écoles primaires dans les diverses communes de sa juridiction. Il est probable que madame de Frugères n'avait pas plus envie que son mari de rompre à jamais avec sa tante; mais celle-ci ayant plusieurs fois fait valoir devant sa nièce l'héritage qu'elle lui destinait,

avec la menace de le lui enlever, la jeune femme, confiante dans les réparations que son mari ne manquait pas d'adresser à sa tante, témoignait hautement son amour d'indépendance, et, laissant monsieur de Frugères faire cause commune avec madame d'Arche, elle ne prenait aucun soin de les ménager l'un et l'autre.

Une louable sollicitude portait le Gouvernement à faire établir, dans tous les villages qui pouvaient supporter cette charge, des écoles pour l'instruction des enfans de la campagne. Les paysans ont une grande répugnance pour tout ce qui est nouveau. On avait donc beaucoup de peine, lorsque les propriétaires éclairés ne prenaient pas l'initiative, à persuader aux cultivateurs d'accorder leur confiance à de nouveaux venus, payés pour leur apprendre à lire et à écrire, science dont ils s'étaient passés jusque là. Dans le petit arrondissement où se trouvait la famille Brenneau, c'était jusque là à elle seule qu'on avait dû le peu de bien qui

s'était fait en ce genre. Le village était peu considérable, l'église privée de desservant. Mais encouragées par le curé, qui les protégeait, les demoiselles Brenneau apprenaient à lire à ceux qui montraient quelques dispositions naturelles, et se contentaient de faire répéter par cœur aux intelligences bornées les prières obligatoires et le catéchisme, pour mettre chaque année un certain nombre d'enfans en état de se présenter pour la première communion : très-peu développées elles-mêmes pour l'instruction, il leur semblait naturel de laisser une large distinction de science entre elles et des enfans de laboureur. Le bruit se répandit qu'on allait fonder une école primaire dans le village habité par madame Brenneau, et que cet établissement, placé au point central de plusieurs villages environnans, servirait à l'instruction annuelle de cent enfans. Ceux qui devaient profiter de cette institution la blâmèrent les premiers, et lors-

qu'on vit que madame Brenneau se prononçait contre cette innovation, on l'en aima davantage, et la confiance qu'on lui accordait en fut sensiblement augmentée. Par ignorance et aveuglée par son isolement, madame Brenneau avait de l'antipathie du paysan pour les nouvelles découvertes, aussi bien que pour les idées de progrès. Plus d'une fois elle avait empêché les cultivateurs d'adopter ou même d'examiner de nouveaux instrumens agricoles destinés à épargner le temps et la peine des hommes, par cela seul qu'il s'agissait de l'application d'une invention récente.

Au premier mot d'une école primaire, madame Brenneau déclara qu'on voulait troubler la paix des campagnes, porter atteinte à l'indépendance des paysans, et les esprits, disposés par elle, se montrèrent tout-à-fait hostiles aux vues de l'administration départementale. Le maire du village, qui avait été chargé de faire les dispositions nécessaires à

l'installation de l'école, rendit compte à monsieur de Frugères et à madame d'Arche des difficultés qu'il rencontrait, et cette dernière saisit avec empressement l'occasion d'employer sa diplomatie pour donner une preuve de son savoir-faire, et pour entrer en relation avec la famille Bremeau.

Quand il s'agissait des intérêts d'un ordre général, ou de rendre service à son neveu, en ce qui touchait sa position d'administrateur, madame d'Arche savait mettre toute sa fierté de côté pour arriver à ses fins. On la voyait se plier à toutes les formes de conciliation pour ramener un esprit mécontent, pour entamer une négociation entre gens d'un parti opposé, et tandis que madame de Frugères heurtait de front tout ce qui lui faisait obstacle, madame d'Arche se montrait bienveillante envers tous et tenait surtout à s'attacher ceux que sa nièce éloignait par ses airs de hauteur ou d'ennui. Cette manière d'être lui donnait

l'occasion de rendre de véritables services au sous-préfet, en ajoutant encore à son ascendant sur lui.

— En vérité, ma tante, dit madame de Frugères, qui ne perdit pas cette occasion de ridiculiser les protégés de madame d'Arche, je suis bien pressée de vous savoir en relation avec madame Brenneau, afin que vous voyiez de près votre beauté; et puis, si l'esprit de mesdemoiselles Brenneau est aussi développé que celui de leur mère, vous reviendrez de là plus charmée que jamais de cette famille.

— Quand il s'agit de me rendre utile à votre mari, répondit gravement madame d'Arche, et de concourir à répandre l'instruction dans les classes inférieures, je ne m'arrête pas à penser à des intérêts secondaires. Mais vous avez raison, Élise, j'irai voir madame Brenneau.

— Que je suis aise pour mon compte, reprit madame de Frugères de l'air le plus ennuyé, d'avoir su borner mes at-

tributions à donner des dîners et des soirées aux administrés de M. de Frugères !

— C'est de votre âge, répliqua brièvement madame d'Arche, et elle changea d'entretien.

Après avoir pris un peu vivement la petite scène de l'église, madame Brenneau, qui avait à s'occuper d'un intérêt plus récent, cessa de voir d'une manière hostile l'effet qu'Ursule avait produit à la ville ; elle confia même en secret à Adèle ce qu'on lui avait dit à ce sujet.

— Comment ! s'écria la jeune fille, c'était pour voir ma sœur que l'on s'occupait tant de nous ?

— Oui, reprit madame Brenneau avec un mélange d'orgueil et de contrariété, ces dames de la préfecture se sont avisées de trouver Ursule jolie, et si nous n'avions pas pris nos mesures, on allait chaque dimanche se rassembler autour de nous pour la voir.

— Quel dommage qu'Ursule ne soit pas habillée avec élégance ! Si on la voyait avec de jolies robes, des chapeaux à la mode, elle paraîtrait bien plus belle encore. Moi, je l'ai toujours trouvée plus jolie qu'aucune des dames de Bernay; mais je pensais qu'on ne la remarquerait pas dans son costume simple.

—Tais-toi donc, Adèle, reprit en riant madame Brenneau; il ne faut pas qu'Ursule se doute de cela, elle prendrait des idées de vanité et ne se plairait plus avec nous; cachons-lui des succès qui ne seraient pas sans danger pour elle.

Ursule vit bientôt à l'air dont sa sœur la regardait qu'elle avait reçu quelque confidence de sa mère. Sa curiosité en fut si vivement excitée, qu'elle tourmenta Adèle de mille façons pour la faire parler; moitié par adresse, moitié par importunité, elle lui arracha enfin son secret. A peine cette faute était-elle commise, qu'Adèle en éprouva un vif regret. En cédant au désir de sa sœur, elle s'é-

tait persuadée que l'aveu était de peu d'importance; et lorsque l'indiscrétion fut consommée, Adèle sentit que l'avenir d'Ursule pouvait être compromis par ses imprudentes paroles, et elle la conjura de les oublier. Mais le trait avait pénétré profondément, et la jeune fille parvint seulement à cacher sous un air modeste le plaisir qu'elle ressentait. Se laissant prendre à cette apparence, la confiante Adèle reprit quelque sécurité.

Jamais une pensée d'envie n'avait approché de son cœur; elle apportait dans ses affections le dévouement le plus pur, le plus désintéressé; l'oubli d'elle-même lui était si naturel, qu'elle ne se connaissait pas ce mérite-là tout en le pratiquant au plus haut point. Ce que lui réservait l'avenir, elle n'y pensait jamais, se contentait de remplir les devoirs de chaque jour avec l'espoir que les forces ne lui manqueraient pas pour continuer. Ses seules pensées d'orgueil étaient pour Ursule, qu'elle aimait d'une tendresse toute

protectrice; et parfois, en admirant sa beauté, il lui arrivait d'espérer qu'une destinée brillante pouvait tout-à-coup échoir à une personne si remarquablement douée. Quoique son esprit n'eût pas été développé par l'étude, Adèle avait une grande délicatesse de goût, et possédait le sentiment du beau à un point très-élevé. L'habitude lui manquait pour exprimer ses pensées; d'ailleurs elle aurait craint, en cherchant à les répandre au dehors, de dissiper les jouissances intérieures que lui donnaient ses trésors cachés.

L'époque annuelle de la première communion approchait; trois petites filles et deux garçons devaient être présentés par les demoiselles Brenneau au catéchisme d'un village voisin où devait se faire cette pieuse cérémonie. Adèle et Ursule attachaient toujours un prix infini à ce que leurs élèves fussent reçus à l'examen. Les enfans arrivaient tous les jours de midi à trois heures; et si le temps était

beau, la classe se faisait au jardin sous un berceau de vigne, le seul ombrage qu'on eût laissé croître dans un espace uniquement consacré à des produits utiles.

Il était charmant de voir les deux jeunes et pieuses institutrices gravement occupées de leur tâche, et les enfans mal vêtus, mais l'air franc, robuste et quelque peu mutin, répétant la leçon mot à mot, d'un ton machinal lorsqu'ils ne comprenaient pas, s'embellissant par instant d'un rayon d'intelligence quand Adèle, sans se douter qu'elle devenait éloquente, leur expliquait avec chaleur une des vérités de la religion. Ce groupe, placé au fond d'un jardin potager sous l'ombrage gracieux de la vigne, ressemblait à un tableau biblique.

Un berceau, les dispositions d'un jardin potager, auraient formé un cadre étroit et mesquin à cette scène, si les haies vives du petit enclos, laissées à hauteur d'appui, n'eussent permis d'étendre au loin les regards sur une campagne aux

lignes vastes, accidentées, et riche de détails pittoresques que l'œil ne se lassait pas de chercher. Les plaines et les bois déployaient tour à tour leurs teintes variées sur un terrain qu'entouraient des collines; des vergers environnaient des toits de chaume; de nombreux bestiaux épars sur les prairies y ajoutaient des idées d'abondance et de bien-être pour les paisibles habitans de ces demeures agrestes. Des lignes de saules, limites des propriétés, indiquaient le cours de petits ruisseaux fuyant sous leur ombrage conservateur.

Sans s'en rendre compte, les jeunes filles et leur simple auditoire se sentaient plus profondément touchés par les sentimens religieux, quand l'instruction se faisait ainsi en plein air; Ursule elle-même se laissait si bien gagner par l'ensemble de sa situation, que, tout entière à son devoir d'institutrice, elle oubliait ses secrètes espérances pour remercier Dieu du sort qui lui était échu.

Dans une semblable matinée, madame

d'Arche arriva sans être annoncée chez madame Brenneau, qui était alors seule dans l'intérieur de sa maison et occupée, dans son costume de ménagère, à surveiller les apprêts du dîner. Sa confusion fut extrême de se trouver surprise d'une manière aussi inattendue par une personne qui n'avait eu jusque-là aucun rapport avec elle. Madame d'Arche vit l'étonnement qu'elle causait, et en femme habile elle eut bientôt donné un prétexte plausible à sa visite, mis madame Brenneau à l'aise sur l'état de sa toilette et le genre de ses occupations. La vie de la campagne, les détails du ménage, étaient pleins d'intérêt pour elle, s'empressa-t-elle de dire, et rien ne lui plairait plus que de renoncer à tous les embarras de la vie sociale pour se réfugier dans quelque habitation semblable à celle de madame Brenneau. L'air de vérité que madame d'Arche mettait à ces paroles, la bienveillance qu'elle montrait, et ce que la mère de famille savait déjà

lignes vastes, accidentées, et riche[illegible]
tails pittoresques que l'œil ne se la[illegible] on
de chercher. Les plaines et le[illegible] nme
ployaient tour à tour leurs [illegible] e date.
sur un terrain qu'entor[illegible] d'Ursule
lines ; des vergers envi[illegible] ue sa beauté
de chaume ; de nom[illegible] Je ne cesse pas
sur les prairies y[illegible] visage, » dit-elle,
bondance et de[illegible] eu le bon esprit d'en
habitans de [illegible]couverte. Grâce à moi, les
lignes de [illegible] de Bernay savent qu'ils pos-
indiqu[illegible] près d'eux une des plus jolies
fuy[illegible]nnes que l'on puisse voir. »

[illegible]lgré toute sa raison, madame Bren-
[illegible] n'était pas insensible aux éloges :
[illegible] vanité maternelle est difficile à sur-
monter, et un secret contentement per-
çait à travers les réponses de bon sens
que madame Brenneau adressait à ma-
dame d'Arche.

— Ursule n'est qu'une paysanne comme moi, disait-elle; notre genre de vie me défend d'attacher du prix à des avantages frivoles, et je serais très-

malheureuse qu'elle s'occupât le moins du monde de sa figure.

— Pourquoi voulez-vous la priver des chances que lui donne sa beauté? reprit madame d'Arche : je vous assure que si vous consentiez à produire votre fille dans la société, elle y réussirait au-delà de toute espérance.

— Oui, si elle avait de l'esprit, de l'usage; mais Ursule n'est qu'une bonne femme de ménage, une maîtresse d'école assez entendue, quoique sa sœur la dépasse sur ces deux points. — En parlant ainsi, madame Brenneau venait d'aborder le sujet délicat de la visite, elle s'en doutait; aussi fut-elle charmée de montrer ses deux filles dans l'exercice de leur charge. — Adèle et sa sœur font répéter le catéchisme aux enfans de la première communion en ce moment, reprit-elle.

— Serais-je indiscrète en demandant à les voir sans interrompre cette occupation? dit madame d'Arche.

— Vraiment non, répliqua madame Brenneau; si vous voulez bien passer au jardin, nous les trouverons là.

En arrivant en face du berceau, madame d'Arche resta frappée du tableau candide qui s'offrait à ses regards. Tout ce qu'elle avait médité contre sa nièce par le moyen d'Ursule, et même ses vœux pour l'établissement d'une école dans la petite commune, lui parurent alors attentatoires au bonheur si justement acquis de ce paisible intérieur. Ce fut l'impression d'un moment, et son esprit, fidèle à sa pente habituelle, en revint à poursuivre, d'une part, sa petite guerre contre sa nièce en lui préparant une rivalité, et à combattre, de l'autre, les préjugés de la famille contre l'établissement de l'école primaire. Les petites passions mêlaient, comme on le voit, l'ivraie au bon grain dans ses projets, et l'ivraie et le bon grain devaient malheureusement fructifier à la fois où ils étaient semés en ce moment.

Aussitôt qu'elles virent une personne étrangère s'avancer vers elles, Adèle et Ursule se levèrent en faisant signe aux enfans de saluer et de se bien tenir. Ursule reconnut la première madame d'Arche; elle devint fort rouge, car déjà elle s'attribuait en partie cette visite, si inattendue dans leur modeste demeure.

— Voilà qui est charmant, dit madame d'Arche en regardant tour à tour les petits paysans et leurs institutrices, c'est le plus touchant enseignement que l'on puisse se figurer.

— Nous sommes trop ignorantes pour nous rendre bien utiles, répondit Adèle.

— Qu'apprennent vos élèves? demanda madame d'Arche.

— Le catéchisme, reprit Ursule; et ceux qui le peuvent lisent et écrivent, mais...

— Cela les tente peu, interrompit madame Brenneau, et puis les mères ont besoin de leurs enfans pour les travaux de la campagne, qui passent avant tout.

Nous n'avons pas de savans dans nos villages, et les choses n'en vont pas plus mal.

—C'est le temps qui vous manque pour l'enseignement, dit madame d'Arche en prenant place auprès d'Adèle sur le banc du berceau. Ursule voulait partir pour aller chercher une chaise; elle la retint en la priant de lui permettre de se considérer pour un moment comme une personne de la famille, afin qu'elle pût causer sans réserve sur le sujet qui l'intéressait.

—Combien vous faut-il de temps pour mettre une de vos élèves en état de lire couramment?

Adèle et Ursule se regardèrent; elles n'en savaient rien, n'ayant jamais obtenu un succès complet en ce genre.

—Quel mode d'enseignement avez-vous choisi? continua madame d'Arche; je veux dire, comment apprenez-vous à lire à ces enfans?

—Nous n'entendons rien aux inven-

tions nouvelles, interrompit assez vivement madame Brenneau : on dit les lettres, on épèle, et voilà tout.

— Si ces demoiselles voulaient me permettre de leur expliquer quelques procédés qui, sans être nouveaux dans le fond, aident à la fois la mémoire et l'intelligence, je suis sûre que nous nous entendrions bientôt.

— Très-volontiers, dit Adèle, car nous n'avons pour nous que notre bonne volonté.

— Oh! Adèle vous écoutera tant que vous voudrez, dit madame Brenneau; personne n'a une plus grande envie de s'instruire qu'elle.

— Et aussi peu de savoir-faire, ajouta celle-ci.

— J'ai bien entendu dire, reprit madame Brenneau, qu'à présent on apprenait tout en jouant, mais que cela avait pour résultat de faire des impies et des paresseux des enfans des nouvelles écoles.

— On a tenté mille moyens nouveaux

en effet, dit madame d'Arche, avec l'intention de flatter la manière de voir de madame Brenneau, et l'expérience a fait justice des méthodes dangereuses dont vous parlez. Maintenant on s'attache à instruire les classes pauvres sans nuire à leur moralité.

—Bien! mais une fois que nos paysans sauront lire, qui les garantira de ces livres dangereux que l'on colporte dans les campagnes? et le dimanche, quand il s'agira d'aller chercher jusqu'à deux lieues d'ici un bon sermon, ils resteront chez eux à apprendre des choses contraires à la foi chrétienne et à l'esprit de famille.

—Du tout, dit madame d'Arche : on a remédié à cela, et au lieu d'acheter les livres dont vous parlez, le paysan aura gratuitement chez lui de simples traités d'agriculture, des évangiles, des paraboles, des histoires édifiantes, des voyages, lectures qui ne porteront nulle atteinte au bonheur des artisans.

— Est-ce que cela se fait ainsi? demanda Adèle, dont l'esprit s'ouvrait comme par enchantement à des idées de civilisation et d'utilité générale. Alors, ma bonne mère, dit-elle en s'adressant à madame Brenneau, il faut demander à Madame de nous aider, autant qu'elle le pourra, à procurer ces avantages aux pauvres gens qui nous entourent.

— Vous êtes une personne charmante, dit madame d'Arche, touchée de la sincérité de cœur d'Adèle. Certes, si vous vouliez y donner quelques soins, la fondation d'une école aurait, je n'en doute pas, les meilleurs résultats. Si vous le permettez, dit-elle en appelant les petits paysans qui s'étaient éloignés par discrétion, je vais vous montrer comment on peut arriver à enseigner à un enfant plusieurs choses à la fois sans rien confondre. Prenez pour base de l'enseignement de la lecture, de l'écriture et de l'instruction religieuse, l'Oraison dominicale. A coup sûr, reprit-elle en s'adressant à ma-

dame Brenneau, le Pater n'est pas une nouveauté. Lequel de ces enfans connaît ses lettres? Ursule fit avancer une petite fille de douze ans, qui se présenta rouge comme une cerise, mais qui, malgré sa confusion, avait jeté un regard de triomphe sur ses camarades, moins habiles qu'elle.

Un sable uni s'étendait dans les allées du jardin et sous la tonnelle. — Tous nos préparatifs sont faits, dit madame d'Arche; et avec le bout de son ombrelle, elle traça, en séparant les syllabes, les mots *no-tre pè-re*. Elle fit répéter ces mots à la petite fille, en lui recommandant de bien regarder comment les lettres étaient formées. — A présent, lui dit-elle, prenez un bâton et imitez ces caractères comme vous pourrez. La petite fille écrivait un peu, elle réussit donc à peu près à faire ce qu'on lui demandait.

— Si je vous demandais à qui vous adressez ces mots, *notre père*, dans l'O-

raison dominicale, sauriez-vous me le dire?

— Mais non, murmura l'enfant d'un air déconcerté.

— Tu ne sais pas qui tu pries tous les jours? interrompit Adèle.

— Le bon Dieu, dit la petite fille.

— Et où est-il le bon Dieu? demanda madame d'Arche.

— Dieu est sur la terre en tous lieux, débita couramment la paysanne.

— Eh bien! reprit madame d'Arche, c'est ce même Dieu que vous appelez *notre père*, parce que vous n'êtes au monde que par sa volonté, que vous tenez de lui.... Madame d'Arche hésita sur l'énumération qu'elle allait faire, en voyant le costume pauvre de la petite: que vous tenez de lui, reprit-elle, le pain de chaque jour, la santé, l'usage de vos membres, le plaisir de vivre dans un beau pays. C'est lui qui inspire à ces demoiselles le désir de vous instruire et de vous protéger.

— Dieu a rendu la santé à ta mère, interrompit Adèle, quand tu l'as prié de si bon cœur pendant qu'elle était malade. La petite paysanne fit alors un signe d'assentiment plein de reconnaissance.

— Eh! vous êtes déjà plus habile que moi, dit madame d'Arche; c'est que vous avez la véritable vocation du bien que je sais prêcher.

Cet aveu, arraché par l'évidence, n'enorgueillit point Adèle. — Nous nous y prenons mal, dit-elle, et je tirerai désormais parti de la leçon que vous venez de nous donner; mais nous aurions grand besoin, Ursule et moi, de recevoir encore vos conseils.

— Si vous y prenez plaisir en effet, répondit madame d'Arche, comptez sur ma bonne volonté. Nous sommes amies, n'est-ce pas? et vous m'aiderez dans mes projets sur ce village. Peut-être, ajouta-t-elle en s'adressant en particulier à madame Brenneau, pourrons-nous faire plus d'un heureux, en choisissant bien l'instituteur

qui sera envoyé ici. Votre Adèle est d'âge à s'établir, on pourrait concilier plusieurs intérêts à la fois. Vous y réfléchirez, et si vous jetiez vos vues sur quelqu'un, je serais charmée de vous seconder.

A la fin de cette visite, la famille entière était convertie au projet de madame d'Arche. Celle-ci ne quitta madame Brenneau qu'en s'engageant à revenir bientôt auprès des nouvelles amies qu'elle s'était acquises.

A son retour à la sous-préfecture, madame d'Arche fit valoir devant sa nièce le succès de sa démarche, parla longuement sur l'importance de l'éducation populaire; et comme elle vit que madame de Frugères se contentait de témoigner de l'ennui en assistant à cette conversation soutenue par son mari, madame d'Arche exprima le désir que madame Brenneau fût engagée au premier bal qui se donnerait: Elle pensait bien, ajouta-

t-elle, que la mère et la sœur aînée refuseraient; mais alors il lui serait fort agréable de se charger de conduire Ursule dans le monde pour la faire connaître.

— Sommes-nous obligés de faire danser la banlieue? dit avec ironie madame de Frugères; pour moi, n'entendant rien à être aimable avec ces gens-là, je ne me charge pas de les recevoir, et...

— Ceux que votre tante présente doivent être bien acueillis ici, interrompit vivement M. de Frugères; madame Brenneau recevra une invitation pour le bal du 1er mai.

— Et ma tante en fera les honneurs, murmura la jeune femme en quittant le salon.

— Pour votre repos, mon neveu, dit madame d'Arche, je crois que je ferai bien de m'éloigner de votre intérieur pendant une ou deux années. Ma nièce supporte impatiemment mes conseils; elle reçoit mal les vôtres, parce qu'elle

les croit suggérés par moi. J'ai fait à mon affection pour vous et pour elle le sacrifice de mes habitudes en venant ici; il est temps que je retourne à Paris, nous nous en trouverons tous bien.

M. de Frugères combattit cette idée de tout son pouvoir, sans parvenir à la détruire, et, afin de ne plus renouveler la discussion qui venait de s'entamer, il supplia madame d'Arche d'inviter la famille Brenneau pour le bal, sans en parler davantage devant sa femme. Cela fut ainsi convenu.

Si madame d'Arche avait suivi sa véritable inclination, elle se serait beaucoup plus attachée à Adèle, dont l'intelligence et la raison l'avaient frappée, qu'à la jolie, mais un peu silencieuse Ursule; toutefois l'humeur de sa nièce, le peu d'égards qu'elle lui montra, la déterminèrent à tenir sa résolution: elle parla plus que jamais de sa charmante petite campagnarde, de l'effet qu'elle produirait si elle se montrait dans

le monde, façonnée aux bonnes manières et vêtue selon la mode.

Tandis que cette petite guerre se continuait à la sous-préfecture, la famille Brenneau s'occupait à préparer les esprits en faveur de l'école dont l'établissement était résolu. La prudente Adèle parlait si sagement de cette institution, en faisait si bien ressortir les avantages, qu'elle avait déjà assuré de nombreux élèves au nouveau précepteur avant qu'il fût nommé. Elle-même en réunit jusqu'à vingt pour faire chaque jour l'application des leçons qui lui avaient été données. Sa mère souriait à ses efforts, et, ne perdant pas le souvenir de ce que lui avait dit madame d'Arche au sujet d'Adèle, elle voyait avec plaisir que la vocation de sa fille aînée pouvait la conduire à être heureuse en se rendant utile. De temps en temps madame d'Arche venait s'informer des progrès obtenus, aidait un instant Adèle à tenir sa petite classe; mais elle s'intéressait évidemment beaucoup plus

à ce qui concernait Ursule, dont elle avait entrepris de refaire l'éducation selon ses vues personnelles.

Pour changer ses habitudes simples en des idées mondaines, ouvrir une perspective brillante à son imagination paisible, elle eut assez peu à faire. Les secrètes préoccupations d'Ursule ne la mettaient que trop bien d'avance sur cette voie. Afin qu'elle étudiât la société et ses usages, madame d'Arche apportait à son élève des livres, des journaux écrits pour les jeunes filles, où la crédule enfant pouvait se persuader tout à loisir que la beauté était un infaillible moyen d'arriver à la fortune; que les salons qu'on lui décrivait si riches d'ameublement étaient peuplés de gens perpétuellement occupés d'admirer les jeunes filles, et trop heureux de leur offrir au dénoûment de chaque fable cinquante mille livres de rentes au moins, pour prix de la moindre de leurs vertus; mais toujours à la condition qu'elles seraient jolies.

La tête d'Ursule en était bouleversée ; jamais contes de fées n'avaient produit un enchantement plus complet, et puis ces tableaux qu'on lui offrait ils existaient, pensait Ursule, et sa seule position sociale lui défendait de les voir dans leur réalité. Par malheur pour la jeune fille, madame Brenneau avait en madame d'Arche une confiance aveugle ; son goût la portait très-peu à la lecture, en sorte qu'il ne lui arrivait jamais de regarder ces livres dont son bon sens maternel eût bientôt fait justice. A ces enseignemens, madame d'Arche ajoutait mille soins personnels : elle arrangeait la coiffure d'Ursule, la reprenait sur sa tenue, voulait qu'elle modifiât son organe en parlant ; enfin peu à peu il s'opérait un changement complet dans les manières de la docile élève.

En ce même temps, madame d'Arche prenait des renseignemens sur les divers candidats qui se présentaient pour diriger l'école primaire, et elle fit obtenir

cette place à un jeune homme auquel elle imposa pour condition secrète le mariage avec la fille aînée de madame Brenneau. Elle présenta elle-même le nouvel instituteur dans la famille, et une inclination mutuelle sanctionna bientôt le projet formé d'avance. Dans tout ce que madame d'Arche entreprenait pour Adèle, la Providence semblait prendre plaisir à la seconder. La modicité de la fortune de madame Brenneau lui avait souvent fait craindre de ne pas pouvoir marier ses filles; mais la circonstance toute particulière qui s'offrait rendait sa fille un parti fort avantageux pour le maître d'école. Elle le logeait chez elle, lui donnait sa table et pouvait encore ajouter une rente de quatre cents francs aux appointemens que lui accordait le Gouvernement pour la totalité de ses dépenses. Ursule ne porta point envie au modeste bonheur de sa sœur; devenue exigeante pour tout ce qui tenait au physique et aux manières des jeunes

gens, elle trouva que son futur beau-frère était bien loin de la grâce des modèles que lui offraient ses livres. Son costume campagnard, sa bonne et franche figure, son air grave et quelques citations latines qui lui échappèrent, parurent à l'élève de madame d'Arche d'un ridicule un peu vulgaire; mais Adèle l'aimait; madame Brenneau l'appelait d'avance son fils; Ursule était bien obligée de prendre son parti du bonheur de tout ce qui l'entourait. A mesure que son intimité augmentait avec la tante de madame de Frugères, elle se détachait davantage des habitudes de son enfance. Ursule ne se mêlait plus des affaires du ménage : c'était la seule Adèle qui remplissait leur tâche à toutes deux, et continuait à instruire les enfans destinés à faire leur première communion.

Le mariage d'Adèle précéda cette cérémonie; madame d'Arche y assista avec son neveu, qui servit de témoin à la jeune mariée. Un déjeûner suivit la messe. Les

notables du village, la plupart des fermiers, y furent invités, et Ursule souffrit d'avance toutes les angoisses imaginables, en pensant à la société que madame d'Arche et M. de Frugères allaient trouver chez elle. L'air soucieux de sa sœur n'échappa point à la bonne Adèle. Bien éloignée d'en soupçonner le véritable motif, elle s'attachait à rassurer Ursule sur son avenir, à lui promettre que rien n'altèrerait jamais l'affection qu'elle lui portait; mais Ursule restait silencieuse ou répondait avec distraction aux empressemens d'Adèle.

— Ce sera donc toi qui cesseras de m'aimer? lui dit-elle enfin; est-ce à cause de mon mariage? Moi qui me trouvais si heureuse de rester entre ma mère et toi, aurais-tu désiré que cela fût autrement? Peut-être penses-tu, ma sœur, qu'il n'y aurait pas de place ici désormais pour un second ménage; mais lorsque nous trouverons un mari qui te conviendra, sois bien sûre, Ursule, que je ne serai jamais

un obstacle à ton bonheur; je ferai entendre à temps à mon mari de se borner à la direction de son école, afin de laisser à son beau-frère la gestion de cette petite propriété.

— Crois-tu que j'aie des vues aussi intéressées? reprit vivement Ursule; ce n'est pas là ce qui m'occupe.

— Qu'est-ce donc?

— Maman a-t-elle bien pensé à ce qu'elle a fait en invitant avec madame d'Arche et M. de Frugères les gens de ce village.

— Tu crains que le sous-préfet et sa tante s'en offensent? demanda Adèle inquiète à son tour. Mais c'est madame d'Arche qui a parlé de nous donner M. de Frugères pour témoin; quant à elle, notre genre de vie, nos relations, lui sont connus.

— Ils se moqueront de nous.

— Impossible, dit Adèle; mon mariage est l'œuvre de madame d'Arche.

— Ce n'est pas tout.

— Qu'y a-t-il donc encore?

— Le déjeûner!

— Nous avons seize plats au moins, et tous très-copieux.

— Si tu savais de quoi se composent les repas des gens riches : nos quartiers d'agneaux, nos volailles rôties, les boudins, les saucisses, les œufs à la neige, le raisinet, rien de tout cela n'y figure, et puis il y a un certain ordre à observer dans l'arrangement des plats auquel nous n'entendons rien.

— Comment sais-tu tout cela toi-même?

— J'ai trouvé, dans un livre que m'a prêté madame d'Arche, le menu d'un déjeûner de quinze personnes.

— Il fallait donc nous le montrer.

— Tu n'y aurais rien compris ainsi que moi, et d'ailleurs où nous serions-nous procuré tout cela?

— Crois-tu, dit naïvement Adèle, que madame d'Arche, ou plutôt M. de Frugères, blâmera notre inexpérience?

cependant il sait que mon mari n'est qu'un maître d'école, et nous de très-minces propriétaires. Il faudra leur faire un si bon accueil, tant les remercier de leur bonté, qu'ils oublient tout ce qui leur manquera ici.

Adèle pouvait bien partager le chagrin, l'inquiétude de sa sœur ; mais elle ne devait pas souffrir par les mêmes motifs : elle laissa donc Ursule réfléchir sur la splendide nomenclature d'un déjeûner sur papier, et alla donner les derniers soins à l'ordonnance du couvert en attendant que les invités arrivassent.

Toutes les attentions se concentrèrent bientôt sur la jeune mariée, et Ursule put à son aise frémir de peur que l'on s'écartât des usages reçus, ou inspecter la toilette de chaque nouveau venu : on ne s'en inquiéta nullement. Quand à son tour madame d'Arche arriva, conduite par son neveu, Ursule, qui jusque-là avait accepté comme passable la tenue des bons villageois endimanchés, sentit

qu'elle voyait pour la première fois un personnage digne de figurer dans ses contes, et elle resta charmée du ton galant et respectueux que prit avec elle le mari de madame de Frugères. Lorsqu'il eut adressé ses complimens à madame Brenneau et à la mariée, rempli auprès de celle-ci son rôle de témoin, toutes ses attentions se concentrèrent sur la favorite de sa tante. Le sous-préfet parut en même temps se trouver si bien accueilli, il loua avec tant de bonne foi les talens culinaires de la ménagère de la famille, qu'Adèle ne put s'empêcher d'échanger un regard de satisfaction avec sa sœur d'un succès aussi inattendu. A la grande satisfaction de madame Brenneau, madame d'Arche lui demanda sa recette pour faire sécher des cerises et pour un gâteau de ménage qu'elle dit trouver excellent. Puis on parla de l'école. M. de Frugères remercia à haute voix la jeune mariée de tout le bien qu'elle avait déjà fait; Adèle baissa les yeux; son mari et sa mère pleurèrent

d'attendrissement de cet hommage si bien mérité, et Ursule se jeta dans les bras de sa sœur, en lui souhaitant tout le bonheur dont elle était digne. Ce que le repas eut d'un peu gai, après cette scène touchante, ne froissa plus la délicatesse d'Ursule; d'ailleurs le sous-préfet, assis entre elle et sa sœur, lui adressait tant d'ingénieuses flatteries, je veux dire qu'elles paraissaient telles à son inexpérience, que son enivrement ne laissait plus de place à d'autres préoccupations.

Pour la première fois de sa vie, Ursule se trouvait ce jour-là habillée comme un des modèles de modes qu'elle avait vus dans un des journaux envoyés de Paris. Madame d'Arche avait surveillé l'exécution de cette toilette, qui montrait réellement dans la jeune campagnarde une personne ravissante d'élégance et de beauté naturelle.

On était à la fin d'avril : madame d'Arche demanda avec instance à madame

Brenneau, qui remerciait pour le bal du premier mai, de lui confier au moins Ursule ce jour-là. Il était impossible de rien refuser aux protecteurs d'Adèle; madame Brenneau y consentit. C'était un nouveau pas à faire vers ce monde tant souhaité: Ursule n'avait plus la tête à elle. En se déshabillant le soir, elle plia avec une joie folle la jolie robe de mousseline ornée de nœuds blancs qui devait la parer une seconde fois, et pour un bal. Au lieu de s'endormir elle prit ses livres, y chercha une histoire de bal qu'elle avait déjà lue plusieurs fois, et se crut l'héroïne de cette aventure romanesque. Le bruit des pas de sa mère qui rentrait dans sa chambre la força d'éteindre subitement sa lumière et de cacher son livre; Ursule savait bien que si l'excès de son plaisir était soupçonné, madame Brenneau y trouverait un sujet d'alarme; elle augmenta par sa dissimulation le danger qu'elle courait en effet.

Une affection de plus avait rempli

d'une joie douce le cœur d'Adèle, sa reconnaissance s'épanchait en soins délicats pour sa mère et sa sœur, et une continuelle attention à remplir ses devoirs. Comme le local destiné à l'école n'était pas encore bâti, elle ouvrit tout de suite les classes chez elle, et l'affluence des élèves, fruit de la confiance que l'on avait en elle, rendit bientôt le nouveau précepteur un homme très-important dans le pays. Ursule voyait avec plaisir le bonheur d'Adèle; mais elle ne souhaitait pas qu'il lui échût rien de semblable en partage.

La veille du bal, madame d'Arche vint chercher elle-même Ursule. C'était la première fois, depuis sa naissance, qu'elle quittait sa mère et sa sœur; son absence devait être si courte, que ce ne fut qu'après le départ d'Ursule que madame Brenneau et Adèle se regardèrent d'un air attristé, et s'avouèrent tout-à-coup que cette absence leur causait bien plus de chagrin qu'elles ne l'avaient prévu. « Ce-

pendant, dit Adèle, je voudrais voir, d'un petit coin, Ursule au bal. Comme on va la trouver belle! J'avais souvent pensé à ce triomphe pour ma sœur; mais avant que nous connussions madame d'Arche, je ne croyais pas possible que cela pût arriver.

— Pourvu que tout cela tourne au bonheur d'Ursule, dit madame Brenneau.

— Vous verrez que madame d'Arche la mariera.

— Je n'ai pas de dot à lui donner.

— Qu'est-ce que cela fait? reprit naïvement Adèle; si l'on aime Ursule, pensez-vous qu'on ne la prendra pas pour elle-même? Mon mari m'aurait bien épousée quand même je ne lui aurais rien apporté; il me le dit chaque jour. Si je puis être aimée comme cela, moi, songez donc à l'impression que doit produire ma sœur. » Presque aussi inexpérimentée que sa fille, madame Brenneau sourit d'un air d'approbation au raisonne-

ment d'Adèle, et elles attendirent, chacune de son côté, un grand événement à la suite du bal.

A peine dans la voiture qui les conduisait à la ville, madame d'Arche expliqua avec mystère à Ursule, qu'elle serait obligée de la tenir cachée dans son appartement jusqu'au lendemain soir, parce que sa nièce ignorait son arrivée, et qu'un peu jalouse de ses affections, madame de Frugères pourrait ne pas voir avec plaisir qu'on amenait une étrangère dans son intérieur. C'était la première fois qu'Ursule éprouvait la crainte de rencontrer de la malveillance; elle en reçut une impression qui ternit à l'instant sa belle perspective. Elle se rappela le rire moqueur de madame de Frugères à la porte de l'église, et elle aurait voulu retourner sur ses pas : le proposer n'était pas possible.

— Si je dois vous causer quelque embarras, dit-elle, j'aimerais mieux ne pas paraître du tout au bal.

— Au contraire, reprit madame d'Arche, il faut que vous y veniez, mais d'une manière inattendue, comme je l'ai arrangé avec mon neveu.

Au lieu d'entrer ostensiblement à la sous-préfecture, Ursule descendit de voiture à la porte de la ville; madame d'Arche lui prit le bras, et elles arrivèrent sans bruit, regardant soigneusement dans la cour et aux fenêtres avant de prendre le petit escalier qui conduisait à l'appartement où elle fut reléguée. La seule femme-de-chambre de madame d'Arche était dans la confidence. Cependant le secret ne fut pas gardé. Avant le bal du lendemain, madame de Frugères savait que sa tante cachait chez elle mademoiselle Brenneau, et elle réfléchit à ce qu'elle devait faire pour donner à ce complot l'apparence la plus ridicule. Sa tante s'attendait à lui voir témoigner de l'humeur, à ce qu'elle se montrât inquiète de la rivalité qu'on lui opposait; elle prit par contradiction le parti de prodiguer

les politesses et les éloges à la protégée de madame d'Arche. Il lui plut encore de n'avoir l'air de rien savoir, jusqu'au moment où elle descendit dans le salon pour recevoir les premières personnes qui arrivaient au bal. Alors elle confia en riant la surprise que lui ménageait sa tante, vanta la beauté de mademoiselle Brenneau que son air campagnard gâtait un peu, dit-elle, et ajouta avec malice que sa simplicité apparente cachait un assez grand fond d'adresse pour attendre tout naïvement, des bontés de madame d'Arche, un mari et une dot.

Pendant qu'on lui faisait ainsi d'avance sa réputation au salon, Ursule se laissait coiffer et habiller par sa protectrice, et, le miroir lui rendant témoignage de l'effet de ses soins, elle ne pouvait pas s'empêcher d'attendre beaucoup de succès. Le seul obstacle à sa joie était la peur du premier regard de madame de Frugères. Madame d'Arche avait laissé à M. de Frugères le soin de préparer l'événement, et

le sous-préfet fit bientôt dire à ces dames qu'elles pouvaient descendre en toute sécurité.

Ursule était attendue avec impatience, annoncée comme une beauté parfaite; il était bien sûr que les regards allaient d'abord chercher quelque démenti à sa réputation; madame de Frugères en avait assez dit sur son caractère, pour qu'on ne se crût pas obligé à la traiter avec indulgence. Telle était la disposition générale à son égard lorsqu'Ursule parut au salon, tremblante de frayeur, et cependant enivrée d'une secrète joie. Sa vue laissa d'abord peu d'espoir à la critique; il était impossible de signaler le moindre défaut dans le visage d'Ursule: sa taille était parfaite, ses pieds et ses mains seulement n'avaient pas toute la délicatesse de forme que l'on aurait pu attendre de la finesse de sa tête et de ses traits. Ses yeux étaient grands et noirs, sa chevelure très-belle; un teint d'une rare égalité, et un peu pâle plutôt que

très-blanc, ajoutait à l'effet que sa vue produisait. Comme elle n'avait pas là le regard de sa mère pour la protéger contre une attention indiscrète, elle fut en quelque sorte accablée par l'effet qu'elle produisait : on la louait sans aucun ménagement pour sa modestie, et madame de Frugères donna la première l'exemple des flatteries les plus exagérées. Bien qu'étrangère aux formes du monde, Ursule ne put s'empêcher de reconnaître qu'il y avait quelque chose de trop direct dans ces démonstrations pour qu'elle n'eût pas raison d'en être blessée; elle, qui avait espéré s'amuser indépendamment des succès dont elle aurait secrètement épié les symptômes, ne trouva plus le courage de danser, du moment où elle se trouvait en butte à tous les regards et le sujet de la curiosité générale. On rirait à ses dépens si elle allait trahir son inexpérience des contre-danses dans ce bal : aussi déclara-t-elle qu'elle préférait re-

garder à danser. Mais madame de Frugères ne l'entendait pas ainsi, et, devinant bien son motif, elle sut forcer la timide Ursule à montrer son ignorance villageoise à tous ses admirateurs. Dès-lors le bal devint un supplice pour la pauvre enfant, et elle n'aspira plus, malgré les louanges que lui prodiguaient encore ses danseurs, qu'à voir finir cette soirée tant souhaitée. Quand elle se retrouva seule dans sa chambre, elle pensa à sa mère, à sa sœur, et regretta amèrement d'avoir en quelque sorte séparé sa vie de la leur depuis quelque temps. Il lui sembla que la confiance était rompue entre elles; et en effet, bien que le cœur d'Ursule débordât d'amertume en ce moment, si Adèle avait été là auprès d'elle, comment aurait-elle pu lui exprimer ce qui la faisait souffrir?

Un long sommeil rendit le calme à Ursule, et, lorsque son esprit se trouva dégagé des inquiétudes de la soirée, il lui resta plus de désir que de peur de

retourner de nouveau dans le monde. Sa gaucherie, elle pouvait la vaincre, et c'était là son seul motif de crainte. Le murmure des louanges, qui lui revenait à la mémoire, l'encourageait encore à tenter une nouvelle épreuve. Elle achevait sa toilette pour retourner à la campagne, lorsque madame d'Arche entra dans sa chambre. — Mon enfant, lui dit-elle, je vous ramènerai moi-même à votre mère, car j'ai une demande à lui faire.

— Serait-ce déjà un mariage pour moi? se dit Ursule, qui avait vu dans ses livres les coups du sort se déclarer aussi inopinément. En fille prudente elle ne questionna pas, mais elle hâta ses derniers préparatifs de départ.

— Irai-je prendre congé de madame de Frugères? demanda-t-elle.

— Ma nièce est encore au lit, et ma démarche ne souffre pas de délai, reprit madame d'Arche. Je me chargerai de vos excuses. Vous êtes pour quelque

chose dans ce que j'ai à dire à votre mère, Ursule.

— Vraiment, madame, répliqua la jeune fille d'une voix altérée, devenant toute rouge et affectant cependant de sourire comme s'il ne pouvait s'agir que d'une plaisanterie.

— Vous aurez voix délibérative dans ce qui va se décider.

Pour le coup Ursule ne douta plus, mais elle jugea convenable de dissimuler.

— Est-ce pour la première communion des enfans? demanda-t-elle au hasard.

— Non, je vous dis qu'il s'agit de vous-même, continua madame d'Arche, tout occupée de son idée à elle, et ne pensant pas aux conjectures qu'elle donnait lieu de former. Puis, comme elle était véritablement fort absorbée dans sa réflexion, elle cessa de parler et laissa un libre cours aux interprétations d'Ursule.

Parmi les visages qu'elle avait vus la veille, quel était celui qu'elle pouvait

prêter au prétendu qui se présentait? Elle n'avait aucune prédilection arrêtée et craignait plutôt qu'un très-petit monsieur, fort prétentieux, ou un autre d'une taille démesurée et d'un extérieur disgracieux, tous deux s'étant fort occupés d'elle, ne fussent l'un ou l'autre le parti pour lequel il lui faudrait se prononcer. Elle refuserait bien certainement; mais c'était un assez important trophée de son premier bal qu'une demande en mariage.

En arrivant, madame d'Arche pria avec quelque solennité madame Brenneau de lui accorder un entretien particulier. Adèle s'empara de sa sœur, et, lui trouvant l'air pensif et composé, elle l'accabla de caresses et de questions empressées pour savoir s'il ne lui était rien survenu qui l'eût contrariée, et si elle avait été bien fêtée à la sous-préfecture.

De confidence en confidence, Ursule finit par avouer qu'elle croyait madame d'Arche chargée de la demander en ma-

riage, et dès-lors Adèle partagea son impatience de voir l'entretien fini. Au bout de quelques minutes, madame Brenneau appela Adèle. Avant qu'elle allât rejoindre sa mère, les deux sœurs firent ensemble la remarque que le son de voix de madame Brenneau annonçait une vive émotion.

— Madame d'Arche, dit madame Brenneau, vient me proposer d'emmener ta sœur à Paris; j'ai bien de la peine à m'y décider.

La surprise d'Adèle fut extrême; elle était bien loin de s'attendre à cette confidence, et l'erreur d'Ursule lui causa un grand embarras, de peur qu'elle ne la trahît si la première question présentait quelque ambiguité. Pour rien au monde, Adèle n'aurait voulu voir sa sœur exposée au ridicule.

— Oui, dit madame d'Arche, j'ai donné un fils à votre mère, et je lui demande en échange de me prêter pour quelque temps sa seconde fille. Des af-

faires m'appellent à Paris, j'y serai bien seule dans cette saison ; d'ailleurs j'ai résolu de m'occuper de l'avenir d'Ursule, et, pour lui faire faire quelque jour un mariage digne de sa beauté, il faut qu'elle acquière des talens et l'expérience du monde. Ma nièce a méconnu mes soins; ses manières avec moi me causent une douleur si profonde, qu'il me serait affreux d'aller vivre seule dans la maison où je l'ai élevée.

— Nous ne pourrons jamais rester ici sans Ursule, dit Adèle, d'un ton abattu.

— Et vous refuseriez de la savoir heureuse ailleurs?

Madame Brenneau semblait de son côté tout occupée de trouver les moyens de résister à cette nouvelle preuve d'intérêt sans offenser madame d'Arche. Il lui vint à l'esprit qu'Ursule n'aurait pas plus qu'elle le courage de la quitter, et elle dit que si sa fille consentait à partir elle ne lui refuserait pas son approbation. « Certes, dit-elle à Adèle, lorsque ma-

dame d'Arche alla retrouver Ursule, ta sœur nous aime trop pour que les bontés d'une étrangère l'aient déjà emporté sur les liens de famille; je suis sûre qu'elle nous restera. » Adèle y voyait plus juste, et elle cherchait d'avance à excuser sa sœur, dont elle pressentait la décision. — Si elle nous abandonne, continua madame Brenneau, c'est une preuve qu'elle nous aime moins : alors nous ne pouvons plus rien pour son bonheur; elle préfèrera à son aise les grandes manières de madame d'Arche à mes façons brusques et à ma profonde tendresse, je ne m'en inquièterai pas et je n'aurai même pas la faiblesse de lui laisser voir que je la regrette. A Paris, elle fera un grand mariage, sa vanité sera satisfaite; mais nous, ma pauvre Adèle, que serons-nous pour Ursule devenue une grande dame? — Et, prenant déjà au sérieux ces prévisions chimériques, madame Brenneau sentait couler ses larmes comme si elle eût dit un éternel adieu à sa fille.

Entre madame d'Arche et Ursule, voici comment les choses se passèrent :

La jeune fille attendait impatiemment que quelqu'un vînt donner une certitude à ses conjectures, lorsque madame d'Arche l'aborda. — Votre mère, lui dit-elle, vous remet la décision d'un projet que vous ne voudrez pas contrarier; je pars pour Paris, et j'ai le désir de vous y mener avec moi.

Ursule comprit tout de suite l'erreur qu'elle avait commise; mais c'était un si grand événement pour elle d'aller à Paris, qu'elle accepta sans regret cette certitude en échange de ses fausses espérances.

— Quel bonheur ! s'écria Ursule; que vous êtes bonne, madame ! Et maman le veut bien? Ma sœur le sait-elle aussi? Que je suis heureuse ! — Les gestes d'Ursule répondaient à cette effusion joyeuse, et madame Brenneau, qui la regardait de loin avec Adèle, dit à celle-ci : Ta sœur partira, elle ne nous aime plus. Ursule

et madame d'Arche étaient au jardin : sa mère et sa sœur la voyaient d'une des fenêtres du rez-de-chaussée. Après cette première explosion de surprise, Ursule ajouta : Cependant je renoncerais à vous suivre si je devais affliger ma famille.

— Maman, reprit Adèle, voyez ma sœur ; elle pense à nous.

— Puisque ça n'a pas été son premier mouvement, elle se trouverait malheureuse en restant ; va lui dire de ma part, et sans qu'elle se doute que je suis fâchée, qu'elle peut aller avec madame d'Arche.

— Êtes-vous indécise? demanda madame d'Arche à Ursule. Alors adieu mes projets : on ne cèdera ici qu'au désir prononcé que vous témoignerez de partir. Vous allez me faire un sacrifice, mais les dédommagemens ne vous manqueront pas. Songez à tout ce que vous m'avez entendu raconter de Paris : vous y verrez avec moi la plus brillante société ; je vous donnerai des maîtres pour achever votre

éducation : faut-il tant d'instances de ma part pour obtenir le droit de vous être utile?

— Maman a-t-elle vraiment dit oui?

— Elle vous laisse entièrement libre.

— Je n'oserai jamais lui dire que je souhaite de partir; elle va croire que je la quitte sans regret, et cependant j'en éprouve assez pour ne pas sentir encore le plaisir de ce voyage.

— Je lui expliquerai tout cela...

— Faites-le avant que je lui aie parlé...

Adèle s'approchait; elle vit qu'il n'y avait pas d'espoir de retenir Ursule; alors, acceptant une partie de la responsabilité de ce voyage, elle transmit à Ursule le plein consentement de sa mère, et le départ fut arrêté pour le lendemain. Madame d'Arche devait revenir dans sa voiture chercher Ursule chez sa mère.

Les regards attristés que rencontrait Ursule l'avertirent qu'on lui cachait par affection pour elle jusqu'à l'excès du chagrin qu'elle causait. Adèle, elle seule

pleurer en secret auprès de sa sœur, et lui dit de ne pas l'oublier au milieu de toutes les merveilles qu'elle allait voir. Elle se chargea des préparatifs du départ, et les fit sans que sa mère pût les remarquer. Madame Brenneau avait bien de la peine à contenir les sentimens tumultueux qui s'agitaient au-dedans d'elle-même. Elle s'était si peu attendue à ce que sa fille se décidât à la quitter, que, blessée dans ses affections, elle dédaignait d'user de son autorité maternelle pour ressaisir ses droits. Ursule eut la prudence de ne rien dire qui amenât une explication. La voiture de madame d'Arche était là le lendemain avant qu'on eût prononcé un mot d'adieu, les derniers embrassemens furent même assez contenus. Ursule et madame d'Arche étaient établies dans la berline : on fermait la portière lorsque la jeune fille entendit un cri douloureux échappé à sa mère et le bruit des sanglots d'Adèle. Elle aurait voulu alors descendre, se jeter dans leurs bras,

renoncer au départ; mais madame d'Arche arrêta son mouvement et la retint à ses côtés. — Vous les reverrez bientôt, dit-elle, épargnez-moi les apparences d'un rôle tout-à-fait barbare.

Ces paroles froides produisirent l'effet que madame d'Arche en attendait. Ursule essuya bientôt ses larmes, et se livra tout entière au plaisir d'aller voir Paris.

URSULE.

URSULE A ADÈLE.

Maman a dû recevoir, avec ma première lettre, tous les détails de mon voyage. Avant qu'elle me réponde, je veux t'écrire à toi, ma chère Adèle, pour t'exprimer mon chagrin d'être si loin de vous deux, et te dire cependant tout ce qu'on fait pour me rendre heureuse. Oh! ma sœur, que Paris est beau! je suis dans une admiration continuelle de tout ce que je vois. Madame d'Arche me fait tant de cadeaux que j'en suis honteuse. Tu as pris bien de la peine à remplir ma malle de tout ce que maman et toi vous possédiez de plus joli; rien de cela n'est assez bien pour moi, on me traite en belle demoiselle et tu serais très-fière

de me voir avec des robes de soie, de mousseline, des chapeaux à fleurs, des brodequins, une ombrelle et des gants de couleur claire; je m'éblouis moi-même à me regarder. Malgré tout cela, je sens bien qu'il me manque l'air gracieux et à l'aise des dames que je vois chez madame d'Arche. J'ose moins que jamais parler de peur de ne pas savoir employer les mots à la mode; cependant il faut que je paraisse devant tout le monde, et mon embarras est fort augmenté par la manière dont on dit sa façon de penser sur moi, devant moi. Ce sont des complimens à n'en plus finir; madame d'Arche en paraît très-flattée, et je crois qu'elle m'aime encore plus depuis que sa société s'est prononcée en ma faveur. Ne crains pas que j'en prenne de la vanité, car madame d'Arche a bien soin de me répéter qu'une jeune personne ne doit faire aucune attention à sa figure, quand même elle voit que les autres s'en occupent.

Tu voudrais bien savoir comment est Paris; je ne peux pas entreprendre de te raconter dans mes lettres tout ce que je vois, je me sentirai plus à l'aise pour t'en parler au retour. Madame d'Arche ne sort pas beaucoup, mais nous demeurons en face des Tuileries, la plus belle promenade du monde, et nous y allons tous les jours. Je vois passer sous nos fenêtres les voitures de la cour, des voitures à huit chevaux conduites par des postillons galonnés, et il y a toujours trois grands domestiques derrière; deux ou trois équipages semblables se suivent. Mais ce n'est pas seulement le roi qui est riche, à Paris, une multitude d'autres brillantes voitures encombrent les rues. Et puis, que de monde à pied! que de diligences! que de charrettes! Souvent encore des régimens passent en faisant entendre de la musique militaire; on est étourdi par le bruit et le mouvement que tout cela produit. Les Tuileries, c'est le jardin qui tient au palais du roi.

La grille qui borde une des terrasses donne sur notre rue; tout le jardin est planté de beaux arbres; il y a des bassins, des parterres de fleurs, des vases et des statues que madame d'Arche me fait souvent admirer lorsque j'aimerais mieux aller dans la grande allée où sont tous ceux qui se promènent. Il paraît qu'il faut avoir d'autres habitudes que les nôtres pour s'intéresser à ces belles choses que madame d'Arche appelle des objets d'art; je regarde de mon mieux ce qu'elle me dit d'étudier, et je n'y découvrirais rien de moi-même si elle ne prenait pas le soin de m'expliquer par quoi telle ou telle chose mérite qu'on l'apprécie. D'après moi, je sais seulement ce qui est beau ou laid; mais ce n'est pas ainsi qu'il faut juger, on doit reconnaître le plus ou moins de talent d'exécution de l'artiste, et, ce qui n'est pas médiocrement embarrassant pour moi, comprendre à l'instant ce qu'il a voulu représenter. Ensuite on parle sur tout

cela dans des termes si nouveaux pour moi que je m'y perds de plus en plus, surtout devant du monde; car tu vas trouver, toi, ma chère Adèle, que mon langage se forme joliment depuis que j'ai vécu dans la société de madame d'Arche. Elle me donne de gros livres à lire et m'oblige à lui raconter par écrit ce que j'ai retenu; c'est toujours de l'histoire. Tu t'amuserais plus que moi à ce travail; cependant je fais de mon mieux pour répondre aux bonnes intentions de notre protectrice. Je me croyais déjà un peu savante, mais hier j'ai éprouvé une nouvelle confusion en allant visiter la galerie de tableaux du Louvre. Excepté les sujets tirés de la Bible, je ne comprenais rien à ce que je voyais. Madame d'Arche a pris la peine de me donner quelques explications, et maintenant il est convenu que je vais étudier, avec le livret, tous les tableaux historiques, le nom et l'école des peintres; que j'apprendrai parfaitement cette leçon afin

de pouvoir retourner au Louvre avec du monde sans exposer mon ignorance à la risée des amis de madame d'Arche. Ce sera bien long à retenir, car j'ai été près de trois heures, l'autre jour, à subir à chaque instant les questions auxquelles je ne savais que dire. La galerie du Louvre me semblait interminable, et figure-toi qu'elle est bordée des deux côtés de plusieurs rangées de tableaux qui couvrent les murailles. Il m'a semblé que les costumes d'autrefois étaient en même temps bien étranges et bien beaux; mais si l'on me permettait de faire choix au Louvre d'un seul tableau, j'en emporterais de préférence à tout une Vierge de Raphaël pour te l'envoyer. Tu aurais du plaisir à faire ta prière devant une de ces figures-là. Voilà qu'avec toi j'ose parler de peinture, tandis que je me laisse accabler de questions par madame d'Arche sans jamais trouver un mot à lui répondre; j'ai toujours peur de lui dire quelque chose de commun ou de

sot, et la timidité enchaîne ma langue. Toi, Adèle, tu te tirerais de là à merveille en exprimant simplement et sans embarras ce que tu sens; d'ailleurs madame d'Arche trouve toujours bien ce que tu dis. Mais je vois qu'au fond elle me suppose plus stupide que je ne le suis en effet; puis elle me veut si élégante, si belle demoiselle tout d'un coup, que la certitude de rester très-au-dessous de ses prétentions m'ôte le sens commun. Elle cherche cependant à y mettre de la patience, et, lorsque je la fâche le plus, elle me rassure elle-même en me disant que cela viendra. J'en désespère quelquefois. C'est à l'ingratitude de madame de Frugères envers sa tante que je dois ma situation présente. Madame d'Arche ne redoute rien tant que de vivre seule, et elle est bien déterminée à ne plus retourner à Bernay. On lui ferait un grand plaisir en me laissant ici cet hiver; moi-même j'en éprouverais aussi quelque satisfaction : pourtant je ne

voudrais pas te faire de la peine, non plus qu'à maman, et je ne dis cela que dans le cas où vous pourriez vous passer de moi.

Si tu savais tout ce que madame d'Arche faisait pour le bonheur de sa nièce, tu serais bien étonnée de la manière dont elle en a été récompensée. Moi qui occupe la chambre de madame de Frugères, qui entends tous les amis de madame d'Arche la blâmer d'avoir été trop bonne pour une jeune femme qui a fini par croire que tout lui était dû, je peux juger combien elle est coupable, et je n'en reviens pas. Tout l'appartement est magnifique, mais rien n'est aussi frais et aussi joli que ma petite chambre, bien qu'elle n'ait pas des meubles en soie comme les autres pièces. Mon lit a des rideaux en toile perse, un couvre-pied pareil avec des franges et des galons en soie rouge; un petit canapé, qui s'appelle une causeuse, des fauteuils de même étoffe que le lit, me sont aussi restés. On a remis dans la chambre de

madame d'Arche de charmantes chaises de diverses façons, meubles de fantaisie comme on en voit dans les plus élégans appartemens. J'ai une armoire dont la porte est d'une seule glace; je m'y vois de la tête aux pieds dans mes belles toilettes. Ma fenêtre a de doubles rideaux sans compter les petits; on peut de cette façon ménager le jour à volonté : des rideaux de mousseline brochée sont sous l'étoffe perse, et, quoiqu'il y ait des persiennes en dehors, des volets intérieurs, on avait encore imaginé de mettre un store peint qui se déroulait l'été, à la place de la fenêtre, si on voulait la laisser ouverte; comme la manivelle en est cassée, je ne peux pas me servir de ce store. Nous sommes bien loin de toutes ces inventions, nous, ma chère Adèle, qui croyons notre maison si belle et si bien parée, quand nous venons de remettre les rideaux de calicot uni au salon et aux chambres après les avoir fait blanchir. L'embrasure de ma fenêtre contient encore un meuble appelé

une jardinière, où madame de Frugères entretenait des fleurs naturelles toute l'année; il n'est pas question de cela pour moi, et comme c'est justement la seule chose que j'aie eue en abondance à notre campagne, j'en éprouve quelque privation; jamais il ne m'arrive de regarder cette jardinière vide sans penser à mon petit parterre, puis à nos champs et nos belles campagnes dont j'ai gardé jusqu'au moindre souvenir. Dans ces momens-là je crois sentir que je manque d'air au milieu de ce Paris tout couvert de maisons, où l'on ne marche que dans la boue ou dans la poussière. Il faudra que je prie madame d'Arche de me faire ôter ce meuble inutile, car la femme-de-chambre m'accablerait de questions si je lui donnais un ordre. En général, les personnes du monde m'accueillent avec toute la politesse imaginable; mais il me semble voir que les domestiques ne m'accordent pas la considération que madame d'Arche sait me concilier dans

sa société. A propos de la jardinière, je te dirai encore que les fleurs sont si chères à Paris qu'il m'est impossible de penser à en acheter.

Je t'écris sur une table fort élégante, munie de tout ce qu'il faut pour écrire. Mon barbouillage figure assez mal, comme tu pourras en juger, sur le beau papier laissé par madame de Frugères dans son écritoire de bois de citronnier. Une pendule d'albâtre qui ne va plus, et que je n'ose pas monter, des vases pareils, ornent ma cheminée. Des flacons de cristal contiennent encore des essences ; puis des tablettes de bois d'érable, attachées avec des torsades et des rubans rouges, sont couvertes de très-jolis livres donnés à différentes époques à madame de Frugères par sa tante. Eh bien! après avoir été si heureuse auprès de sa seconde mère, tu ne te fais pas d'idée de l'indifférence que la femme du sous-préfet lui a montrée pendant son séjour à Bernay; je ne comprends pas cette conduite. Moi, j'éprouve

bien quelque malaise auprès de madame d'Arche, la sévérité de son visage me gêne; cela tient sans doute à ce que je ne l'ai pas connue depuis mon enfance, et puis l'inégalité qu'il y a entre nous empêche que je me familiarise avec elle; mais madame de Frugères, qu'elle a élevée comme sa fille, est inexcusable.

Ne montre pas ma lettre à ton mari; je serais embarrassée pour t'écrire dorénavant, si d'autres yeux que les tiens devaient lire mes confidences. De ton côté, tu me parleras beaucoup de ce qui te concerne, et tu auras soin d'inspirer à mon beau-frère un peu de l'affection que tu as pour moi. Il faut qu'il m'aime beaucoup, lui aussi, lorsque je reviendrai. Après avoir embrassé pour moi ma bonne mère plus de trente fois, tu feras mes amitiés à ton mari; présente mes respects à M. le curé et à mademoiselle Burgard, et toi, ma chère Adèle, je t'embrasse aussi tendrement que je t'aime.

URSULE BRENNEAU.

P. S. A propos, quand tu me répondras, il faudra mettre mademoiselle Ursule *de* Brenneau sur l'adresse; madame d'Arche ne m'appelle jamais autrement : elle dit que cela est plus convenable. J'en ai écrit bien long pour la paresse que tu me connais; mais notre séparation m'inspire le besoin de causer de confiance avec toi, et je m'y suis livrée.

Le soin qu'avait pris Ursule de faire ressortir tous les beaux côtés de sa situation, n'empêcha pas Adèle de se dire que cette situation la blesserait, elle, dans sa dignité. Mais Ursule n'avait pas la même manière de sentir, et, pour quelques triomphes de vanité, elle pouvait oublier des froissemens dont sa sœur se fût garantie en suivant une tout autre ligne de conduite. A peine si elle osait même aller au fond de toutes ses pensées sur ce sujet, tant elle aurait craint de se prêter plus de mérite qu'à Ursule, ou de juger sa bienfaitrice avec trop de rigueur. C'était

confusément qu'elle sentait qu'on se servait de sa sœur comme d'un ornement de salon, sans prendre garde à ce qui pouvait en résulter pour elle. Les détails qu'Ursule avait écrits sans réflexion, Adèle y revenait à chaque instant malgré elle : occuper la chambre de madame de Frugères, et ne pas oser donner un ordre à celle qui était à son service... ; voir sur la cheminée la pendule arrêtée...; à la fenêtre une jardinière vide, un store brisé, et être bien sûre qu'on vous sait trop étrangère à ces ornemens pour vous en rendre l'usage; et, ce qui est pis, on ne les ôte même pas de là, tant il est indifférent que vous sentiez cela vous-même. Qu'appelle-t-on donc habitude du monde, politesse, bienveillance, si des rapports avec les gens bien élevés ne vous mettent pas à l'abri de ces humiliations secrètes? Ursule n'avait pas besoin de recommander à sa sœur de ne pas montrer sa lettre; elle eût été désolée de la livrer aux commentaires de son mari, qui au-

rait fait les mêmes réflexions qu'elle, et n'aurait pas voulu exposer madame Brenneau à faire quelque éclat, si elle remarquait que madame d'Arche prenait d'un peu haut la protection promise à Ursule. Celle-ci se disait heureuse : il fallait attendre sa première plainte pour accourir à son aide.

Quelques jours après cette lettre reçue, Adèle répondit ainsi à sa sœur :

Que te voilà élégante, ma chère Ursule! je suis à peine revenue de l'étonnement que me cause ta lettre. Madame d'Arche veut ton bonheur, nous n'en pouvons pas douter; elle a si bien réussi, dans ce qu'elle a fait pour moi, qu'il me semble juste de se confier à elle, quand même on ne comprend pas bien toutes ses intentions; nous devons donc être assurées qu'elle a des vues sur ton avenir. Tu ne reviendras plus parmi nous, chère sœur; madame d'Arche connaît la simplicité de notre genre de vie, et ce n'est

pas une femme prudente comme elle qui voudrait t'entourer pendant quelques mois de tous les dons de la fortune pour te renvoyer un jour reprendre ta première situation au milieu de nous. Mon mari pense comme moi à cet égard. Maman est plus inquiète; toutefois elle se décide à ne pas te rappeler avant que tu le demandes, afin de n'avoir rien à se reprocher si tu n'étais pas aussi heureuse que tu peux le souhaiter.

Je ne peux pas te dire combien j'ai été frappée de ce que tu m'écris à propos de la petite table que tu appelles une jardinière. N'est-il pas drôle que la première privation que tu éprouves à Paris porte précisément sur une chose qui abonde dans notre modeste demeure. Il y a deux énormes bouquets de fleurs dans les vases bleus qui sont sur la cheminée du salon, les parterres en sont encore remplis, et je ne peux pas cependant, moi qui n'ai de plaisir qu'à te savoir heureuse, m'ôter ce superflu pour te le donner. Ici tu n'es

entourée que de ceux qui t'aiment; ta chambre, toute simple qu'elle est, a le mérite de n'avoir été habitée que par toi. Cette belle madame de Frugères, cette nièce que l'on ne peut pas manquer de te préférer, sera toujours regrettée, quoi que tu fasses pour consoler madame d'Arche; tu le sens déjà bien assez pour que nous ayons à craindre que notre affection, à nous, cesse d'être la meilleure part de ton bonheur.

Ces réflexions m'ont assez préoccupée pour me donner un air triste. Mon mari s'en est inquiété; alors je me suis sentie embarrassée du peu de fonds qu'avait mon souci intérieur, et, faute de savoir expliquer comment une chose si peu importante avait grossi dans mon esprit, je me taisais. Charles s'est plaint de mon manque de confiance, il allait se fâcher, j'ai pris le parti de lui avouer ta petite détresse au milieu de l'abondance. A ma grande surprise, il a pris cela au sérieux, lui aussi, et après de très-

graves discours dont je te fais grâce, ton frère a trouvé le moyen de remédier au mal présent. Le conducteur de la diligence, qui lui doit sa place, te portera avec cette lettre une somme de vingt francs que nous te prions d'employer tout entière à entretenir des fleurs fraîches dans ta jardinière. Que ne puis-je t'envoyer aussi un peu de cet air pur et léger que nous respirons dans nos champs, t'environner de nos soins, de notre amitié inquiète, pour que la malveillance ne t'atteigne jamais. En suivant madame d'Arche, tu as rempli un devoir de reconnaissance; nous n'avons eu de notre côté que de bons motifs pour te laisser partir; eh bien! il paraît qu'à Bernay on en a jugé tout différemment. Si les amis de madame d'Arche approuvent les plaintes de la tante, bon nombre de personnes ici se déclarent du parti de la nièce. Mon mari a su, par un de ses camarades, que madame de Frugères se moquait beaucoup de ton voyage.

Elle va jusqu'à dire que tu prétends lui enlever la fortune de sa tante. Ces bruits m'ont bien effrayée au premier abord, je croyais notre réputation compromise, je ne voyais d'autre parti à prendre que de te rappeler tout de suite; décidément les hommes ont une meilleure tête que nous. Charles a examiné la question plus froidement, et il a décidé qu'il fallait se contenter de bien faire sans s'inquiéter des propos de la malveillance; et comme il a eu occasion de se présenter chez le sous-préfet, il lui a tout naturellement raconté comment ton départ s'était décidé, et il a ajouté que si madame de Frugères pensait que sa réconciliation avec sa tante dépendît de ton retour, tu reviendrais aussitôt auprès de nous. M. le sous-préfet a répondu qu'il ne voulait contrarier en rien les volontés de sa tante, qu'il se confiait entièrement à notre loyauté pour contribuer à la réconciliation que le temps devait amener; il a même reconnu que sa femme avait

quelques torts envers madame d'Arche, mais il est assuré que tout cela s'effacera de soi-même. Nous sommes donc en repos de ce côté, et maman a été bien contente que Charles ait imaginé ce moyen de nous mettre l'esprit en repos.

Par exemple, je dois t'avouer que je me suis trouvée un peu embarrassée pour la recommandation que tu me fais de t'écrire *A mademoiselle de Brenneau*. Tu n'as sûrement pas réfléchi toi-même que c'était une sorte de mensonge. J'y ai pensé, moi, à cause de l'embarras que j'éprouverais à mettre mes lettres à la poste de Bernay; puisque je craignais qu'on se moquât de nos prétentions, il fallait donc qu'il y eût quelque chose de honteux à les avoir. Je m'étais bien trouvée d'un premier conseil demandé à mon mari, je lui ai soumis cette seconde difficulté. Garde-toi bien, chère Ursule, de te donner une distinction qui ne t'appartient pas : c'est une chose très-grave. On usurpe ainsi une sorte de con-

sidération attachée à un rang qui n'est pas le vôtre; on trompe la société, et cette ruse vous prive de l'apparence d'honnêteté qui est l'honneur de chaque individu, à part ses avantages de naissance. Tu devines bien où j'ai puisé ces raisonnemens. Quel homme est mon mari, chère sœur! chaque jour mon affection pour lui semble augmenter; il éclaire mon esprit, il m'instruit avec douceur sans jamais s'étonner de mon ignorance: aussi tu me trouveras l'esprit un peu plus développé lorsque nous nous rejoindrons. J'apprends, en causant avec Charles, une foule de choses que j'ignorais, et ce n'est pas moi seule qui profite de ses lumières, il est de bon conseil pour tout le monde. Les paysans prennent beaucoup de confiance en lui, et notre école prospère à faire plaisir. Maintenant il ne s'agit plus seulement d'apprendre à lire et à écrire aux enfans; on leur donne des leçons d'agriculture en leur faisant cultiver une portion de terre

qui a été prêtée par un de nos riches propriétaires pour servir à l'application des nouvelles expériences; il a en même temps fait don à l'école de divers instrumens aratoires que ses fermiers refusaient d'essayer, et, comme cela, nos jeunes paysans n'hériteront pas des préjugés de leurs pères contre toute innovation. Il faut voir comme nos élèves ont du cœur à labourer, à ensemencer et à planter. J'aime beaucoup assister aux leçons qui se donnent dans le jardin potager pour la culture des légumes et de quelques plantes médicinales; mais c'est dans nos promenades du soir que, seule avec mon mari, je complète mon instruction en faisant un cours de botanique.

Je sais à présent que les plantes se divisent par familles dont les diverses branches ont entre elles des propriétés communes. J'aimais déjà les fleurs des champs pour leur grâce, leur légèreté, maintenant je les admire comme des merveilles depuis que je connais les secrets

de leur existence. Mon esprit s'ouvre à tant d'idées nouvelles dans ces entretiens, que je finis par tomber dans un recueillement silencieux; alors mon mari se tait, lui aussi, et nous nous sentons heureux d'un bonheur que nous n'échangerions contre aucun autre au monde.

En voyant combien la Providence mit de sollicitude à créer et à conserver la moindre plante, je crois encore mieux sentir en moi, qui suis si peu de chose auprès des gens instruits et des grands de la terre, les effets d'une protection toute spéciale, et mes actions de grâces s'élèvent vers Dieu pour l'en remercier. Quelquefois je me demande s'il n'aurait pas mieux valu pour toi, chère Ursule, que la même obscurité qui m'enveloppe eût continué à être ton partage. J'ai peur de ce monde que je ne suis pas capable de comprendre, et je voudrais que les mêmes sentimens nous eussent fait une même existence. Ce sont là les craintes de mon amitié; mais un secret orgueil me rend

toujours l'espoir que je te verrai quelque jour placée bien plus haut que moi. Adieu, ma chère Ursule, nous t'embrassons tendrement. Surtout, n'oublie pas d'employer notre petit envoi comme nous le souhaitons, mon mari et moi. Les enfans de notre école te présentent leurs respects. Maman t'écrit, je n'ai pas besoin de te parler pour elle. Ta sœur,

ADÈLE GARNIER.

P. S. Toutes les fois que nous aurons quelque confidence à nous faire, ou qu'il s'agira de quelque commission, nous prendrons le même moyen que cette fois. Le conducteur est un homme digne de confiance, et de plus très-dévoué à mon mari.

Cette lettre arriva dans un mauvais moment. Ursule n'avait pas le temps de méditer les avis de sa sœur, et d'ailleurs ils lui parurent tardifs, et, par là, impossibles à suivre. Elle se trouvait en rapport, depuis quelques jours, avec deux

jeunes personnes dont madame d'Arche lui avait conseillé d'étudier la tenue et les manières, afin de se mettre en état de paraître dans le monde. En la confiant à l'expérience des demoiselles de Fontanelles, madame d'Arche avait réclamé leur indulgence pour mademoiselle de Brenneau, confinée depuis son enfance *dans les terres* de sa mère, élevée par elle à toutes les vertus domestiques, mais un peu étrangère aux habitudes de la société. Cet officieux préliminaire mit Ursule parfaitement à l'aise avec ses nouvelles amies. Elles ne conçurent pas de doute que mademoiselle de Brenneau n'appartînt à quelque famille noble, reléguée dans un château de province. De la part de madame d'Arche, il n'y avait pas de mensonge à s'exprimer ainsi : placer le *de* devant un nom plébéien; parler *des terres* de gens qui n'ont qu'une modeste campagne, ce sont des formes de courtoisie en usage dans la bonne société; mais Ursule, frappée de ces mots tout

nouveaux à son oreille, accepta la situation qu'on lui prêtait, et, lorsqu'elle fut questionnée sur sa famille par les demoiselles de Fontanelles, elle se garda bien de détruire, par la moindre imprudence, ce qu'avait établi madame d'Arche.

Quelques jours suffirent pour donner un caractère d'étroite intimité aux relations des trois jeunes personnes. Ursule apprit de ses élégantes amies à plier sa conversation à toutes les formes conventionnelles. Une raillerie incessante était le tour d'esprit adopté par les demoiselles de Fontanelles; Ursule s'y essaya avec succès; elle prit avec la même facilité un peu d'afféterie dans les manières, et ses bonnes qualités natives succombaient sans effort dans cette transformation.

La touchante attention d'Adèle attendrit bien le cœur d'Ursule; elle pensa un moment que cette prodigalité, si au-dessus des habitudes de sa sœur, devait lui faire sentir tout le prix des affections de famille; mais les demoiselles de Fonta-

nelles avaient justement prévenu Ursule qu'elles viendraient la chercher, le samedi suivant, pour la conduire au marché aux fleurs. Ursule avait songé à tout l'embarras qu'elle éprouverait, en ne pouvant rien acheter de ce qui la tenterait : elle n'avait vu d'autre moyen de cacher sa honte, que d'affecter un grand dédain pour ce qu'on lui offrirait; mais elle préféra tout de suite à cette ruse le plaisir de surpasser en magnificence ses nouvelles amies. Ces vingt francs, la totalité des petites économies d'Adèle, lui avaient été envoyés en pièces d'argent de toute valeur; il avait fallu bien du temps à la jeune ménagère pour amasser ce trésor, Ursule allait le dépenser en superfluités. Un peu de regret se mêlait à sa résolution, sans la faire fléchir. Avant d'ouvrir sa lettre, Ursule avait pu voir que sa requête, au sujet de son nom de famille, n'avait point été écoutée; elle en chercha bien vite le motif, et fut tout étonnée des raisonnemens

que lui faisait Adèle. Ce n'est pas moi qui ai inventé ce mensonge, pensa-t-elle pour se consoler, ainsi je ne suis pas chargée de le réparer. Et puis, on peut parler sérieusement à Adèle; mais si j'allais raconter de pareilles réflexions aux demoiselles de Fontanelles, elles s'amuseraient bien à mes dépens. Ce que sa conscience pouvait répondre à ces argumens, Ursule ne s'y arrêtait pas. Elle se sentit cependant plus troublée encore, en lisant ce qui se disait à Bernay sur son voyage. Ses vues n'étaient certainement pas aussi intéressées qu'on le supposait; seulement elle savait bien que sa faveur reposait sur les torts de madame de Frugères, et, au fond du cœur, Ursule n'était pas pressée de la voir rentrer en grâce. Plus d'une fois déjà il lui avait fallu subir d'impertinentes questions, des confidences blessantes de la part de la femme-de-chambre de madame d'Arche, qui avait deux manières d'être bien distinctes avec elle. En présence de sa

maîtresse, mademoiselle Audry traitait Ursule avec toute la déférence possible; mais dès qu'elles étaient seules, il semblait que mademoiselle Audry eût retrouvé son égale dans la fille de madame Brenneau, et comme Ursule se refusait à cette assimilation, la femme-de-chambre en tira vengeance d'une autre manière.

— Savez-vous, lui disait-elle, d'un air à la fois moqueur et mystérieux, qu'on est bien intrigué ici de deviner qui vous êtes? Les gens de madame de Fontanelles m'ont questionnée; mais je n'ai rien voulu dire de plus que ce qui plaît à Madame qu'on sache. Tout ce monde-là vous verrait d'un bon œil, si l'on savait que votre sœur tient l'école *primaire* d'un village. Ce sont des orgueilleux, et vous faites très-bien de leur en laisser à croire. Madame de Frugères a tout-à-fait manqué d'égards pour sa tante à Bernay, et sans ma sœur, qui était la femme-de-chambre de madame de Frugères, j'aurais quitté la maison:

car les gens prenaient à tâche de nous faire sentir, à Madame et à moi, qu'on n'était pas chez soi. Et puis, aussi, je suis fort attachée à Madame; elle est très-généreuse, comme vous pouvez vous en apercevoir. Tant que vous lui plairez, qu'on dira de tous côtés qu'on vous trouve jolie, il n'y a pas de risque que cela change; ayez soin de la flatter un petit peu aussi, car elle aime cela, surtout devant le monde.

Ursule n'avait pas appris à se défendre contre ces manières inattendues, et n'osait pas repousser les confidences de la femme-de-chambre, de peur qu'elle l'accusât de fierté et tournât son babil contre elle; quelques paroles évasives, un demi-sourire, étaient tout ce que pouvait obtenir mademoiselle Audry, en réponse à ses insinuations. En apparence, cela lui importait assez peu; elle faisait elle-même les demandes et les réponses, et tenait pour un assentiment à ses opinions jusqu'au silence d'Ursule. Au lieu de l'ap-

peler simplement Mademoiselle, comme elle eût fait devant madame d'Arche, toujours elle commençait la conversation par ces mots : Dites donc, mamzelle Brenneau, ou bien, mamzelle Ursule, écoutez donc que je vous conte; et c'était toujours pour lui redire quelque vaniteux mensonge fait en sa faveur, ou pour lui répéter des questions désobligeantes, auxquelles mademoiselle Audry avait répondu d'une manière triomphante, qu'elle l'appelait ainsi. Les respects qu'elle lui témoignait au salon et devant ses amies dédommageaient un peu Ursule de son humiliation cachée, mais ne l'en consolaient pas tout-à-fait; quelquefois même la femme-de-chambre la regardait d'un air si singulier, en donnant à ses discours une apparence de bonhomie et un air d'ignorance de la peine qu'elle lui causait, qu'Ursule la soupçonnait d'une plus profonde méchanceté encore; mais mademoiselle Audry ne se montrait jamais assez à découvert, pour que ce doute

devînt une certitude. C'était là le point douloureux de la situation d'Ursule ; partout ailleurs, elle ne rencontrait que des visages bienveillans. Sa beauté lui attirait toutes sortes de louanges, dès que madame d'Arche la présentait à ses amis : à la promenade, dans les salons, elle recueillait mille suffrages, et l'amitié des demoiselles de Fontanelles jetait un nouveau lustre sur sa position. Si l'intelligence d'Ursule ne se développait pas d'une manière extraordinaire par les leçons que madame d'Arche lui faisait donner, elle acquérait du moins une teinture de savoir; et d'ailleurs son rôle de jolie personne, le seul qu'elle eût à remplir, ne réclamait aucune érudition, et la laissait également en repos du côté de l'esprit. — Avez-vous vu mademoiselle de Brenneau? se demandait-on dans la société de madame d'Arche. — Non, qui est-elle? — Une fort belle provinciale que madame d'Arche nous a amenée.

Les questions sur la fortune, sur la

naissance de la jeune personne, arrivaient alors, et les conjectures n'étaient pas en faveur d'Ursule. Sa protectrice se taisait sur ces deux points. Peu à peu l'on sut que madame d'Arche s'était brouillée avec sa nièce, et il fut facile de supposer qu'elle avait voulu remplacer le vide que faisait l'absence de madame de Frugères dans son cercle, en amenant avec elle une jeune fille faite pour produire une grande sensation, et rallier à sa société tous ceux qui auraient pu s'en détacher, par la crainte que le salon d'une femme âgée ne fût plus en rapport avec leurs goûts.

C'était à ce résultat que s'arrêtaient les succès d'Ursule, et la part de suffrages qui s'adressait directement à elle effaçait de beaucoup, comme on le voit, ce qui se disait en arrière; cependant, elle se secroyait suffisamment dédommagée d'avoir quitté sa mère et sa sœur, lorsqu'elle se voyait l'objet de l'attention générale, partout où madame d'Arche la conduisait.

Ainsi que cela avait été convenu, elle alla au marché aux fleurs avec les demoiselles de Fontanelles, qui vinrent la prendre en voiture; leur gouvernante les accompagnait.

— Vous donne-t-on une pension pour votre entretien, Ursule? demanda l'aînée des deux sœurs.

Avant qu'elle eût répondu, la cadette reprit : — Il vaut bien mieux n'avoir pas de pension et puiser tout bonnement à pleines mains dans la bourse de ses parens, comme on voit bien que le fait Ursule. Aussi est-elle d'une élégance soutenue.

Ursule rougit : — Mais je ne dépense pas beaucoup, je vous assure, murmura-t-elle.

— Allons donc! dit l'aînée; vous avez une mise qui ne peut se comparer qu'à celle de madame de Frugères, quand elle était demoiselle; son exemple nous entraînait à mille dépenses : il faudra en faire autant cet hiver, pour soutenir la comparaison avec vous.

— Combien dépensez-vous pour vos fleurs, ce matin? moi, je ne passe pas cinq francs; je suis très-pauvre dans ce moment.

— Cinq francs, répéta Ursule en serrant contre elle, par un mouvement involontaire, le trésor amassé par Adèle. Cinq francs en fleurs dans une seule fois!

— Allons, vous jouez l'économie, reprit mademoiselle de Fontanelles; et nous, nous voulons au contraire que vous fassiez de grandes dépenses aujourd'hui, pour orner convenablement votre chambre. Si vous saviez comme madame de Frugères aimait les fleurs!

Le visage d'Ursule se rembrunit alors sérieusement. Elle aurait voulu n'être pas venue, car une fois entre les mains de ses élégantes amies, il fallait subir leurs caprices, et prodiguer une somme qui ne serait pas renouvelée de si tôt.

Arrivée près de la Madeleine, les jeunes personnes descendirent avec leur gouvernante, le domestique en livrée les

suivait; on passa en revue tous les étalages. Quand les demoiselles de Fontanelles voyaient quelque chose de rare, elles pressaient Ursule de le prendre, l'assurant que madame de Frugères n'y aurait pas manqué, et qu'elles avaient un vif désir de la revoir en possession de sa chambre dans tout son éclat. Il fallut acheter, pour complaire à ses nouvelles amies, deux dahlias, deux rosiers, du réséda, des reines-marguerites, un myrte, et enfin un énorme bouquet de fleurs coupées, pour mettre dans un vase de cristal. Ces diverses emplettes montèrent à la somme exorbitante de 9 fr. 50 c. En les comptant aux différentes marchandes, Ursule, élevée dans des habitudes d'une sévère économie, sentait un profond remords de cet acte de prodigalité. Ces fleurs payées si cher ne lui causaient plus aucune satisfaction : au contraire; et, sans la fausse honte qui la retenait, elle aurait voulu s'en retourner sans avoir rien acheté. Il faudrait quel-

quefois moins de courage pour suivre ses bons penchans que pour céder aux défauts que l'on s'impose. Ursule se soumit de mauvaise grâce aux fantaisies qu'on lui conseillait, et sa figure trahissait encore son mécontentement, lorsque les demoiselles de Fontanelles voulurent monter dans sa chambre avec elle, pour arranger les fleurs dans la jardinière et dans le vase. Tout en établissant avec symétrie les pots que l'on cachait sous la mousse, la conversation continua sur madame de Frugères; les demoiselles de Fontanelles étaient insatiables de détails sur son genre de vie, ses manières actuelles.

Il faudra que je lui écrive, dit l'aînée, pour voir comment elle traite ses anciennes amies; je lui raconterai que nous sommes devenues intimes avec vous, que nous ornons sa chambre comme autrefois.

— Je connais très-peu madame de Frugères, interrompit Ursule avec un embarras visible; nous n'allions que bien rarement à Bernay, et c'est seulement à

madame d'Arche que nous faisions des visites.

— Oh! je conçois, reprit la cadette, ma chère, vous êtes beaucoup trop jolie pour que madame de Frugères vous recherche; elle est si coquette : nous allons, justement pour la faire enrager, lui parler beaucoup de l'effet que vous produisez ici.

Ursule était au supplice, car elle prévoyait que cette méchanceté tournerait contre elle. La jardinière était plus qu'à moitié garnie, lorsque mademoiselle Audry entra et dit à Ursule, avec un cérémonieux affecté : — Si Mademoiselle voulait passer de l'autre côté, il y a quelqu'un qui demande à parler à Mademoiselle. Ursule la suivit. — Dites donc, mamzelle Brenneau, reprit la femme-de-chambre, dès que la porte fut refermée sur elles, c'est pour vous remettre une lettre de chez vous; comme l'adresse n'est pas trop bien écrite, et qu'il n'y a pas *de* Brenneau dessus, comme vous appelle

Madame, je n'ai pas voulu vous contrarier en vous la remettant devant ces demoiselles. La voilà : de qui est-ce ?

— Une lettre de maman, dit Ursule, dont les joues prirent une teinte incarnat; et, froissant le papier entre ses mains, elle fit un mouvement pour rentrer dans sa chambre.

— Madame paie le port, n'est-ce pas ? reprit mademoiselle Audry.

— Non, c'est moi, répliqua Ursule, humiliée de nouveau par cette question; et elle donna aussitôt le prix du port de la lettre, et revint auprès de ses amies. Madame d'Arche était là; pour la première fois, Ursule lui trouva une expression hautaine qui la troubla vivement.

— Je suis fâchée, dit-elle d'un ton de protection sévère, que vous ayez acheté ces fleurs sans me consulter. C'est une dépense inutile pour vous, et qui a produit une triste sensation sur moi. Cette jardinière appartenait à ma nièce; je l'ai tant de fois ornée pour elle, que je ne

puis souffrir, à présent que nos rapports sont changés, de revoir un air de fête à cette chambre; mais, reprit-elle en s'approchant de la jardinière, ce n'est pas vous qui avez payé tout cela, et ces demoiselles en ont probablement fait les frais pour vous? Les fleurs coûtent fort cher à Paris, continua-t-elle à demi-voix, mais de manière à être parfaitement entendue par les amies d'Ursule; il faut accepter avec discrétion ce qu'on peut vous offrir.

— Ursule a acheté ses fleurs, dirent les demoiselles de Fontanelles.

— Êtes-vous devenue si prodigue, Ursule? reprit, d'un air étonné, madame d'Arche.

Un rire embarrassé fut toute la réponse de la jeune fille.

— Alors, reprit madame d'Arche, je ne veux pas que votre dépense soit perdue : vous me cèderez vos fleurs, et je les mettrai dans le salon, où nous en jouirons tous. Que diraient votre mère et

votre sœur, si elles vous voyaient perdre auprès de moi les principes d'économie auxquels vous avez été habituée?

Dire que l'argent de ces fleurs avait été envoyé par Adèle, aurait entraîné de nouvelles explications; Ursule aima mieux avoir l'air d'accepter en plaisantant le reproche que madame d'Arche lui adressa le sourire sur les lèvres. Seulement elle dit à ses amies, aussitôt qu'elles furent seules, que sa sœur lui avait précisément envoyé vingt francs pour acheter des fleurs et les mettre dans sa chambre. Cette confidence tardive ne répara qu'à demi l'échec que la scène précédente causait à la situation d'Ursule. Les demoiselles de Fontanelles sortirent de la maison en se demandant l'une à l'autre si Ursule était en effet une personne bien née, ou si elle ne devait qu'à un caprice la faveur dont elle jouissait auprès de madame d'Arche. Elles se rappelèrent son inexpérience des choses du monde, sa gaucherie en bien des occasions, et enfin

il fut convenu que la distinction de mademoiselle de Brenneau était au moins douteuse.

Sans entrer avec elle dans de nouvelles explications, madame d'Arche lui demanda le prix des fleurs, le lui remit, et les fit transporter dans le salon. Ce fut un avertissement pour Ursule de savoir borner ses jouissances à celles qu'on lui procurait.

Dans le monde, cependant, madame d'Arche rehaussait encore avec soin la situation de sa protégée. Aussitôt qu'elle entendait louer sa beauté, son intérêt pour elle, déjà fort attiédi, semblait se ranimer tout-à-coup; mais il fallait qu'Ursule ne se prévalût de rien de ce qui s'adressait à sa vanité, autrement on l'avertissait sans ménagement de ne pas outre-passer ses droits.

Mademoiselle Audry écrivait à sa sœur; elle ne manquait pas de l'informer de tout ce qui pouvait amuser madame de Frugères aux dépens de mademoiselle

Brenneau; elle exagérait son élégance, et se hâta d'apprendre que l'engouement de madame d'Arche pour cette jeune personne commençait à diminuer, grâce à ses fantaisies extraordinaires. Si on l'avait laissée faire, ajoutait la femme-de-chambre, elle nous aurait dépensé tous les jours des huit à dix francs de fleurs; mais madame s'est lassée de payer, et elle a fait retirer la jardinière de sa chambre.

Lorsque les fêtes de l'hiver commencèrent, madame d'Arche reprit quelque intérêt à son rôle de protectrice. Ursule était assez belle pour produire beaucoup d'effet dans les salons, et sa réputation s'étendit si bien, qu'à force de l'entendre louer madame d'Arche se persuada de nouveau qu'elle lui était de quelque agrément. Il faut dire aussi qu'à part cette beauté, Ursule n'était qu'une personne fort ordinaire; mais on ne souhaitait que de la voir, sa situation de fille sans dot n'élevant aucune prétention plus particulière sur sa personne. D'ailleurs, si l'on

demandait à madame d'Arche ce qui l'avait attirée dans mademoiselle de Brenneau : — Sa beauté, répondait-elle ; je lui connais peu d'autre mérite, mais je ne me lasse pas d'avoir ce visage sous les yeux. Elle avouait sans peine qu'Ursule était du reste assez médiocrement douée, fort bonne fille au fond, mais sans esprit, et n'ayant eu qu'une éducation négligée. C'était surtout aux gens qui par leur position étaient au-dessus d'Ursule que madame d'Arche tenait ce langage. Pas un mot affectueux, rien de cette bienveillance qui environne, dans sa famille, la réputation de toute jeune personne, n'était dit en sa faveur ; aussi, lorsque de jeunes envieuses entendaient louer trop ouvertement la beauté d'Ursule, elles avaient la consolation de pouvoir dire, sans crainte d'être démenties : — Il est dommage qu'une si jolie personne n'ait aucun talent et pas du tout d'esprit.

A mesure qu'Ursule se formait pour *cette* société, qui la tenait en si pauvre

estime, elle s'éloignait davantage des goûts et des sympathies de sa famille. Les longues lettres d'Adèle, celles de sa mère lui causaient même parfois un mouvement de honte. Si l'on savait! se disait-elle en lisant les récits naïfs de la jeune femme qui parlait à sa sœur des produits de leurs champs, de la santé des bêtes de l'étable, puis qui mêlait à ces détails vulgaires les plus touchantes peintures de son bonheur domestique.

Adèle était douée de tant de délicatesse de cœur, qu'elle trouvait, sans les chercher, les expressions les plus heureuses pour parler de ses affections, pour donner des conseils à sa sœur, sans lui témoigner la moindre apparence de crainte à son égard. Un point sur lequel madame Garnier insistait toujours auprès de sa sœur, c'était la recommandation de mettre tous ses soins à rapprocher madame de Frugères de sa tante. — Est-ce que je le peux? se disait Ursule; vraiment, madame d'Arche me laisse beau-

coup trop étrangère à ses affaires pour que j'aille m'informer de ce qui se passe entre ces deux dames. Puis, elle serrait en grande hâte les lettres reçues, afin que mademoiselle Audry ne lui en parlât pas, si cela était possible.

Madame Brenneau prenait patience sur l'absence d'Ursule, parce qu'elle s'attendait à ce que les succès dont on lui faisait part amèneraient un éclatant dénouement. Un prince du sang aurait demandé son Ursule en mariage, qu'elle en était venue à ne pouvoir plus en être surprise. Du moment où sa fille passait pour la plus jolie personne de Paris, et où madame d'Arche la présentait dans le monde, il était infaillible que cela se terminât à merveille; et, dans son inexpérience, la pauvre mère disait seulement quelquefois : — Avec tout cela nous eussions pu la rendre heureuse ici et la garder avec nous, si madame d'Arche ne s'était pas avisée de faire attention à elle.

Ce que sa situation avait de précaire

ne frappait pas non plus Ursule. Elle était si heureuse dans son atmosphère de fêtes; un bal succédait si tôt à un autre bal, qu'elle faisait bon marché des tracasseries qui la blessaient dans cet intervalle : voir durer cette situation était tout ce qu'elle souhaitait.

Cependant la familiarité de mademoiselle Audry devenait chaque jour plus embarrassante; si elle voyait que madame d'Arche eût blessé en quelque façon Ursule, elle accourait aussitôt auprès de la jeune fille lui dire qu'elle la plaignait bien sincèrement, et qu'on devait toujours être en garde contre les gens qui, se croyant plus que vous, venaient vous offrir leur maison et leur table; ils trouvaient toujours quelque moyen de vous faire payer ces services-là. A son air, Ursule voyait bien qu'elle ne cherchait qu'à lui arracher quelque parole indiscrète; aussi se tenait-elle parfaitement en garde contre de pareilles insinuations. A chaque tentative manquée,

mademoiselle Audry emportait plus de ressentiment contre Ursule, dont la réserve ne lui semblait que de l'hypocrisie et contrariait ses plans. Le rapprochement entre madame d'Arche et madame de Frugères s'accomplit sans cela, et bien qu'elle eût voulu y avoir une part plus active, mademoiselle Audry se consola rapidement de sa défaite personnelle, par le plaisir qu'elle se promit à tourmenter Ursule dans cette occasion.

— V'là du nouveau, mamzelle, dit-elle en entrant dans sa chambre. Tout est raccommodé; madame de Frugères nous arrive à Paris. C'est que c'est un événement pour la famille : la jeune dame va avoir un enfant. On a naturellement demandé à la tante d'être marraine; vous sentez qu'il n'y a pas de rancune qui tienne à cela, et madame, qui vient de recevoir la lettre, pleure de joie, parle de sa chère Élise. Vraiment ça fait mal de penser que madame de Frugères ait pu avoir tant de torts envers madame,

qui l'aime au fond comme si elle était sa propre fille. Elle voit bien à présent que, malgré tout, elle ne peut pas se passer d'elle. Va-t-elle lui faire des caresses, en la retrouvant, cette pauvre dame! Ursule écoutait mademoiselle Audry sans pouvoir parler.

Elle aurait eu honte de s'avouer que cette réconciliation de famille ruinait ses espérances. Certainement, les premières paroles que lui adresserait madame d'Arche parleraient du retour à Bernay, et elle se sentait un grand effroi de cette vie monotone et sans perspective.

— Pour cette fois, se dit la femme-de-chambre, en laissant mademoiselle Brenneau seule à ses réflexions, la voilà joliment attrapée d'être venue se donner des airs à Paris, et nous allons bientôt voir la fin de tout cela.

A Bernay, on s'entretenait toujours aussi volontiers des affaires de madame de Frugères. La nouvelle de sa réconci-

liation avec sa tante s'y répandit promptement, et la malignité s'exerça de nouveau contre Ursule, sur laquelle on se plaisait à inventer les fables les plus ridicules. Adèle prévit bien aussi que le retour de sa sœur serait la conséquence de cette réconciliation. Il ne lui avait point échappé qu'Ursule ne s'était attachée qu'à jouir de tous les plaisirs offerts à sa vanité, et, voyant que les mois s'écoulaient sans qu'il arrivât aucun changement dans sa destinée, elle commençait à comprendre l'étendue de la faute qu'on avait commise en cédant au désir de madame d'Arche. Tous les succès d'Ursule allaient tourner à sa confusion et à son malheur. Sa correspondance montrait bien qu'elle ne prisait plus que les jouissances du monde, et si elle revenait immédiatement à Bernay, une fâcheuse célébrité, jointe à sa récente disgrâce, la vouerait au ridicule et à la malveillance. Adèle jugea que tel serait le sort de sa sœur, et elle résolut de venir

courageusement à son secours, en s'exprimant franchement avec madame d'Arche. Le genre de ses précédens rapports avec cette dame lui permettait de parler sans réserve sur tout sujet avec elle; tandis que la timide et frivole Ursule, après six mois passés dans la maison de sa protectrice, n'aurait jamais pu soutenir avec elle le moindre entretien sérieux. On l'avait réduite au rôle unique de jolie personne. Hors de là, il n'était pas question d'en tirer quelque parti.

Depuis plusieurs jours madame d'Arche avait repris sa correspondance avec sa nièce, et Ursule ne savait pas encore ce qui était résolu à son égard; peut-être n'y avait-on pas pensé bien sérieusement, lorsqu'une lettre de madame Garnier vint obliger madame d'Arche à prendre un parti définitif. Le ton ferme de cette lettre, la force des motifs qui appuyaient la demande d'Adèle la surprirent étrangement, car elle reconnut qu'il ne lui serait pas aussi facile qu'elle l'avait sup-

posé, de terminer cette affaire avec ses protégés. La sûreté de jugement d'Adèle remplaçait si bien, pour elle, la connaissance des usages du monde, qu'il était difficile de garder son estime, et d'éluder aucun devoir de délicatesse dans les rapports que l'on avait avec elle.

« Madame, écrivait-elle à madame d'Arche, il faut que je compte bien sur votre indulgence, pour oser vous expliquer ce que nous attendons de vous en ce moment. Vous ne savez sûrement pas que depuis que nous avons cédé à la demande de vous confier notre Ursule, on s'est plu ici à voir, dans cette preuve de reconnaissance de notre part, toutes sortes de calculs bien au-dessous de notre caractère à tous, Dieu merci. En rompant pour vous, madame, un de nos liens de famille, nous nous imposions un sacrifice; mais il était bien dû à vos bontés précédentes, et si je n'avais compromis que mon bonheur, au lieu de celui d'Ursule, je ne le regretterais certainement pas.

« Il est bien vrai que nous avons un instant osé espérer que ma sœur pouvait, avec votre protection, faire un mariage avantageux; nous voyons bien que nous étions dans l'erreur. Vous pardonnerez facilement ces idées de vanité à notre inexpérience. Ma mère, plus clairvoyante que moi, s'effrayait déjà de l'excès de vos bontés pour ma sœur; son parti était pris de vous la redemander aussitôt qu'elle penserait que vos chagrins, un peu adoucis, vous permettraient de demeurer seule ou de vous réunir à votre famille.

« Mais voilà ce qui arrive; tandis que nous agissions dans toute la droiture de notre cœur, la calomnie s'est attachée à nous, et notre pauvre Ursule en sera la victime, si vous n'étendez pas encore pour quelque temps votre protection sur elle.

« On dit à Bernay qu'en arrivant à Paris madame de Frugères fera chasser ma sœur de chez vous, et qu'elle reviendra auprès de nous bien honteuse de notre situation, à cause des grands airs que

vous lui avez permis de se donner. Vous nous voulez trop de bien pour fortifier ces bruits par le retour immédiat d'Ursule. S'il est vrai, madame, que la nouveauté de ce qui s'est offert à elle, que vos propres bontés l'aient égarée un instant, rendez-lui le service de lui apprendre à se détacher des biens qui ne sont pas faits pour elle. Ramenez-la, autant que possible, à des idées humbles; mais ne souffrez pas qu'elle devienne ici la risée de nos ennemis.

« Vous savez bien, madame, que nous ignorions tout-à-fait ce qui se passait entre madame votre nièce et vous à votre départ pour Paris; sans cela, la peur de nous trouver mêlées à des discussions de famille nous eût forcées à renoncer à vos bontés pour Ursule. On aura trompé madame de Frugères sur nos intentions, sur le caractère de ma sœur; il faut lui donner le temps de la connaître, pour qu'elle revienne de ses idées sur nous tous.

« Si, comme on le dit, madame, Ursule a perdu les habitudes simples qui conviennent à sa position personnelle, veuillez l'aider à les reprendre; que votre nièce la trouve auprès de vous dans un rang inférieur au sien, comme cela convient; faites-lui perdre peu à peu les espérances que sa jeunesse a pu lui laisser concevoir. Vous qui savez si bien dire à chacun ce qui convient; vous qui avez laissé ici tant d'élémens de bonheur, vous ne voudriez pas nous remplir de confusion, en nous abandonnant aux propos de la malveillance. Qu'Ursule n'aille plus en société, qu'elle cesse d'attirer les regards, elle s'en consolera bientôt, si vous lui gardez votre affection et que vous la mettiez à même d'obtenir celle de votre nièce. »

A ce simple exposé de leur situation, Adèle ajoutait les épanchemens de sa gratitude pour le bien que madame d'Arche lui avait fait à elle et à tous ceux qui suivaient l'enseignement formé sous ses

auspices. Elle lui racontait comme, en suivant toujours les principes qu'elle lui avait donnés, elle était parvenue à fonder l'école la mieux tenue du département. M. de Frugères, ajoutait-elle, avait toujours rendu justice à leurs efforts, et en avait, en toute occasion, manifesté son contentement à M. Garnier.

Sans vouloir se trouver en défaut au sujet d'Ursule, madame d'Arche, qui était résolue à la renvoyer, recula devant ce projet, après avoir lu ce que lui écrivait Adèle. Son principal désir était de prévenir toute explication avec madame de Frugères, et qu'elle ne pût pas se douter qu'il eût été question de la remplacer, malgré tous les torts dont elle s'était rendue coupable. La lettre d'Adèle ouvrait un expédient qui remédiait à tout. Madame d'Arche le saisit, et, pour le mettre aussitôt à exécution, elle fit appeler Ursule, pour la préparer à obéir à ses volontés. Lorsque la jeune fille parut, madame d'Arche avait cet air impo-

sant qu'elle prenait surtout quand il lui fallait déguiser quelque action inconséquente. Elle la pria de s'asseoir à ses côtés, et lui annonça d'abord l'arrivée à Paris de madame de Frugères. Ursule balbutia quelques félicitations assez peu sincères au fond.

— Vous êtes bien bonne d'en être contente, ma chère enfant, reprit madame d'Arche ; cette réunion va un peu changer nos rapports. Je m'étais plu à vous traiter comme ma fille, et non-seulement j'ai indisposé ma nièce contre moi, mais votre mère et votre sœur me demandent en quelque sorte compte de mon imprudence. Madame Garnier pense que vous seriez mal vue à Bernay si vous y paraissiez avant que d'être parfaitement réconciliée avec madame de Frugères ; elle ajoute que je dois à votre bonheur de vous faire oublier un moment de succès que sa sagesse désapprouve. Pour concilier ces divers intérêts, j'ai songé à vous donner une situation qui arrangera tout :

vous serez présentée à madame de Fragères comme ma demoiselle de compagnie...

Ursule fit un mouvement de surprise et elle devint subitement pâle.

—Avant de vous faire cette proposition, reprit madame d'Arche, j'aurais dû vous donner à lire la lettre de madame Garnier; prenez-la, vous apprécierez mieux mes motifs.... Vous le voyez, dit-elle lorsque Ursule lui rendit cette lettre d'un air soumis, votre sœur a raison, c'est nous qui nous sommes égarées, il faut revenir sur nos pas. Adèle semblait en effet avoir justifié d'avance madame d'Arche; et si ce n'était pas ainsi qu'elle l'entendait, du moins tout ce qu'elle disait répondait parfaitement à la décision que l'on prenait pour sa sœur.

— Votre emploi ne change rien à nos rapports, reprit encore madame d'Arche; seulement vous exercerez à ma place une surveillance auprès des domestiques,

liquerez aux dépenses de ma mai-

son les principes d'ordre dont vous avez reçu de si bons exemples dans votre famille. Puisqu'on me blâme de vous avoir produite dans le monde, nous renoncerons à vous y mener. Enfin, pour que madame de Frugères vous trouve tout-à-fait dans les attributions que vous acceptez, je vais vous prier de m'aider à achever ce meuble de tapisserie, car mademoiselle Audry aura moins de temps que jamais pour y parvenir. Vous savez qu'il est d'usage que les fonctions d'une demoiselle de compagnie soient rétribuées; vous toucherez des appointemens en échange de vos bons offices, et, comme cela, ma nièce ne pourra prendre aucun ombrage de nos rapports.

— Laissez-moi, madame, dit Ursule, me rendre utile auprès de vous sans rien recevoir de plus que ce que je tiens de vos bontés passées.

— N'y mettez pas de fierté, Ursule, reprit madame d'Arche; songez que votre sœur ne rougit pas d'utiliser son

temps, et vous savez que je fais un très-grand cas de madame Garnier.

— Si j'avais commencé par là, répliqua assez maladroitement Ursule, qui ne pouvait pas lutter de finesse et de mordant avec sa protectrice.

— Votre plainte est juste, j'ai eu tort, mais pesez le choix qui vous reste. Madame de Frugères ne vous pardonnera d'être venue ici que si votre situation diffère entièrement de celle qu'elle y avait. En retournant à Bernay, vous désobéissez à votre famille; vous m'offensez, moi qui ne veux que votre bonheur, et vous nous donneriez à tous une bien pauvre idée de votre courage.

— J'obéis, madame, dit Ursule; mais permettez-moi de ne plus paraître au salon lorsque vous aurez du monde, et surtout devant les jeunes personnes qui m'ont traitée en amie.

—Bien! nous accorderons tout ce que vous voudrez à ce premier moment. Cependant je dois vous dire qu'on simpli-

fie singulièrement toutes les positions en les acceptant telles qu'elles sont.

— J'y ferai de mon mieux, reprit Ursule en se retirant.

Dès qu'elle fut dans sa chambre, mademoiselle Audry vint bien vite savoir si elle pouvait apprendre quel avait été le motif de l'entretien. En la voyant, Ursule refoula subitement les larmes qu'elle allait répandre, et chercha à se soustraire à ses questions en prenant un livre. Mademoiselle Audry fit semblant de ne pas s'en apercevoir.

— Est-ce que c'est vrai, mamzelle, que nous allons vous perdre?

— Je reste, dit Ursule.

— Bah! j'en suis bien aise; madame ne se laisse donc plus mener comme autrefois par sa nièce. C'est que, voyez-vous, tout en ayant l'air fâché contre madame de Frugères, madame l'aime de tout son cœur, et il n'y a rien au monde qu'elle ne fasse pour lui plaire. Mais, mamzelle Brenneau, je vois bien que

vous avez les yeux rouges, il faut que vous ayez pleuré?

— Non.

— Il ne serait pas bien étonnant que le caprice de madame fût passé, et qu'elle vous ait dit des choses qui vous auront fait de la peine; mais il ne faut pas vous chagriner; n'avez-vous pas votre mère qui vous recevra toujours bien, je suppose?

— Madame d'Arche veut que je reste encore.

— Alors, mamzelle Brenneau, c'est donc que vous êtes contrariée que notre jeune dame vienne; je ne peux pas m'empêcher de vous le dire, ça n'est pas bien de votre part.

— Vous me supposez des sentimens que je n'ai pas, reprit Ursule.

— C'est qu'il est bien difficile de deviner ce que vous pensez, et, pour une personne de votre âge, vous êtes d'une prudence étonnante.

Il n'y avait aucune intention d'éloge

dans la manière dont ces paroles étaient prononcées. Après avoir laissé Ursule un instant seule, mademoiselle Audry revint en jetant des exclamations comme si elle était atterrée par la confidence qu'elle venait d'obtenir de sa maîtresse. — Ce que vous avez, mamzelle Brenneau, oh! maintenant je le sais bien! ne v'là-t-il pas un beau sort qu'on vous fait...! demoiselle de compagnie? C'était bien la peine que madame vous traitât d'abord comme sa fille pour vous rabaisser ensuite. Allons, parlez franchement avec moi, vous avez le cœur gros et vous n'osez pas vous plaindre; à présent que nous v'là pour ainsi dire sur le même pied, vous pouvez voir en moi une camarade.

— Oh! s'écria Ursule accablée par ce langage, que suis-je venue faire ici?

— Enfin, vous en convenez, vous n'êtes pas heureuse; ne soyez pas fière, et tout s'arrangera; prenez une bonne fois votre parti de ne plus être une belle demoiselle, et vous aurez des amis.

Ce conseil était, en d'autres termes, le conseil donné par madame d'Arche : accepter franchement sa position. Ursule l'aurait voulu ; mais la honte l'accablait quand elle songeait qu'il fallait descendre du rang qu'on lui avait donné, perdre toutes les prérogatives accordées à sa beauté, s'exposer à rougir devant les jeunes filles qui l'avaient traitée d'égale; et cependant, au fond, qu'était-elle, sinon une personne d'une naissance modeste et la sœur d'un maître d'école de village ? Adèle elle-même avait préparé, par sa lettre à madame d'Arche, la situation qui accablait Ursule, et jamais elle ne comprendrait, non plus que sa mère, que l'état de demoiselle de compagnie fût une disgrâce au-dessous de son courage. Les meilleurs raisonnemens échouaient à lui persuader de se soumettre de bonne grâce à sa destinée, et son mal lui semblait d'autant plus insupportable que personne n'y voudrait compatir.

On attendait madame de Frugères dans quelques jours, Ursule fut de moitié dans tous les arrangemens que nécessitait l'arrivée du jeune ménage; madame d'Arche saisit cette occasion pour lui imposer une à une les charges que devait remplir sa demoiselle de compagnie. Ces attributions limitaient de si près celles de la femme de chambre, qu'Ursule ne pouvait plus séparer sa situation de l'idée de domesticité; on lui fit entendre aussi qu'il devenait convenable de faire une réforme dans sa toilette; enfin madame d'Arche sortait le soir sans emmener Ursule avec elle, sans lui donner un mot d'explication sur ce parti pris, ce qui parut à la jeune fille un tel excès de dureté qu'elle céda au besoin d'exhaler sa plainte auprès d'Adèle en lui écrivant.

« C'est parce que tu l'as voulu, ma sœur, lui disait-elle, que je reste ici malgré l'arrivée de madame de Frugères. Tu crois que c'est un moyen de me dé-

fendre contre ceux qui disent du mal de moi; mais tu ne sais pas ce que j'ai à souffrir depuis que l'on a pris plaisir à me faire descendre ici du rang que l'on m'avait donné. Il y a quelques jours, Adèle, j'avais pour amies les demoiselles de la meilleure société de Paris, on venait supplier madame d'Arche de me conduire au bal, et j'étais bien reçue partout; à présent tout cela a disparu en un moment, on m'a fait demoiselle de compagnie et je dois oublier mes jours de fête et vivre entre l'antichambre et le salon où l'on me dédaigne également.

« Madame d'Arche prétend me traiter ainsi pour mon bien; toi-même, Adèle, tu l'as à peu près demandé, parce que tu ne croyais pas me faire autant de peine; mais, vois-tu, il ne faut pas juger d'après le bien que l'on t'a fait pour croire que madame d'Arche n'ait que de bonnes intentions. Toutes ces manières aimables des gens du monde cachent un grand fond d'égoïsme et d'insensibilité.

Vois un peu ce qui m'arrive, à moi, pour avoir été l'objet d'un moment de caprice, on me déteste à Bernay, je suis méprisée ici; aussi, quand tu me parles de reconnaissance pour elle, je t'avoue que je ne sens dans mon cœur que de l'irritation et l'envie de me rendre au plus vite indépendante de ses bienfaits. Je commence à apprécier son caractère; elle veut que tout le monde s'occupe d'elle, et, pour cela, elle ne cherche qu'à faire des choses extraordinaires; elle a toujours à la bouche de grands principes qu'elle ne met pas en pratique. Moi, qu'elle prétendait protéger, je n'ai servi qu'à inquiéter madame de Frugères, pour la rendre plus soumise envers sa tante; à présent, que tout est arrangé, j'embarrasse, et on a pas craint de me retirer les avantages dont je jouissais, pour faire d'avance à madame de Frugères toutes les réparations possibles.

« Tu sais ce que je te racontais encore dernièrement de ma toilette, on m'a dé-

fendu de la porter; je ne mets plus qu'une robe de soie brune, un chapeau de paille pour m'habiller. Si je n'étais pas venue ici, tout cela me paraîtrait convenable; mais se voir le jouet des caprices, voilà ce qui fait mal. Mon plus grand supplice est dans la société de mademoiselle Audry, la femme-de-chambre, qui a pris à tâche de me consoler, et qui me porte ses plaintes contre madame d'Arche, afin de m'engager à faire cause commune avec elle. Cela n'est pas tolérable; rappelez-moi près de vous, et, s'il est nécessaire que je travaille, on ne me verra plus accepter une demi-servitude auprès des gens du grand monde. »

Ursule s'arrêta tout-à-coup dans ses aveux. A quoi bon parler ainsi à ma sœur? se dit-elle; je ne serai pas comprise, ma mère se fâchera contre moi; il vaut mieux ne pas m'expliquer et demander simplement à revenir. Cette réflexion faite, elle froissa la feuille de papier, et crut la jeter dans le feu; mais cette lettre

resta dans le foyer sans se consumer. Mademoiselle Audry, qui épiait toujours Ursule, ne tarda pas à s'emparer du malheureux chiffon de papier que le feu avait eu grand tort d'épargner.

La nuit était assez avancée, lorsque madame d'Arche rentra. Ursule, qui ne s'était pas encore endormie, entendit de sa chambre que mademoiselle Audry parlait à sa maîtresse avec une vivacité extraordinaire, et son nom était mêlé à tout ce qui se disait. Que pouvait-il être survenu? Un mouvement de curiosité la fait s'avancer près de la porte. Elle écoute : on parle de sa lettre, de la lettre qu'elle n'a pas osé envoyer à sa sœur; mademoiselle Audry l'a trouvée, elle l'a donnée à madame d'Arche, et maintenant elle y a joint ses méchantes observations. Il n'est pas étonnant que mademoiselle Brenneau mente à mon sujet, disait-elle, en prétendant que je parle mal de Madame, puisqu'elle a assez peu de cœur pour rougir de sa famille. Bon Dieu! il faut la voir quand

je lui remets les lettres de Bernay; elle ne sait où les cacher, parce qu'elle a honte de l'écriture, et qu'on ne l'appelle pas *de* Brenneau. Ça fait pitié! Madame a été mille fois trop bonne! L'orgueil a perdu cette petite demoiselle.

— Toujours de l'ingratitude! dit madame d'Arche; une jeune fille pour laquelle j'ai tout fait! Dès demain, j'écris à sa mère de venir la reprendre, et d'ici-là, vous lui direz, mademoiselle Audry, de ne plus paraître devant moi. Vous la servirez dans sa chambre.

— La servir! moi, madame, après la calomnie...

— Vous le ferez par attachement pour moi, mademoiselle Audry, et pour m'épargner des scènes qui me feraient mal.

— Si c'est par affection pour Madame, je n'ai rien à refuser; mais voilà une petite personne qui est furieusement fausse!...

A peine si Ursule put trouver la force de regagner son lit, et, avant d'y remon-

ter, elle se jeta à genoux et étouffa dans ses couvertures les sanglots que sa situation lui arrachait. Pourquoi avait-elle quitté sa famille, si bonne, si indulgente? là ses fautes étaient toujours excusées; et ici, pour quelques plaintes échappées à sa plume, et jetées au feu aussitôt, elle allait être ignominieusement chassée, et on lui ferait la réputation d'une ingrate. On la perdrait ainsi auprès des gens qui l'avaient vu briller à Paris, et la même dénomination viendrait encore la flétrir auprès de sa mère et de sa sœur. Oh! qu'était-elle venue faire dans un monde si cruel pour les fautes du faible, et qu'elle allait payer cher un moment d'éclat et de triomphe! Comment expliquerait-elle, dans sa famille, ce changement subit dans ses opinions sur madame d'Arche, puisqu'elle avait tant de fois loué elle-même sa bonté, dans le temps où elle acceptait, sans se plaindre, tout ce qui pouvait la blesser, parce que son principal désir était de rester à Paris?

Quand madame Brenneau se verrait engagée dans des explications aussi pénibles, elle ne le pardonnerait pas à Ursule. La seule pitié d'Adèle s'offrait d'avance comme un moyen de médiation; mais ce ne serait pas sa sœur qui viendrait la chercher, et la colère de sa mère effrayait d'avance à l'excès la coupable. Quelle honte allait éprouver cette femme si loyale, si sincère dans ses rapports, en apprenant la faute de sa fille! elle accourrait chercher cette enfant, qu'une absence avait si cruellement changée... Ces idées se présentèrent avec tant de force à l'esprit de la malheureuse Ursule qu'elle en eut la fièvre. Déjà depuis plusieurs jours elle ne se sentait pas bien; cette circonstance détermina une crise dans sa santé. Une soif ardente lui dessécha la bouche; elle n'osait pas demander des secours. Qui l'aurait prise en pitié dans un pareil moment? Elle se leva; et, comme par un malheureux hasard il n'y avait pas d'eau dans sa cham-

bre, il lui fallut traverser plusieurs pièces pour s'en procurer; le froid la saisit, sa fièvre redoubla, et le lendemain elle avait le délire, lorsqu'on entra dans sa chambre.

— Mamzelle Brenneau est devenue folle ou elle est bien malade, s'écria mademoiselle Audry en appelant madame d'Arche auprès du lit d'Ursule.

Aux paroles entrecoupées d'Ursule, madame d'Arche comprit qu'elle savait ce qui s'était passé; et, pour ne pas aggraver sa position, elle se retira, en recommandant à la femme-de-chambre de ne la laisser manquer de rien. La lettre qu'elle devait écrire à madame Brenneau fut remise à un autre jour, parce qu'elle espéra que l'indisposition d'Ursule n'aurait pas de suites.

L'arrivée de madame de Frugères absorba bientôt toute l'attention de madame d'Arche. La jeune femme se montra empressée et caressante pour sa tante, qui lui rendit toute sa tendresse. En pen-

sant aux devoirs de la maternité, madame de Frugères avait fait un retour sur ce qu'elle devait à celle qui l'avait élevée comme sa propre fille. Les liens de parenté, l'égalité de rang, la conformité d'habitudes, établissaient entre la tante et la nièce des rapports que tous les respects d'Ursule n'auraient jamais pu remplacer. Madame d'Arche semblait aller au-devant de toute apparence d'excuse de la part de madame de Frugères; elle abandonnait sans pitié à ses sarcasmes la jeune campagnarde, dont on n'avait pas pu faire une demoiselle de compagnie sans la blesser dans ses nouvelles prétentions. On cessa, toutefois, de plaisanter sur la maladie d'Ursule, lorsque le médecin eut déclaré que la fièvre prenait un caractère de malignité qui pouvait être contagieux. Madame d'Arche trembla pour sa nièce et pour elle-même, avant de penser à sa protégée. Une délibération eut lieu; il était urgent que madame de Frugères fût hors

de toute atteinte. Qu'importait pour Ursule, pourvu qu'on la soignât, de rester dans l'appartement de madame d'Arche? on pouvait lui préparer une mansarde à côté de la chambre de mademoiselle Audry, et les séquestrer là toutes deux, jusqu'à ce que le danger fût passé.

Pour rendre justice à madame d'Arche, il faut dire qu'elle présida elle-même à l'arrangement de cette chambre, que tout y fut disposé pour le bien-être de la malade, et que d'ailleurs l'apparente insensibilité d'Ursule devait la faire croire indifférente à un changement de local. Mademoiselle Audry murmura de se voir séparée de sa maîtresse, et condamnée aux soins de garde-malade; il fallut en passer par là. On monta Ursule, aussi bien enveloppée que possible, à travers trois étages. Elle ne dit pas un seul mot. Remise au lit, elle promena de grands yeux effarés autour des murailles nues de son nouvel appartement, croisa les mains sur sa poitrine, puis ses paupières

s'abaissèrent, et on l'entendit murmurer les noms de sa mère et de sa sœur, avant de retomber dans son assoupissement.

— Plût à Dieu que madame Brenneau et madame Garnier fussent ici ! dit mademoiselle Audry à sa sœur, qui l'aidait dans ce premier moment. Ne me voilà-t-il pas bien avancée de soigner une fièvre putride? J'espère au moins qu'on va écrire à Bernay, car pour moi je ne veux pas être responsable si elle meurt.

— Penses-tu qu'elle ne t'entende pas? dit la seconde femme-de-chambre, plus pitoyable que sa sœur.

— Non, sa tête est perdue.

— C'est tout de même triste, une pauvre jeune demoiselle comme çà, abandonnée à des étrangers, tandis que sa famille la soignerait si bien!

— En bas, ils n'ont d'autre crainte que de prendre son mal; aussi, pourquoi mademoiselle Brenneau est-elle venue faire la belle chez des étrangers, et puis en-

core se plaindre d'eux après avoir mangé leur pain !

— Regarde donc comme elle est jolie, reprit la sœur.

— C'est vrai qu'on ne peut pas voir une plus belle figure.

— Tu la soigneras bien ?

— Je m'en approcherai le moins possible ; mais je lui donnerai sa tisane et sa potion quand il faudra. Apporte donc un des flacons de vinaigre de ta dame, que je le tienne toujours sous mon nez. Ça sent déjà la fièvre ici ; avec ça que la chambre n'est pas grande, et puis il va faire un froid cette nuit...

Un coup de sonnette rompit la conversation. — Cours vite, Olympe, dit mademoiselle Audry à sa sœur ; ne dis pas que tu es entrée ici, ils ont tant de peur de gagner cette fièvre, que tu serais renvoyée. Et moi, aussitôt qu'ils seront sortis, je descends, parce que je ne compte pas passer tout mon temps comme ça.

C'était à cette ennemie personnelle

d'Ursule, à cette fille dépourvue de cœur, que madame d'Arche remettait en toute sécurité le soin d'une maladie dangereuse. Heureusement pour Ursule, Olympe, qui connaissait sa sœur, se sentit touchée de compassion pour la malade, et, en dépit des défenses qui lui avaient été faites, elle vint rendre quelques services de pur dévoûment à la pauvre délaissée. Plusieurs fois même, dans la première nuit, elle éveilla sa sœur endormie, ralluma le feu, fit chauffer la tisane, replaça Ursule sur ses oreillers, et lui parla d'une voix douce qui la fit tressaillir et ouvrir les yeux, comme si elle se fût attendue à trouver un visage ami à son chevet; mais l'abattement succédait aussitôt à cette lueur de lucidité.

— C'est singulier, disait mademoiselle Olympe, profondément émue, je croyais détester cette jeune personne, pour le peu que je l'avais vue à la sous-préfecture; mais je la trouve si à plaindre, abandonnée comme cela, et puis son air est

si intéressant, que je la pleurerais de tout mon cœur s'il lui arrivait un accident.

— Elle peut bien mourir, répondait rudement mademoiselle Audry, ça ne me regarde pas; et si je ne craignais pas de perdre ma place, on ne me verrait pas rester à la garder, au risque de crever avec elle.

— Tu dis qu'elle n'entend pas? reprit mademoiselle Olympe en s'approchant de sa sœur; elle a sauté comme si on l'avait piquée. Pour l'amour de Dieu, prends donc pitié d'elle! ou bien renonce à rester ici.

— Oui, c'est cela! et Madame qui répète toujours que je suis une personne sûre, une personne de confiance, qui ne peut s'excuser de ne pas soigner mademoiselle Brenneau qu'en me mettant à sa place; elle ne me pardonnerait pas de témoigner de l'inquiétude. Ça ne va qu'aux riches d'avoir peur; nous autres, à quoi bon nous ménager?

—On devrait avertir madame Brenneau.

— Sans doute, mais on espère que le danger va passer. C'est embarrassant d'avouer à une mère qu'on a eu peur de prendre le mal de son enfant, de lui montrer sa fille malade dans une mansarde, pendant qu'au premier on donne des bals et des soirées... Faire ces choses-là, c'est tout simple; mais on n'ose pas les dire. Si ce n'était pas pour sa nièce, madame d'Arche n'agirait pas comme cela; le plaisir de faire fête à madame de Frugères l'emporte sur tout. Et puis, il faut avouer que depuis la lettre trouvée madame d'Arche et moi n'avons pas trop à nous louer de mamzelle Brenneau...

— Bah! on a ses momens d'humeur, reprit Olympe; et puis ne vas-tu pas garder de la rancune à une personne qui est dans un pareil état?

Deux fois par jour mademoiselle Audry était appelée dans l'antichambre de l'appartement, pour rendre compte à madame d'Arche des progrès de la maladie. Elle avait soin de ne point alarmer sa maîtresse,

qui regrettait de bonne foi d'être obligée, à cause de sa nièce, d'user de précautions personnelles dans ses rapports avec Ursule. Le médecin venait également plusieurs fois. Après avoir vu mademoiselle Brenneau dans la chambre du premier, il fut un peu surpris d'aller la chercher sous les combles. — Je croyais, dit-il à mademoiselle Audry, que cette jeune personne était confiée par sa famille à madame d'Arche.

— Madame a eu un moment de fantaisie pour elle, reprit vivement la femme-de-chambre; mais les parens de mamzelle Brenneau sont de petits bourgeois, et, dernièrement, Madame s'était décidée à la garder comme demoiselle de compagnie : ça l'a piquée; elle a écrit du mal de nous à ses parens...

— C'est bien, interrompit le médecin, en homme prudent qui ne voulait pas être mêlé aux confidences de mademoiselle Audry; mais, ayant découvert une intention méchante dans ses paroles, il

ajouta : La situation de la malade réclame des soins fatigans; je vais au couvent des sœurs de la Miséricorde, j'enverrai une de ces dames pour vous seconder dans vos embarras. Il faut une attention soutenue, de l'exactitude à remplir les prescriptions; l'âge de cette jeune personne laisse tout espoir de la sauver. N'a-t-elle pas de proches parens à Paris? Il serait bon d'en appeler un.

— Toute la nuit mademoiselle Brenneau n'a fait que parler de sa mère et de sa sœur; mais elles sont à Bernay : on aurait dit qu'elle les voyait; c'étaient des scènes qui me causaient des frayeurs mortelles. Je serais bien aise d'avoir quelqu'un là.

— Avant deux heures vous n'aurez plus rien à faire, car au lieu d'une sœur j'en enverrai deux : ainsi vous dormirez la nuit prochaine.

— C'est cela, dit, après le départ du médecin, mademoiselle Audry, qui n'était jamais satisfaite de rien, je me serai tuée

pendant trois jours et deux nuits, et puis tout le mérite des soins va être attribué à d'autres. Puisque j'avais commencé, on pouvait bien me laisser finir.

Toutefois le médecin tint parole, et deux charitables filles, vouées devant Dieu au soulagement de ceux qui souffrent, vinrent exercer un double ministère de charité auprès de la malade. Tout en la soignant avec une parfaite régularité, elles lui parlaient avec des voix si douces, priaient avec tant de ferveur pour sa guérison, alors qu'elles se reposaient, qu'il semblait que la pitié divine fût tout-à-coup descendue auprès du lit de la pauvre Ursule.

Adèle s'inquiétait de ne pas recevoir de réponse à la lettre qu'elle avait écrite à madame d'Arche. Le silence d'Ursule ne la surprenait pas moins. Il y avait plus de quinze jours qu'elle contenait son impatience. Madame de Frugères était à

Paris depuis une semaine, et madame Brenneau ni Adèle ne savaient encore rien de la résolution qu'avait pu prendre madame d'Arche. Pour calmer les inquiétudes de sa femme et de sa belle-mère, M. Garnier se rendit à Bernay, et s'informa à la sous-préfecture si l'on avait quelques nouvelles qui concernassent sa belle-sœur.

Celui qui était chargé des affaires de M. de Frugères, en son absence, répondit à M. Garnier qu'en effet mademoiselle Brenneau était malade, et qu'on avait même eu des inquiétudes pour madame de Frugères, parce que la fièvre était pernicieuse et contagieuse.

— Et Ursule, que vous dit-on sur elle ? interrompit brusquement le jeune homme.

— Mais voilà tout, mon cher M. Garnier, reprit le secrétaire; vous sentez que ne connaissant pas personnellement votre sœur, on n'a pas cru devoir m'en écrire davantage à moi... S'il me vient

d'autres détails, ou que l'on m'adresse une lettre pour vous, je vous le ferai connaître au plus tôt.

— Et nous ne savions rien! ajouta M. Garnier en se retirant.

Il arriva à la campagne, tout haletant d'une course à pas précipités : Adèle le guettait d'avance sur le chemin. Elle vit que son mari avait appris quelque chose d'important, et accourut au-devant de lui.

— Ma chère amie, lui dit-il, ta sœur a été malade; elle va mieux; mais il faut que ta mère aille la chercher.

— Ce sera moi, s'écria Adèle, ce sera moi qui me rendrai auprès de notre Ursule.

— Tu peux y aller, répliqua tout de suite M. Garnier, à la grande surprise d'Adèle qui s'était hâtée de faire preuve d'une volonté énergique parce qu'elle s'attendait à une forte opposition. A la réponse de son mari, elle comprit que le danger n'était pas passé, et elle s'écria :

— Ma sœur, ma pauvre sœur! que lui est-il arrivé?

— Elle doit avoir besoin de ses vrais amis, reprit M. Garnier, et il raconta à sa femme ce qu'on lui a dit à la sous-préfecture. Adèle partagea toute l'indignation de son mari; mais, toujours prudente, elle le pria de cacher à sa mère ce qui se passait, et résolut d'aller seule trouver sa sœur. — Maman ne saurait jamais contenir son ressentiment, dit-elle, si l'on n'a pas eu pour Ursule les soins qu'on lui devait. Épargnons-lui donc d'abord une inquiétude, puis l'occasion de quelque fâcheux éclat. Je vais la préparer à mon départ et au retour de notre chère Ursule... Une fièvre contagieuse! qu'est-ce que cela peut être?

—Une maladie éruptive, reprit M. Garnier qui ne voulait pas dire ce qui l'avait le plus effrayé dans les vagues renseignemens recueillis.

— Je serai après-demain à Paris, dit Adèle en cherchant à se rassurer; en attendant, s'ils ont peur de prendre son mal, comment la soigne-t-on?

Il ne fut pas facile de faire entendre à madame Brenneau qu'il valait mieux, dans cette circonstance, laisser partir Adèle que d'aller elle-même chercher Ursule devenue à charge à madame d'Arche. Sans connaître toute la situation de sa fille, la pauvre mère déplorait ce triste résultat de tant de bonheur sacrifié. Elle voulait savoir de madame d'Arche elle-même pourquoi on lui rendait Ursule, au risque de lui nuire, lorsque sa sœur avait prié de la garder. L'irritation qu'elle en témoignait servit le dessein d'Adèle; elle persuada facilement à madame Brenneau qu'elle aurait de la peine à conserver le calme convenable, si on lui donnait le moindre motif de laisser éclater son ressentiment intérieur.

— Allons, voilà ce que c'est que d'être moins sage que sa fille, disait madame Brenneau; on est obligé de se laisser conduire par elle. Va donc, Adèle; mais dis bien à ta sœur qu'elle sera toujours mieux ici qu'auprès de gens cousus de belles

paroles et dénués de bons sentimens. Moi qui croyais qu'on allait la marier ! La voilà bien, maintenant ! on la montrera au doigt ici, pour s'être avisée d'aller se faire remarquer à Paris. Enfin, c'est ma faute, et ma pauvre enfant sera malheureuse à cause de mon imprévoyance !

C'était quelque chose de bien étrange, dans la destinée d'Adèle, qu'un voyage à Paris. Dans toute autre occasion, il lui eût fallu quelques semaines pour mûrir son projet et faire ses préparatifs de départ ; mais cette fois, uniquement occupée de sa sœur, la jeune femme n'accorda qu'un intérêt secondaire à tout ce qui n'était pas indispensable pour la conduire à son but.

Il était dix heures du soir lorsque madame Garnier arriva à Paris Elle se fit aussitôt conduire rue de Rivoli. Des voitures particulières étaient rangées à la file devant les arcades près de la porte où elle descendit. Le nom de madame

d'Arche fut prononcé par plusieurs personnes parées, qui passèrent devant le concierge et prirent le grand escalier. Madame Garnier pensa aussitôt que l'on s'était trompé dans les renseignemens donnés à son mari, et, toute décidée, si Ursule se portait bien, à ne pas paraître à une pareille heure et dans son costume de voyage, chez la protectrice de sa sœur; elle s'avança avec timidité vers le concierge. Celui-ci, voyant son hésitation, lui dit assez rudement : — Que demande madame ?

— J'arrive à l'instant par la diligence, reprit d'un air confiant madame Garnier; je voudrais voir ma sœur, mademoiselle Brenneau, qui demeure chez madame d'Arche.

— Au sixième, à droite au fond du corridor, répond le concierge, l'escalier au fond de la cour.

— Et madame d'Arche? dit encore la jeune femme.

— Elle donne un bal ce soir. Madame

fera bien d'aller d'abord chez sa sœur qui est malade.

Madame Garnier se fit répéter l'indication du logement de sa sœur, puis, sans rien attendre de plus, elle monta aussi vite qu'elle put les étages qui y conduisaient. L'émotion lui ôtait ses forces. Son cœur battait si violemment qu'elle en perdait la respiration. Elle était arrêtée sur le palier du quatrième étage, lorsqu'elle vit descendre une religieuse vers elle. La jeune femme n'avait jamais entendu parler de la pieuse mission des sœurs de la Miséricorde; elle imagina tout de suite que c'était sûrement pour ensevelir les morts qu'on appelait ces saintes filles dans les maisons. A peine cette pensée s'était-elle formulée dans sa tête, qu'elle se crut assurée de sa réalité. — Ma sœur, ma sœur ! s'écria d'une voix déchirante la pauvre désolée, ma sœur ! Et elle tomba évanouie sur le carreau.

La religieuse vint aussitôt à son secours. N'ayant rien sur elle à lui faire

respirer, elle remonta vers la chambre d'Ursule, prit un flacon d'éther, pria mademoiselle Audry, qui se trouvait là, de l'aider à secourir une personne qui venait de s'évanouir en bas. En éclairant le visage de madame Garnier, mademoiselle Audry la reconnut.

— C'est la sœur de mademoiselle Brenneau, dit-elle avec l'accent de la surprise. Mon Dieu! comme ça va contrarier madame qu'elle arrive justement pendant le bal.

— Pauvre jeune femme! reprit la religieuse en frottant les tempes d'Adèle, et lui faisant respirer de l'éther, elle sera bien affligée de trouver sa sœur si malade.

— Dame, vous pourrez lui dire qu'on la croyait sauvée hier, lorsque les invitations sont parties; n'est-ce pas vrai, ma sœur?

La religieuse ne répondit que par un signe de tête.

— L'avait-on donc prévenue? de-

manda-t-elle en parlant de madame Garnier.

— Non, répliqua mademoiselle Audry; aussi est-ce bien surprenant qu'elle soit ici, car madame ne devait écrire que demain. Mais cette jeune dame aime tant sa sœur! il faut qu'elle ait deviné sa maladie.

Adèle revenait à elle. — N'ayez pas peur, lui dit aussitôt la religieuse, quand vous serez remise, nous vous conduirons auprès de votre chère sœur. Sa fièvre a un peu redoublé ce soir; demain matin il y aura du mieux.

— C'est la vérité, ça, reprit mademoiselle Audry; elle est si bien le matin que ça trompe. Autrement, madame Garnier peut bien croire que madame n'aurait pas eu du monde ce soir; car, après tout ce que madame a fait pour mamzelle Brenneau, on ne peut pas dire qu'elle soit indifférente à sa maladie.

Ce bal, dont on lui avait parlé en bas, Adèle l'avait oublié, les paroles mala-

droites de la femme de chambre le lui rappelèrent; mais en même temps son énergie lui revint; elle pressa la main de la religieuse, et lui demanda de la conduire vers sa sœur.

— Vous sentez-vous tout votre courage?

— Oh! oui, répondit Adèle; puisqu'elle vit, je suis encore heureuse! C'est donc vous, madame, qui la soignez? ajouta madame Garnier.

— Nous sommes deux auprès d'elle, répondit la religieuse.

— Et je n'en sors guère non plus, ajouta mademoiselle Audry d'un air de sympathie affecté.

— Il faut qu'Ursule soit avertie, dit tout-à-coup la jeune femme.

— Elle ne vous reconnaîtra pas, répondit tristement la sœur : la nuit, son délire ne cesse pas; demain matin, seulement, nous aurons quelques précautions à prendre pour que votre vue ne la saisisse pas, si le délire cède.

Adèle n'osa plus questionner : elle recueillit ses forces pour soutenir la vue de sa chère malade, et entra dans la mansarde. La maladie avait rendu Ursule méconnaissable. Sa sœur s'approcha d'elle, sans proférer un mot, posa ses lèvres sur son front brûlant, et s'agenouilla à côté de son lit. C'était vers Dieu seul que pouvait s'épancher en ce moment la douleur d'Adèle. Retrouver en péril de mort cette sœur, pour laquelle sa mère et elle avaient conçu tant d'espérances; avoir compromis par leur imprudente tendresse la paisible destinée que la Providence lui avait départie; penser que sans le hasard qui lui fit savoir qu'Ursule était malade, elle pouvait être privée, dans cette crise fatale, des soins d'une personne de sa famille; enfin l'indifférence que témoignait madame d'Arche pour son danger, tout cela lui causait des impressions si tumultueuses, qu'elle ne trouva de refuge contre elles que dans la prière. — Mon Dieu ! murmura-t-elle,

pardonnez-nous et détournez vos menaces de dessus ma sœur. Rendez-là à ma mère, et permettez-moi d'expier, par mes soins, par mes conseils, le mal que j'ai fait à Ursule en l'encourageant à la vanité.

— Adèle ! Adèle ! prononça brièvement la malade ; mais sans avoir le sentiment de la présence de sa sœur.

Aux accens de cette voix bien-aimée, la jeune femme répandit un torrent de larmes. Les religieuses revinrent près d'elle, pour lui prodiguer des encouragemens et des consolations ; mademoiselle Audry elle-même se sentit attendrie, et s'éloigna en disant : — Je vous demande un peu pourquoi mamzelle Brenneau a quitté des parens comme ça, pour venir se mettre chez les autres ?

Après les premiers instans accordés à une expansion involontaire, madame Garnier partagea avec les sœurs de la Miséricorde les fonctions de garde-malade, et s'en acquitta avec une tendresse pleine d'intelligence.

Au milieu de la nuit, elle reçut un mot de madame d'Arche, qui s'excusait de son mieux de l'isolement de la malade; ne parlait pas qu'on dansât chez elle, et témoignait ses regrets de ne pas oser monter, de peur de rapporter la contagion à sa nièce. Dans quelques jours, madame d'Arche espérait bien qu'on pourrait se réunir; alors elle ferait ses efforts pour trouver de la place chez elle pour les deux sœurs.

— Dites à madame d'Arche, répondit verbalement madame Garnier, que je la remercie, que je lui présente mes respects, et que je n'irai chez elle que lorsqu'il n'y aura plus aucun risque pour personne.

— Avait-elle l'air fâché? demanda madame d'Arche à mademoiselle Audry, lorsqu'elle lui rendit ce message.

— Mais non, dit la femme de chambre, madame Garnier sent bien que madame se doit à sa famille avant tout.

Depuis l'arrivée de sa sœur, il sem-

blait qu'une influence bienfaisante fût descendue sur la malade : la fin de la nuit se passa mieux qu'à l'ordinaire ; la matinée fut encore meilleure qu'on ne s'y attendait ; la parole, les regards d'Ursule annonçaient plus de lucidité. Dans ce moment, la surprise de retrouver sa sœur auprès d'elle pouvait lui causer une émotion dangereuse ; Adèle sut imaginer un moyen de tout concilier. Elle supplia une des sœurs de lui procurer le costume de son ordre, afin de se rendre ainsi méconnaissable aux yeux d'Ursule, du moins jusqu'au moment où elle rentrerait dans sa pleine connaissance. La religieuse céda à cette prière ; elle sortit, et revint bientôt munie de tout ce qui convenait au déguisement de madame Garnier.

Il y avait plusieurs jours que, sous cet habit, elle s'approchait sans défiance de sa sœur et lui prodiguait les soins les plus dévoués ; Ursule ne paraissait pas encore s'occuper de ce qui se passait autour d'elle. Cependant on pouvait re-

marquer que son regard s'attachait plus volontiers sur la prétendue religieuse que sur les autres personnes. Dans un moment où Adèle croyait sa sœur endormie, elle s'approcha d'elle, l'embrassa doucement, et les larmes qu'elle répandit en silence mouillèrent le visage de la malade. Ursule ne dormait pas; par un mouvement subit, elle se leva sur son séant, et s'écria : — Ah! si vous êtes Adèle, par pitié, dites-le moi? La jeune femme tendit les bras à sa sœur, lui avoua son déguisement, et lui prodigua toutes les expressions de sa tendresse.

— Oh! partons, partons bien vite, dit Ursule; je ne veux plus voir madame d'Arche!

— Nous ne resterons que le temps qu'il faudra pour te rendre des forces.

— Et notre mère?

— Elle nous attend; et si sa présence n'était pas indispensable aux soins de l'école, pendant que je n'y suis pas, tu la verrais ici.

— Je n'ai pas mérité que vous vous sépariez à cause de moi, puisque j'ai pu vous quitter volontairement.

— Du silence, ne la fatiguez pas, interrompit avec douceur la religieuse que cette scène attendrissait profondément; il faut ménager ce retour à la santé.

— C'est vrai, reprit Adèle, je suis bien imprudente; et, s'asseyant auprès du lit, elle garda seulement la main d'Ursule entre les siennes, et la couvrait à chaque instant de baisers.

Heureuses comme l'étaient les deux sœurs, la convalescence leur parut courte, et Ursule put bientôt quitter sa chambre au sixième, pour aller s'établir avec Adèle dans un petit appartemont qui donnait sur le Luxembourg. Ayant reçu la confidence de ce qui s'était passé au sujet de la lettre surprise, madame Garnier fit les excuses de sa sœur à madame d'Arche. Celle-ci, charmée d'avoir quelque chose à pardonner, se montra très-magnanime, et vint elle-même

assurer Ursule de la continuation de ses bonnes grâces. Mais Ursule était guérie du désir de choisir ses amies dans une situation supérieure à la sienne; elle dit à madame d'Arche que son parti était pris de retourner auprès de sa mère, et de chercher à réparer ses fautes, en embrassant avec zèle les devoirs de sa position. On se quitta, sans parler d'avenir. Il était évident que les rapports éphémères des deux familles allaient se trouver irrévocablement rompus. Il en fut ainsi : en effet, M. de Frugères ayant été nommé à une préfecture dans le midi, on n'entendit plus jamais parler les uns des autres.

Trois semaines après l'arrivée d'Adèle à Paris, les deux sœurs se mirent en route pour revenir à Bernay. L'annonce du retour d'Ursule y excitait déjà quelque curiosité de la voir; on tenait à constater les changemens qu'elle avait pu faire dans sa toilette et dans ses manières. La réputation de beauté qu'elle s'était ac-

quise à Paris lui préparait des suffrages que la malignité eût bien compensée par ses critiques ; mais si sa vanité n'était pas découragée, Ursule pouvait encore essayer un petit rôle dans la province.

Madame Brenneau savait enfin, par la lettre d'Adèle, tout ce qui s'était passé ; elle alla raconter au curé ses griefs contre madame d'Arche, et lui demander des conseils pour le moment présent.

— Le mal accompli est déjà bien grand, dit le curé ; mais, grâce à votre obscurité, on vous oubliera bientôt. Mademoiselle Ursule gardera plus longtemps, elle, le sentiment de sa déception, auquel se mêlera le regret des faux plaisirs qu'elle a connus. Nos avis, notre affection à tous seront bien nécessaires à son âme malade ; vous aurez beaucoup de patience avec elle !

— Comment, dit madame Brenneau, vous croyez, M. le curé, qu'elle pourra penser encore avec envie à des gens qui lui ont fait subir des humiliations ?

— Ma chère dame! le monde est bien séduisant pour les jeunes têtes, et votre fille ne peut avoir que la raison de son âge.

Ces paroles troublèrent étrangement la joie de madame Brenneau, jusqu'au moment où elle embrassa Ursule. Mais, en l'entourant de ses bras et couvrant sa tête de baisers, il lui sembla que sa tendresse devait lui être un refuge assuré contre tous les chagrins. Les larmes d'Ursule, l'accent avec lequel elle répétait le nom de sa mère confirmaient aussi cet espoir.

Peu à peu, cependant, une teinte de gravité se répandit sur le visage de la jeune fille. L'élégance de ses manières formait un contraste remarquable entre elle et sa famille. Intérieurement elle faisait des comparaisons de l'opulence qu'elle venait de partager à la stricte et bourgeoise économie de la maison maternelle. Ce beau-frère qu'Adèle lui avait dépeint sous des formes si avantageuses, ne lui parut qu'un pédagogue ridicule,

surtout lorsqu'il affectait, pour lui plaire, des manières cérémonieuses. Adèle voyait en soupirant ces symptômes de tristesse chez sa sœur; mais, au lieu de lui en adresser des reproches, elle redoublait de soins envers elle, pour la rattacher à sa situation par les douceurs de l'amitié. Madame Brenneau elle-même semblait avoir renoncé à exercer son autorité sur sa fille cadette; elle n'exigeait plus rien d'elle, et lui rendait encore mille soins longtemps après son retour à la santé. Par un effort continuel sur elle-même, cette excellente mère parvint à adoucir son caractère, au point qu'elle ne s'emportait plus jamais; elle modifiait le son de sa voix pour donner un conseil à sa fille ou lui demander un léger service.

De son côté, Adèle accomplit les devoirs de sa charge, sans mêler sa sœur aux soins de sa petite administration. Tout, jusqu'à la toilette d'Ursule la faisait ressortir comme un être à part au milieu de sa famille. Dans le village, on

l'appelait la demoiselle de Paris, et elle n'était plus comme autrefois initiée aux intérêts et aux chagrins des gens qu'elle soignait elle-même avant de connaître un autre genre de vie. Comme à l'église de la commune il y avait un desservant, on n'alla plus à Bernay; aussi ne fut-il plus question de la beauté d'Ursule. Quelques amis de M. Garnier venaient le voir, mais c'étaient des gens si au-dessous des idées de la protégée de madame d'Arche, qu'elle n'accorda pas la moindre attention à leur société; aussi n'avait-t-elle aucune perspective de sortir du rang où elle semblait confinée.

M. Garnier sentit le premier combien leur pitié aveugle allait être funeste à la disposition d'Ursule. Une timidité naturelle paralysait ses moyens lorsqu'il ne rencontrait pas dans les autres un peu de bienveillance pour lui; aussi régnait-il quelque froideur entre lui et Ursule. Sa raison courageuse lui fit surmonter cette barrière; il chercha par ses conseils à

l'éclairer, sur le tort qu'elle se faisait à elle-même, et l'ingratitude dont elle se rendait coupable envers sa mère, en lui offrant sans cesse un reproche tacite de la position qu'elle lui avait faite. L'éloquence de cœur, la raison que M. Garnier déploya dans ses entretiens avec sa belle-sœur, surprirent Ursule, l'intéressèrent et la forcèrent à réfléchir. — Voyez, lui disait-il, combien vous êtes coupable en vous refusant à accepter les biens qui vous restent !

— Mais je ne me plains jamais, répondit Ursule en laissant échapper des larmes.

— Non, vous vous résignez, c'est vrai, ma sœur ; mais votre tristesse pèse sur notre cœur à tous. Nous pourrions être heureux, et nous n'osons pas l'être à cause de vous. Le peu de biens que la Providence nous a accordé suffit à notre existence ; pour vous seule nous formons tous des souhaits impuissans, qui décolorent la jouissance de ce que nous possédons.

— Que dois-je faire ?

— Oublier que vous avez été un instant enivrée de succès, flattée par les gens du monde, pour vous ressouvenir que vous êtes née ici, que vous devez du bonheur à votre mère, à Adèle, à nous tous enfin; car il ne dépend pas de notre volonté d'accomplir les désirs de votre ambition.

Ces paroles ouvrirent tout-à-coup les yeux d'Adèle sur ses torts; elle courut demander pardon à sa sœur des chagrins qu'elle lui avait causés. Avec sa mère, elle s'y prit autrement : ce fut en la prévenant dans tous les emplois du ménage, en s'associant de nouveau à ses moindres intérêts, qu'elle lui prouva son retour sincère aux affections de famille.

Les exhortations du curé venaient fortifier Ursule dans sa conversion; il lui fallut un temps assez long pour l'accomplir entièrement, et on lui vit même parfois un air de préoccupation que les années ne parvinrent jamais à dissiper

tout-à-fait. Il ne fut pas possible de la déterminer à se marier; mais elle s'attacha sincèrement aux enfans de sa sœur, et aida de son mieux à les élever. Comme la seconde des filles de M. Garnier offrait quelques traits de ressemblance avec Ursule, sa mère s'en enorgueillissait; et madame Brenneau, qui voyait avec chagrin les années enlever la beauté de sa fille cadette, disait en soupirant à sa petite fille: — Tu seras le portrait de ta tante. Nous la reverrons en toi. — Si elle doit être jolie, reprenait Ursule, apprenez-lui à n'en pas tenir compte, et surtout gardons-la toujours au milieu de nous.

FRÈRE ET SŒUR

Le climat de l'Inde est très-défavorable au développement physique des enfans d'origine européenne; aussi les envoie-t-on en Europe, dès qu'ils ont dépassé l'âge de cinq ou sept ans, afin de les préserver d'une mort presque infaillible.

M. et madame Derbuliz cédèrent à cette prudente coutume, en confiant Xavier et Marie, leur fils et leur fille, à des amis qu'ils avaient obligés, et dont ils croyaient par là ne pas pouvoir douter. La santé délabrée de madame Mervais exigeait qu'elle retournât en France : son mari l'y conduisait. Par la même raison qu'ils remettaient leurs enfans sous la sauvegarde de ces amis, il ne vint pas un

doute au père et à la mère, en déposant entre les mains de M. Mervais une somme de cent mille francs, réalisée en espèces, et qui devait être déposée, en arrivant à Bordeaux, chez un notaire désigné par M. Derbuliz.

Un navire français partait de Pondichéry pour Bordeaux. M. Mervais persuada facilement à ses confians amis que les chances du voyage seraient mieux assurées pour eux tous, s'ils partaient sur un navire anglais destiné pour Plymouth: de là il reviendrait en France, où il remplirait de tous points les instructions qu'il recevait. Les enfans devaient rester avec madame Mervais si elle reprenait sa santé; le cas paraissant douteux, des parens de madame Derbuliz étaient désignés pour recevoir Xavier et Marie, si la tâche de leur éducation restait au-dessous des forces de la jeune femme. M. Mervais avait été employé comme caissier dans la maison de M. Derbuliz, et sa femme remplissait les fonctions d'institutrice

auprès des deux enfans. Elle était fort bien élevée, aimait extrêmement Xavier et Marie, et méritait enfin sous tous les rapports la confiance qu'on lui accordait. Madame Derbuliz était une personne d'un naturel craintif, et d'une santé délicate; une piété fervente pouvait seule la soutenir contre toutes les chances qui se présentaient.

Elle avait appelé sa fille Marie, et l'avait vouée au blanc depuis sa naissance jusqu'à l'âge de sept ans, afin de lui assurer la protection de la Vierge. Guidée par de semblables motifs, elle avait fait un voyage à Goa, pour que son fils fût baptisé dans la chapelle dédiée à saint François-Xavier, dont on lui donna les noms. Saint François-Xavier est en haute vénération dans l'Inde. Envoyé comme missionnaire par Jean III, roi de Portugal, il convertit des populations entières à la foi chrétienne. Ses dépouilles furent déposées à Goa, où la piété lui a érigé un magnifique tombeau.

La châsse, qui contient ses ossemens, est en argent massif; des lampes de même métal sont suspendues à la voûte de la chapelle; des bas-reliefs en bronze, habilement exécutés, ornent le socle, et reproduisent les principaux traits de la vie du saint. Le choix de ces puissans patrons donnait à madame Derbuliz l'espoir d'ouvrir à son fils et à sa fille la voie de toutes les jouissances terrestres, et de s'attirer à elle la sécurité dans ses affections maternelles. C'est ainsi que nous présentons nos vœux! La Providence marche par d'autres voies; aussi les événemens trompèrent-ils cruellement l'attente de la pauvre mère.

Avant le départ, dans un moment où madame Derbuliz épanchait son chagrin auprès de son amie, celle-ci lui conseilla d'envoyer directement en France l'argent qu'elle devait remettre à son mari.

— Non, non! dit vivement madame Derbuliz; ces cent mille francs sont destinés à nos enfans; s'ils arrivaient sans ce

commencement de fortune, je ne serais pas tranquille sur leur sort; il faut aussi que notre argent coure les mêmes chances que Marie et Xavier : je ne me consolerais pas de savoir cette somme sauvée, si le navire qui portera mes enfans ne devait pas arriver. A cette réponse, madame Mervais sépara ses deux mains qu'elle tenait jointes, comme si elle eût fait quelque oraison mentale ; et ce simple signe d'adhésion fut tout ce qu'elle put exprimer. Xavier avait cinq ans, Marie en avait sept à l'époque de leur départ. La prévoyante tendresse de leur mère les environna de toute sorte de précautions, pour la longue traversée qu'ils avaient à faire. Au moment des adieux elle se sentit si faible contre cette séparation qu'il fut un instant question qu'elle s'embarquât aussi. Elle resta cependant, bien que madame Mervais l'ait encouragée à se joindre à ses enfans. Une inquiétude vague s'était emparée de cette jeune femme; elle avait écouté

avec une indicible surprise quelques insinuations de son mari, sur le parti que des dépositaires infidèles pourraient tirer de la circonstance où ils se trouvaient. — Vraiment, lui avait-il dit un jour en plaisantant, il y a bien des gens qui ne résisteraient pas à la tentation de garder la somme que nous allons avoir entre les mains.

— Si l'on donnait en même temps à ces gens-là le soin de Xavier et de Marie, je les défierais bien, reprit madame Mervais, de ne pas s'acquitter de leur mission. On peut cacher de l'or; mais des enfans, cela se retrouve toujours.

— A qui serait-on forcé de les remettre, continua M. Mervais, si l'on arrivait comme nous en pays étranger?

— Bon Dieu! dit avec anxiété madame Mervais, ne plaisantez pas ainsi; j'aime à croire que, même hors de nos mains, les enfans de madame Derbuliz ne courraient aucun risque.

— Sans leur faire de mal, il serait

facile, à leur âge, de les dépayser si bien qu'ils ne sussent plus s'y reconnaître.

Madame Mervais releva la tête et regarda subitement son mari ; il ne s'attendait pas à ce mouvement ; elle demeura confondue de l'expression criminelle qui se peignait sur son visage.

— Si je savais ces enfans exposés à quelque malheur de ce genre, dit-elle, je repousserais tout à l'heure la responsabilité que j'ai acceptée.

M. Mervais se montra offensé. — Vous me prenez pour un voleur et un scélérat? répliqua-t-il, et je ne sais pas en quoi j'ai mérité un pareil soupçon.

— Vous vouliez plaisanter, dit madame Mervais, je le vois bien.

Cependant, comme elle connaissait son mari assez avide d'argent, qu'elle le savait mal dans ses affaires en France, elle chercha, par prudence, à détourner de lui l'objet de sa convoitise. L'avis indirect qu'elle donna à madame Derbuliz, de faire passer son argent par une autre

occasion, ne servit qu'à affermir davantage le père et la mère de Xavier et de Marie, dans la confiance que leur inspiraient M. et madame Mervais.

Ce n'était peut-être pas un plan arrêté dans l'esprit de M. Mervais, lorsqu'il s'embarqua, de s'approprier la somme qu'on lui avait confiée; mais, à force de contempler la cassette où étaient renfermés les cent mille francs, à force de bâtir des projets chimériques, fondés sur la possession de cet or, il en vint à ne plus pouvoir envisager sans regret le moment où il restituerait le dépôt confié à sa garde.

La fatalité voulut encore que madame Mervais, la seule personne qui pût s'opposer activement à ses desseins, mourût dans la traversée. Dès lors le sort des pauvres petites victimes fut décidé. Pour n'éveiller aucun soupçon, M. Mervais redoubla de soins envers les deux enfans. Un navire anglais était en quelque sorte un pays étranger, M. Mervais profita de

cette circonstance pour brouiller par ses récits les souvenirs de Xavier et de Marie. La traversée dura près de six mois; ils n'entendirent et ne parlèrent que l'anglais; pendant tout ce temps la prononciation de leur nom de baptême, dénaturée par une autre accentuation, n'éveillait plus dans les cœurs de ces enfans l'idée du toit paternel. La mémoire si ingrate de l'enfance se fit complice de l'infâme complot tramé contre Xavier et Mary. Leur nom de famille n'était jamais rappelé; aussi M. Mervais eut-il, en arrivant à Plymouth, et après s'être séparé de ses compagnons de voyage, la certitude qu'il était le maître absolu de se conduire comme il l'entendrait.

Des deux enfans, c'était Mary qui conservait le mieux quelque souvenir des années qu'elle laissait derrière elle; toutefois, M. Mervais lui avait si souvent répété qu'elle venait de la Jamaïque, que son père et sa mère y étaient encore, qu'ils s'appelaient M. et madame

Dawton, qu'elle oublia complétement le nom de Derbuliz et celui de Pondichéry. Encore était-ce un bonheur pour la pauvre Mary, car bien certainement, engagé comme il l'était dans son projet de vol, M. Mervais serait peut-être allé jusqu'à commettre un crime pour parvenir à ses fins. Quant à Xavier, il appelait volontiers M. Mervais papa, et lorsque Mary lui parlait de leur mère, en lui demandant s'il songeait à elle, l'enfant répondait habituellement oui, de peur des reproches de Mary; mais il était évident que cette mère n'était plus qu'une fiction dans l'esprit de l'oublieux Xavier. M. Mervais songea d'abord à se débarrasser de Mary; les questions de la petite fille, l'air de supériorité qu'elle conservait dans ses rapports avec lui, semblaient avertir M. Mervais que le sentiment d'une défiance instinctive la mettait en garde contre ses projets. Il n'en était rien au fond, Mary avait seulement une grande hâte de se retrouver confiée à la direc-

tion d'une femme, et elle ne sentait aucune affection pour son protecteur temporaire. Avec elle il fallait user de ruse, condescendre en partie à ses désirs, car toutes les fois que le dépositaire infidèle parla à Mary, après son arrivée en Angleterre, d'aller passer quelques jours dans une ferme, ou de mettre des vêtemens communs, la petite fille répondit que sa mère lui avait dit qu'on la mènerait dans une belle maison où elle trouverait des dames qui l'aimeraient beaucoup et lui donneraient des robes neuves tous les jours. Ces promesses, faites à une enfant bien-aimée, étaient restées tellement présentes à l'esprit de Mary, qu'il fallut les réaliser pour un temps. M. Mervais la mena visiter diverses institutions particulières; une des dames que vit Mary lui plut par la douceur de son regard, le son affectueux de sa voix : dès lors son choix fut déterminé, elle entra chez madame Holloway, et M. Mervais ne put s'empêcher de remarquer que toute

la conduite de cette enfant, son esprit ferme et le bonheur de ses décisions semblaient révéler une sorte de protection invisible qui veillait sur les périls de sa jeunesse. Ce fut sous le nom de Mary Dawton que la pauvre petite resta en pension à Londres. M. Mervais paya d'avance une année des frais, laissa son adresse à madame Holloway en lui annonçant qu'il allait faire une absence de deux mois et qu'il emmenait Xavier avec lui sur le continent. Lorsque Mary embrassa son frère pour lui dire adieu, elle se sentit tellement malheureuse de leur séparation, qu'elle supplia madame Holloway de consentir à garder Xavier avec elle afin qu'elle pût le voir tous les jours. On eut beaucoup de peine à lui faire entendre que cette réunion était impossible; M. Mervais assura à sa pupille qu'il reviendrait de Paris le plus tôt possible, et qu'il placerait alors Xavier à Londres, dans le voisinage de madame Holloway. Mary n'aimait pas M. Mervais,

elle n'osait pas se l'avouer à elle-même, et aurait encore bien moins pu dire pourquoi il lui causait une insurmontable frayeur; mais ses cris éclatèrent avec une expression si douloureuse au moment où son frère s'éloigna avec cet homme, que tout le monde en fut ému d'une façon extraordinaire. Madame Holloway, surprise de l'énergie de ce chagrin, questionna Mary sur ses rapports avec M. Mervais; la réponse de l'enfant n'ayant point démenti les assertions de son tuteur, elle abandonna le mouvement de défiance qui s'était tout-à-coup manifesté en elle.

Deux mois, trois mois s'écoulèrent, M. Mervais n'écrivit pas; il n'arrivait non plus aucune nouvelle de Xavier ni de la famille des enfans. Madame Holloway avait déjà eu le temps de s'attacher à Mary, et c'était surtout pour cette pauvre petite qu'elle s'alarmait du mystère qui semblait envelopper sa destinée. Elle envoya savoir, à l'adresse indiquée, si

M. Mervais devait bientôt revenir; il avait prévu cette démarche, en gardant, pendant un mois après son départ, l'appartement qu'il avait promis de revenir occuper avant que ce terme fut expiré; mais on n'avait plus entendu parler de lui, et M. Mervais s'était depuis long-temps mis à l'abri des découvertes de ceux qui pouvaient le poursuivre. On ne put rien apprendre du sort de Xavier ni de son ravisseur. Mary répéta plusieurs fois que ses parens étaient à la Jamaïque, qu'il fallait leur écrire, qu'ils viendraient la chercher. M. Mervais avait affirmé aussi arriver de la Jamaïque; on écrivit dans cette colonie, mais il fut impossible d'y découvrir les parens de Mary Dawton. Un avis, inséré dans les journaux, n'amena aucune réclamation; madame Holloway, qui était mère de famille, se promit cependant de garder son élève, puisque la Providence semblait l'avoir placée sous sa protection spéciale.

Peu de jours après que Mary eût été

mise chez madame Holloway, un enfant fut placé dans une institution de Paris, sous le nom de Tony Bertin, par un monsieur qui dit en être le père; ce monsieur avoua confidentiellement au chef de l'institution qu'une suspicion politique l'obligeant à s'éloigner, il ne reparaîtrait pas avant deux ou trois ans; en conséquence, il laissait une somme de cinq mille francs entre les mains de l'homme auquel il remettait son enfant. Comme M. Bertin (c'était le nom que prenait M. Mervais) comptait passer en Amérique, on ne devait pas attendre de ses nouvelles avant six ou huit mois, et, s'il arrivait qu'il passât plus de temps, on ne devait point s'inquiéter, encore moins éveiller l'attention sur son fils, qu'il ne pouvait pas perdre de vue comme on le pensait bien.

En agissant avec cette apparente bonté à l'égard du frère et de la sœur, M. Mervais s'assurait contre la chance où le navire qui l'annonçait à Bordeaux fût arrivé

avant qu'il eût consommé son vol. En effet, si l'on se mettait à sa poursuite, il se défendait en partie par sa prévoyance dans tout ce qui touchait le bien-être des enfans. D'un autre côté, il avait cédé à un mouvement de pitié naturelle, en assurant à Xavier et à Mary des protecteurs qui ne les abandonneraient probablement pas lorsque l'argent déposé se trouverait épuisé.

Il n'était pas tout-à-fait impossible non plus que M. et madame Derbuliz retrouvassent l'un ou l'autre de ces enfans : M. Mervais le souhaitait même; mais pour lui, il s'empressa de se mettre hors d'atteinte, en passant dans les colonies espagnoles. Un bonheur inouï couronna toutes ses entreprises, et il acquit bientôt une assez belle fortune, en faisant valoir les quatre-vingt mille francs qui lui restaient du vol fait aux deux orphelins.

Tony, puisque c'est ainsi qu'est appelé Xavier chez M. Renaud, avait un

peu plus de six ans à l'époque où il entra en pension. Son âge le fit traiter avec indulgence; sa mobilité de caractère amusait; il était inappliqué au travail; mais toujours de si bonne humeur qu'on attendait patiemment que la raison lui fît sentir la nécessité de s'instruire. Afin de se donner un air plus paternel, M. Mervais avait recommandé que rien ne fût épargné pour les habillemens et les jouets à donner à son fils. Tony faisait remarquer avec vanité à ses nombreux camarades que lui seul ne portait jamais de pièces à ses vêtemens, et que les friandises et l'argent lui arrivaient en profusion. Pendant deux ans il eut tout le loisir de se faire des envieux par sa vanité et sa gourmandise. Au bout de ce temps, précisément alors que Tony perdait les grâces de la première enfance, et prenait rang parmi les écoliers; on fit une réforme sévère dans ses habitudes. M. Renaud s'étonnait de ne pas revoir le père de Tony. La somme déposée se trouvant aux deux tiers ab-

sorbée, il fut convenu que l'on économiserait autant que possible cette dernière ressource, et dès-lors la situation de l'élève changea tout-à-fait. L'âge de l'indulgence était passé; on n'avait plus que des réprimandes pour Tony, qu'une insurmontable paresse déconsidérait aux yeux de tous, tandis que sa vanité s'irritait de ce qui heurtait ses prétentions à la richesse, et à une haute situation sociale. Cette malheureuse forme de caractère était la plus funeste disposition qu'il pût avoir dans son état d'enfant abandonné.

De ses souvenirs confus du passé, Tony se faisait de vagues rêveries semblables à des contes de fées, dont il gardait le secret pour lui seul. Tout un monde, moitié réel, moitié fantastique, habitait dans sa tête, et le dédommageait intérieurement des peines attachées à sa vie positive. Dans les classes, Tony n'était qu'un enfant découragé, indocile, le dernier dans toutes ses études, mal tenu,

privé d'argent pour ses moindres dépenses, et exclu par là de tous les plaisirs des écoliers; il ne s'intéressait à l'entretien d'aucun jardin, ne s'associait plus pour les goûters, n'était d'aucune partie faite au dehors, et cela, par sa volonté; car, dès qu'il s'aperçut qu'il ne participait pas aux frais des voitures et de la consommation, Tony, par une fierté qui aurait eu de la noblesse sans l'aigreur qu'il montrait dans ces occasions, Tony cessa d'accepter toute distraction de ce genre. Si un camarade cherchait à le tenter en lui offrant de payer secrètement pour lui, il répondait avec orgueil, que quand même il aurait de l'or plein ses poches, il ne voudrait pas aller s'ennuyer à la promenade; que le repos lui plaisait, et qu'il priait qu'on le laissât tranquille. Une fois on lui demanda s'il consentirait à se charger d'arroser un jardin, au lieu d'y donner sa part de fleurs; qu'à cette condition il serait propriétaire, avec quatre autres, d'un des plus jolis parterres

de l'enclos. Une explosion de colère suivit cette proposition; Tony arracha et foula aux pieds les plantes des écoliers qui le prenaient pour leur valet, pour leur porteur d'eau, disait-il en les injuriant à son tour, jusqu'à ce qu'il fut accablé dans la rixe qui s'engagea, lui seul de son parti contre les quatre écoliers ses aînés.

Presque toujours privé de récréation, Tony s'asseyait habituellement sur un banc de la classe; il appuyait son coude sur la table, son front dans sa main, et là il évoquait les images dorées qui ne manquaient jamais de se rendre à son appel.

Un beau ciel aux teintes éblouissantes roulait des nuages de feu et de pourpre; une immense étendue d'eau, aux vagues brillantes, baignait des murs surmontés de palais à jours, couronnés par des dômes et des coupoles dorés. Toute une population passait aussi dans les rêves de l'enfant; il voyait des hommes et des femmes

vêtus de blanc, chargés de colliers et de chaînes d'or. Il se rappelait, mais il croyait seulement reproduire les contes qu'il avait lus; il se rappelait avoir vu passer de longues files de chevaux, puis d'autres animaux, dont les formes d'une grosseur exagérée ne se présentaient pas bien précises dans ses visions; cette caravane était précédée et suivie d'une multitude d'esclaves, et le palanquin du maître, entouré de porteurs aux costumes pittoresques devenait sa propriété, à lui. Il s'y couchait et se laissait promener à travers des campagnes arrosées par de larges rivières que sillonnaient des barques, dont il ne distinguait que vaguement les passagers. Des nègres lui apportaient des fruits, dont il reconnaissait la forme et même la saveur, sans en pouvoir dire le nom. Il voyait des arbres balançant mollement leur feuillage, et telle était parfois l'excitation de la tête de Tony en ce moment, qu'il croyait entendre le bruissement sec des

longues palmes de verdure qui s'agitaient sous son regard. Souvent sa rêverie semblait être dirigée par une influence étrangère à sa volonté, et il en attendait les transformations avec la même curiosité qu'il eût apportée à un spectacle réel. Il se figura un jour que la caravane, dont il était le personnage important, reprenait le chemin de la ville; pas une parole n'était prononcée par l'enfant ou par son escorte; on le ramena dans une maison, sans doute la sienne; une femme, dont le regard était pénétrant de douleur et de tendresse, l'attendait sur le seuil de cette demeure; elle tendit les bras à l'hôte bien-aimé, essuya la sueur de son front et l'emporta, comme un léger fardeau, à travers un riche péristyle soutenu par des colonnes, puis dans des salons où le jour ne pénétrait qu'à travers des claies légères peintes de riches couleurs. Cette femme, c'était la mère que sa sœur Marie lui rappelait si souvent pendant leur voyage par mer. Le nom

de Marie lui restait dans la mémoire, et il en avait oublié la prononciation anglaise. Tony s'écria tout-à-coup, Maman! Le son de sa propre voix mit en fuite le songe doré, et le rendit à sa misère. Marie, il ne savait pas ce qu'elle était devenue; sa mère, elle devait être morte, si c'était la dame qui les soignait à bord du navire, sa sœur et lui, car, depuis qu'elle leur avait été enlevée, Marie lui disait souvent que cette dame était allée au ciel. Était-ce donc une révélation d'une autre vie que la tendresse maternelle faisait ainsi pénétrer dans l'âme du pauvre enfant? Tony l'ignorait, mais pour rien au monde il n'aurait osé raconter tout ce qui se passait en lui.

La disparition de son père restait inexplicable. Pourquoi abandonnait-il un fils pour lequel il avait montré tant de sollicitude lorsqu'il le mit en pension? Tony en souffrait non-seulement dans sa tendresse filiale, mais bien plus encore dans son orgueil. Ses camarades parais-

saient si heureux et si fiers en parlant de leur famille, en étalant aux yeux les uns des autres des preuves de la prodigalité dont ils étaient l'objet ! Si Tony eût laissé paraître devant eux la poignante douleur que lui causaient ces joies filiales, on lui en eût sans doute épargné le spectacle; mais au lieu de s'avouer malheureux, il tournait en dérision les plaisirs de ses camarades, se prétendait heureux de son isolement, de sa misère, et affectait encore plus de plaisir lorsque son nom arrivait le dernier sur la liste des compositions des élèves. Quand par hasard un autre était après lui, Tony lui cherchait plaisamment querelle : Vous m'avez pris ma place, disait-il, je vous le pardonne pour cette fois, ne recommencez pas, car je ne souffrirais pas patiemment que l'on me dépossédât ainsi. Le dimanche, Tony se faisait honneur de porter des habits déchirés ou couverts de pièces et du linge en aussi mauvais état. Par ironie encore, il appelait le jeudi son jour de réception,

et il était le seul qui n'eût jamais été demandé au parloir tandis que les visites y affluaient. A l'heure du goûter, ces mêmes jours, quand les élèves se réunissaient pour manger en société les fruits ou les pâtisseries qu'on leur avait apportés, Tony demandait deux morceaux de pain, car, disait-il, il voulait aussi faire un *extra*, et il mangeait cette double ration avec un air de gastronomie burlesque, repoussant avec mépris les offres que lui faisaient ses camarades de partager leur collation. Tout ce que Tony possédait d'énergie, et il en avait beaucoup, il l'employait à se raidir contre l'humiliation qui l'accablait, et à faire tourner au rire les larmes qui oppressaient souvent sa poitrine. Il s'était fait le plastron, le bouffon de ses camarades, pour échapper à leur pitié. En renonçant au travail, il n'avait eu pour but que de se mettre hors de toute concurrence. Doué de beaucoup d'esprit, mais d'un jugement faible et d'un orgueil démesuré, Tony n'avait

trouvé d'autre moyen de surmonter une situation difficile qu'en en acceptant tous les inconvéniens à la fois, et en les étalant, pour ainsi dire, aux regards comme le mendiant fait de ses ulcères.

Ce qu'il avait voulu, en se conduisant ainsi, Tony l'avait obtenu; ses camarades ne songeaient pas à le plaindre; se fiant aux apparences, ils le tenaient pour un insouciant, et ne s'inquiétaient pas à son sujet. Les professeurs, las de voir échouer leurs efforts sur un enfant tombé si bas, laissèrent en paix le plus mauvais écolier de la maison croupir dans son ignorance. D'ailleurs, son exemple était une sorte de stimulant pour les autres. Voulez-vous rivaliser avec Tony? disait-on à l'élève qui se laissait aller à quelques jours de paresse; et si quelque nouveau venu, apprenant l'histoire de cet enfant, demandait comment il supportait son chagrin : son chagrin? répétait en riant la personne interrogée, Tony est un vrai sans-souci, pareil malheur ne pouvait pas

mieux tomber qu'à lui : il ne s'inquiète ni de père ni de mère ; et d'ailleurs quel plaisir pourraient avoir des parens à le retrouver tel qu'il est : ce serait une cruelle honte pour eux qu'un sujet comme celui-là. — A-t-il des vices saillans? — Non, on ne peut pas dire cela de lui; mais il ne fait rien, n'est bon à rien qu'à amuser tout le monde à ses dépens.

Oh ! qui aurait pu voir le malheureux écolier dans ses instans de relâche d'esprit, alors que laissé à lui-même par l'absence de ses camarades, il quittait son rôle affecté pour se livrer aux élans de sa douleur comprimée ; qui aurait pu le voir ainsi se serait senti pénétré d'une profonde pitié, et Tony en aurait éprouvé les consolans effets ; mais, enfant qu'il était, au lieu de sentir que les cœurs de ses camarades renfermaient des trésors de sympathie pour toute affliction évidente, il n'interrogeait que leurs habitudes extérieures, et trouvant ces jeunes

gens enclins à la vanité, il s'était mis en garde contre les dispositions qui pouvaient le blesser davantage, l'orgueil étant aussi son défaut dominant.

Parfois, le dimanche, ou dans les jours de congé général, Tony, absolument seul, allait alors se réfugier dans les endroits les plus isolés du jardin; on le voyait partir avec un livre, jamais il ne l'ouvrait; à peine s'était-il mis hors de vue, sous quelque ombrage obscur, que son chagrin comprimé, que son orgueil si profondément atteint, éclataient en sanglots; il se jetait à genoux comme s'il voulait prier, ses yeux s'élevaient vers le ciel; mais, impuissant à articuler des mots, il n'offrait que ses larmes à celui qui pouvait seul apaiser l'angoisse de ce cœur malade. Cet appel à la pitié divine n'était point fait en vain, Tony dénué de toute protection visible en était sans doute plus cher à cette Providence qui veille particulièrement sur les orphelins; ses fautes étaient également atténuées par sa position, et

puisque la voix maternelle, organe si touchant de la volonté de Dieu, ne pouvait plus se faire entendre à Tony, une autre manifestation de cette volonté parlait en lui un langage tellement vif, tellement distinct, que l'enfant déchu ne pouvait pas méconnaître la nature de la protection qui descendait dans sa conscience. C'étaient tour à tour des conseils énergiques et des plaintes ineffables qui toujours l'appelaient à changer de vie ; il se sentait porté à rejeter son faux orgueil pour accepter la pauvreté et le travail ; il entrevoyait la récompense de ses efforts, une joie inconnue le saisissait ; pour entrer en possession des trésors qui lui étaient offerts, il ne fallait plus qu'abjurer l'erreur passée ; son fatal orgueil se débattait contre l'inspiration divine, et à mesure que ses argumens prévalaient, la clarté bienfaisante diminuait peu à peu, et l'obscurité envahissait de nouveau son âme.

— Pourtant, je voudrais changer de

vie, me corriger, disait Tony du fond de son cœur; mais ce reste de bonne volonté succombait encore au premier contact de ses habitudes journalières, et à l'instant même où il sortait de ces mystérieuses révélations, le visage d'un de ses camarades, ou seulement le son d'une voix connue suffisait pour lui faire reprendre instantanément la manière que chacun lui connaissait.

Ce qui faisait surtout le malheur de Tony, et le maintenait dans sa paresse, c'était une ambition sans bornes et sans discernement. Occuper le premier rang, ou rester au dernier, telle était sa logique, aussi lorsqu'il se fâchait en apparence pour avoir été dépossédé de la dernière place, il se disait au-dedans de lui-même : Ah! si j'avais la certitude de les vaincre tous l'un après l'autre, comme je travaillerais! S'il eût eu ses parens pour l'aider à régler les mouvemens de son imagination, sans doute Tony aurait mis plus de sagesse dans sa conduite;

mais, découragé par la réputation qu'il s'était faite, assez préoccupé par ses rêveries pour se distraire des reproches de sa conscience, il semblait destiné à ne jamais se relever de son abaissement, lorsqu'un nouveau renfort de la Providence lui vint encore en aide.

M. Renaud ne savait que faire de cet élève devenu une charge pour sa maison. Tony avait atteint l'âge de douze ans. Son père ne s'annonçait pas; cependant la pitié de l'instituteur plaidait en faveur de l'enfant abandonné, il le gardait donc espérant toujours qu'il lui arriverait quelque éclaircissement sur la famille de Tony; mais on lui mesurait avec la plus stricte économie l'habillement et les autres dépenses de son éducation. Depuis sept ans que cet écolier était chez M. Renaud, il avait vu se renouveler l'institution, et jamais encore il n'avait contracté d'amitié avec aucun de ses camarades; si les adieux de ceux qui partaient 'laient l'occasion de quelque scène at-

tendrissante, Tony s'excitait alors à mille plaisanteries qui laissaient les plus fâcheuses impressions sur son caractère; tandis qu'au fond il aurait regardé comme le plus grand bonheur du monde d'avoir un ami à lui, et de verser dans ce cœur à part les souffrances qui l'oppressaient. Vingt fois il avait projeté de faire la première démarche auprès de quelque nouveau venu, de s'assurer sa confiance en lui accordant la sienne; mais on recommandait tout d'abord aux écoliers de ne pas le fréquenter. Ainsi l'orgueil l'arrêtait encore là, et il rejetait dans un vague lointain le projet dont il attendait une puissante consolation à tous ses maux.

Un Anglais, encore en deuil de sa mère, fut mis en pension chez M. Renaud. Par une rare exception, le jeune homme s'annonçait comme n'ayant pas de fortune, et attendant de ses propres efforts sa destinée à venir.

Tony fut témoin de cet aveu, fait sans-

embarras, aux premières questions des autres écoliers, et, à sa grande surprise, il n'en résulta aucune impression défavorable pour John Holloway, qui se trouva tout de suite sur le pied d'une égalité parfaite avec les élèves les plus considérés de la maison. Cette manière d'être inspira tant d'estime à Tony pour le nouveau venu, qu'il s'abstint de jouer devant lui son rôle burlesque, et chercha toujours à ne pas attirer son attention, afin que personne n'en profitât pour le déconsidérer dans son esprit. John étant beaucoup plus grand et de six ans plus âgé que Tony, il n'y avait aucune raison pour qu'il s'établît quelque intimité entre eux; toutefois, le premier jour de congé les rapprocha tout naturellement, parce que John et Tony restèrent seuls chez M. Renaud cette fois-là. John tenait à se perfectionner dans le français, qu'il parlait avec un accent assez prononcé, et des tournures de phrases tout-à-fait anglaises. Sans se déconcerter du

sourire qu'il surprenait sur les lèvres de tous ceux auxquels il s'adressait : — Riez de moi, disait-il, mais aidez-moi à mieux dire ; car il faut que je me dépêche d'apprendre votre langue afin de retourner bientôt dans mon pays.

Ce dimanche où ils restèrent seuls, Tony, gêné par la situation qu'il s'était faite, honteux de ses mauvais habits, alla, le cœur plus serré qu'à l'ordinaire, se cacher sous le plus épais bereau du jardin, avec le triste espoir de n'y être pas découvert par John. Jamais son chagrin ne lui avait semblé plus lourd à supporter ; l'isolement qu'il s'imposait, il en accusait l'injustice et la dureté des autres ; et tenait à honneur de ne pas faire un pas pour attirer à lui quelque affection consolatrice. De son côté, John Holloway qui était expatrié pour la première fois de sa vie, John qui venait de perdre sa mère, employait tout ce qu'il avait de force morale à supporter en homme courageux ce brusque changement de posi-

tion. Son visage exprimait toujours de la sympathie pour ses camarades, l'intention de se rendre agréable à tous, de remplir dignement ses devoirs; et telle était sa fermeté contre le chagrin, qu'il fallait avoir une grande délicatesse d'âme pour en pénétrer le secret sous la contenance ferme que John offrait à l'examen. Son courage était cependant fort ébranlé par ce jour de congé solitaire dont on lui abandonnait l'emploi. C'était non-seulement un jour triste, mais encore un jour à peu près perdu pour apprendre le français, et John ne devait sortir de pension qu'après avoir perdu son accent britannique. Lui aussi, quelques symptômes de faiblesse commençaient à le gagner; en songeant à sa situation les larmes humectèrent ses paupières. Autant pour se retremper d'un nouveau courage que pour cacher ce mouvement de sensibilité dont il se reprochait les signes extérieurs, John prit le chemin du jardin, et arriva au

berceau où était Tony. Sa surprise fut extrême en apercevant, sur le banc de gazon, la tête cachée dans ses deux mains, l'enfant qu'on lui avait désigné, à lui, comme le vrai sans-souci de la maison. Tony pleurait à chaudes larmes, en s'écriant : Mon Dieu, ayez pitié de moi !

— Oh ! vous avez besoin d'un ami, dit instantanément John, avec cette merveilleuse perspicacité d'un bon cœur ; et, s'il se refusait à répandre des pleurs sur sa propre situation, il ne craignit pas d'en accorder au malheur de Tony.

A l'accent de cette voix qu'il reconnaissait, l'enfant releva la tête, et, subitement attiré par l'expression de noble pitié que révélaient les traits de John, il lui répondit :

— Personne ne m'aime ici, c'est pour cela que je n'ai de courage à rien.

— Eh bien ! je serai votre ami, reprit John, le voulez-vous ?

— Vous êtes trop âgé et trop raisonnable pour vous intéresser à moi, dit

Tony, je vous ferais honte; tout le monde vous dira bientôt du mal de moi, je le mérite.

— Où est votre mère? demanda encore John à Tony en lui serrant la main, pour lui exprimer qu'il maintenait son offre.

— Elle est morte! répondit l'enfant.

— Votre père? reprit en hésitant le questionneur.

— Il m'a mis ici tout enfant, dit Tony, et je n'en ai plus entendu parler; peut-être a-t-il péri dans quelque voyage par mer.

— Pauvre Tony! continua John, et craignant de rouvrir encore quelque autre blessure en faisant cette question : Qui a soin de vous? dit-il.

— Personne, je suis seul; on n'a jamais pu trouver aucune trace de ma famille.

— Ne vous appelleriez-vous pas Xavier Dawton? s'écria le jeune Anglais.

— Mon nom est Tony Bertin, je ne m'en connais pas d'autre, répondit l'enfant.

— C'eût été un singulier hasard, murmura John, qui abandonna aussitôt sa conjecture parce que l'objection de Tony éloigna de lui l'idée qu'il pourrait être le frère de Mary, la digne fille adoptive de sa mère. Mais la pitié le ramena à offrir une affection protectrice au pauvre orphelin. — Vous me regarderez comme votre ami, votre frère, entendez-vous, Tony, reprit-il d'une voix timide, c'est-à-dire que nous partagerons tout ensemble. Moi aussi, lui dit-il, je suis sans proche parent, et la mort de ma mère m'a séparé d'une personne que je regardais comme ma sœur. — Vous êtes triste, nous pleurerons tous deux en nous gardant un mutuel secret sur nos souffrances. Vous me permettez de me considérer comme votre appui, n'est-ce-pas? ajouta le jeune Holloway.

— Oui, dit Tony, car vous m'avez déjà fait beaucoup de bien; pourvu que nos camarades n'aillent pas me perdre dans votre esprit: ils ont bien du mal à

dire de moi. N'ayant personne qui me porte intérêt, je suis découragé, livré à la paresse; personne ne m'estime: aussi je sens bien que je ne mérite pas votre amitié.

— Ne parlez pas ainsi, dit John : demain tout le monde saura que vous êtes mon ami, et je ne pense pas qu'après cela on cherche à m'offenser en me parlant désavantageusement de vous.

— Si je vous avais connu plus tôt, reprit Tony, je ne serais pas tombé aussi bas.

— Moi, j'ai reçu de bons et sages conseils; l'indulgence de ma mère, l'exemple de Mary, ma sœur adoptive, m'ont rendu le devoir facile; vous, mon pauvre Tony, la Providence vous a éprouvé par ses rigueurs, corrigez vous, et elle répandra sans doute ses bienfaits sur votre jeunesse.

— J'ai tant de défauts !

— Vous êtes jeune, la force ne vous manquera pas pour les combattre.

De propos en propos, Tony en vint à raconter à ce nouvel ami tout ce qu'il se rappelait de son histoire, et, mu par cette vanité qui était inhérente à son caractère, il chercha à persuader à John qu'il appartenait à quelque famille très-riche et très-puissante. Cette certitude était appuyée, disait-il, sur ses souvenirs d'enfance qui lui rappelaient la maison paternelle sous l'aspect d'un palais. Pour donner plus de poids à cette assertion, Tony essaya une description fabuleuse de toutes les merveilles qu'enfantait son imagination dans ses heures d'oisivité.

— Ce que vous me dites là ne serait pas au-dessous d'un souverain asiatique, reprit sérieusement John (tant la jeunesse accepte avec facilité tout récit merveilleux); mais vous n'avez pas les traits des Orientaux; et vraiment, reprit-il, j'y reviens, je vous trouve de la ressemblance avec Mary.

— Ma sœur s'appelait Marie, reprit Tony, en prononçant ce nom en français.

— Où est-elle ?

— Mon père a dit en me mettant ici qu'elle était morte. Je me souviens qu'elle était avec moi dans le pays où j'ai passé mes premières années, et encore auprès de ma mère lorsque nous l'avons perdue : mes impressions s'arrêtent là.

— Votre père s'appelait ?

— M. Bertin, répéta Tony.

— Le nom de Mervais ne vous est pas connu ?

— Il ne me rappelle rien.

— D'ailleurs, reprit John, je ne vois pas de rapport entre vos souvenirs et ceux de Mary. Elle a quitté sa mère vivante, et lorsqu'elle dépeint la maison où elle a été élevée, c'est sous un aspect très-gracieux, mais fort simple en même temps. Son frère, qui s'appelait Xavier, a été emmené d'Angleterre par M. Mervais, auquel ses parens les avaient confiés tous deux.

— M. Bertin était bien mon père, sa

sollicitude le prouvait, dit Tony; il a payé une somme énorme en me mettant en pension; s'il vit encore je le reverrai.

Puisque Tony ne se souvenait de rien qui rattachât sa destinée à celle de Mary, John ne revint plus sur cette conjecture; mais, prenant à cœur la position de l'écolier délaissé, il lui donna de sages conseils, obtint toute sa confiance, et, s'apercevant que l'orgueil était le point le plus irritable de son esprit, il imagina, pour l'obliger sans l'humilier, de paraître bien persuadé que M. Bertin reparaîtrait un jour et qu'il rendrait à son fils une situation éclatante. A la faveur de cette illusion, Tony promit d'accepter de la générosité de son nouvel ami des services qu'il paierait au centuple dans l'avenir. Convaincu d'avance que cela serait comme il l'attendait, Tony, dont l'âme était bien moins cultivée que celle du fils de madame Holloway, ne pénétra pas le motif de cette noble ruse, et il s'érigea vaniteusement en futur protecteur, tan-

dis que John ne cherchait qu'à lui faire accepter, dans le moment présent, la moitié de son modeste avoir.

— Entre frères, dit John, on ne regarde pas à ce que l'on se donne, le sort vous acquittera largement envers moi; promettez-moi à présent de ne pas vous offenser de la nature de mes offres : à notre âge on n'est pas libre de faire comme on veut; j'ai ici quelques habillemens dont je puis disposer, ils sont presque neufs, mon deuil m'empêche de les porter, et, comme j'ai beaucoup grandi, je ne les remettrai jamais... mon tailleur les arrangera à votre taille, personne ne le saura...

— Accepter des vêtemens! dit Tony découragé.

— Partager avec son frère, reprit John en pressant le jeune orgueilleux dans ses bras.

— Eh bien, je les prendrai, car vous êtes bon, vous; mais si on allait s'en apercevoir!

— Nous garderons si bien notre secret, qu'on pourra supposer qu'il vous est venu des nouvelles de votre père.

— Je le dirai même, repliqua vivement Tony, au grand déplaisir de John, qui avait le mensonge en horreur; mais il n'osa pas profiter de cette première occasion pour lui exprimer ses principes.

— Maintenant que vous avez un ami, reprit John, vous allez remplir vos devoirs par affection pour lui.

— Travailler, dit Tony, mais on se moquera de moi si je ne réussis pas à arriver aux premières places.

— Vous ferez de votre mieux, répondit John d'un ton grave, sans vous inquiéter des succès de vos camarades. Ma mère m'a toujours dit qu'il ne fallait chercher sa récompense que dans sa conscience, et se défendre contre toute ambition malveillante. Elle me donnait de bien sages conseils, ma mère!

— On voit que vous avez été bien élevé, vous, John; mais moi, on me tient pour

ɜrdu depuis si long-temps, qu'on ne rend plus la peine de savoir ce qui se asse en moi. M. Renaud me donne la nourriture et les vêtemens; cela s'appelle élever un enfant par charité, aussi je peux dire ce que la charité fait souffrir.

— N'est-ce pas que vous n'avez pas su vous-même ennoblir votre situation, Tony? dit John. Cette Mary dont je vous parle n'avait rien elle non plus, elle a dû son éducation à la bonté de ma mère; sa fierté lui rendait aussi toute obligation pénible; mais comme elle savait racheter son indépendance et s'acquitter des services qu'on lui rendait!

— Quand vous voudrez me rendre meilleur, répliqua Tony, parlez-moi au nom de Mary et de votre mère, je sens mon cœur s'attendrir à leur pensée. Vous seul pouviez me sauver, John, car jusqu'ici je n'ai reconnu en moi que des mouvemens de haine et de colère à la moindre réprimande, et, en vous écoutant, il me semble entendre la voix d'un frère.

Une étroite amitié suivit ce premier épanchement entre les deux écoliers. John Hollovay savait si bien déguiser ses dons sous l'apparence d'un partage entre amis, que, grâce à sa délicatesse, l'orgueil de Tony se plia à contracter des obligations journalières envers lui. Sa discrétion ajoutait un nouveau prix à la générosité de John ; aussi, lorsque les camarades de Tony s'aperçurent d'un peu d'amélioration dans sa tenue, lui virent de l'argent entre les mains, ils crurent sans peine qu'on avait reçu des nouvelles indirectes de M. Bertin, et qu'alors M. Renaud ne craignait plus de faire des avances à son fils.

Encouragé par la crédulité moitié feinte, moitié réelle avec laquelle John avait accueilli la révélation de ses souvenirs d'enfance, Tony multiplia les mêmes confidences ; mais on ne fit que rire des hautes prétentions de l'orphelin, que l'on appelait dérisoirement le prince déguisé.

Tony se trouvait à peu près dans la

disposition d'esprit commune à ces pauvres enfans que l'abandon de leurs parens a jetés pêle-mêle dans les asiles ouverts par la charité publique; on remarque chez eux une tendance générale à se faire des fables merveilleuses sur leur origine. Une sorte de vague espérance revêt de couleurs brillantes l'avenir qui s'ouvre à leur esprit : quelques récits traditionnels dans les hospices racontent comment tel orphelin a été un jour réclamé par un père et une mère arrivés dans un brillant équipage; d'enfant trouvé, l'heureux fils est devenu tout-à-coup un prince, un comte ou pour le moins un baron! Dieu sait ce que ces divers titres représentent à ceux qui en parlent; ce qu'ils entendent par la richesse et la puissance, eux vêtus de bure, nourris du pain de la charité et enseignés dans la religion du pauvre! Quoi qu'il en soit, ils ne songent qu'à ces chimères qui les conduisent pour la plupart à la folie ou au vice.

Cet abandon qui avait été si funeste à Tony avait eu des résultats tout-à-fait différens chez Mary. Aussitôt qu'elle avait été convaincue de la difficulté de retrouver ses parens, elle avait senti qu'il n'y avait pour elle d'autre moyen de ne pas être à charge à sa protectrice qu'en lui faisant honneur par sa conduite et par son instruction. A mesure qu'elle avançait en âge, son ambition d'indépendance se développait davantage; alors elle voulait acquérir des talens, de la célébrité même, afin d'être en état d'acquitter les dettes qu'elle contractait envers madame Holloway, et que son nom, répété dans les journaux, allât réveiller son souvenir dans le cœur des parens qu'elle espérait aussi revoir un jour.

Toutes les élèves de madame Holloway payaient un prix fort élevé pour leur éducation; Mary accepta sans humiliation des bontés qu'elle se sentait capable de payer un jour. Aucune jeune personne ne la surpassait dans son application et son

obéissance; elle rendait à sa protectrice tous les soins d'une fille, et montrait une modération bien au-dessus de son âge, dans ses désirs personnels. Le plus stricte nécessaire suffisait à sa toilette; l'élégance de ses compagnes ne lui inspirait aucune envie, et jamais elle n'acceptait de présens d'aucune d'elles, afin de ne pas contracter d'obligations superflues. Cette manière d'être assura à Mary l'estime de toutes les élèves. Elles les surpassait dans ses études, sans leur inspirer de jalousie; sa conduite était si parfaite en tout, on la voyait si ferme contre un malheur dont elle ne paraissait jamais perdre le souvenir, qu'il semblait tout naturel qu'elle fût dédommagée par la réussite de ses propres efforts, de l'épreuve qu'elle subissait dans sa destinée. Si Mary ne parlait jamais de ses premières années ni de ses parens, je ne sais quoi de noble, d'élégant dans toute sa personne, révélait en elle une naissance distinguée; et, malgré ses vêtemens modestes, elle re-

cevait des marques de considération de la part des personnes qui venaient chez madame Holloway, aussi bien que de celles qui y demeuraient.

Une éducation accomplie fut le résultat de la bonne volonté de Mary jointe à la plus heureuse organisation. Madame Holloway s'était tellement attachée à sa fille adoptive, qu'elle n'aspirait qu'à lui céder un jour son établissement, en la mariant à son fils John, qui n'était cependant guère plus âgé qu'elle; mais, raisonnables comme l'étaient ces deux jeunes gens, on pouvait penser sans imprudence à les réunir pour une destinée laborieuse et en même temps honorable. Madame Holloway mourut avant de pouvoir accomplir ce projet. Sa maison fut dissoute. Mary n'était pas encore d'âge à la soutenir; John partit pour Paris, où il alla terminer ses études. Avant de mourir, madame Holloway avait parlé en particulier à son fils et à Mary de son vœu qui restait inaccompli. Elle les avait priés,

si les circonstances le leur permettaient, de le réaliser un jour. John avait montré un grand désir de se rendre digne de l'estime de Mary; la jeune fille, plus prudente, promit à madame Helloway d'aimer John comme un frère; mais elle dit qu'elle ne croyait pas devoir se marier avant d'avoir tenté le seul moyen qui lui restât de retrouver sa famille. Elle avait une fort belle voix, jouait très-bien du piano; ces talens, cultivés avec persévérance, pouvaient la conduire à la célébrité; elle voulait en essayer. En avançant en âge, John changerait peut-être de sentiment à son égard; la situation qu'elle allait prendre pouvait encore contrarier ses opinions lorsqu'il serait homme fait. La jeune fille supplia donc madame Holloway de ne pas engager la parole de John à son égard, bien qu'elle promît, elle, de préférer le fils de sa bienfaitrice à tout autre parti, lorsqu'ils seraient l'un et l'autre en âge de se marier. Les plus fâcheux symptômes de destruction pla-

naient déjà sur madame Holloway; cependant Mary ne voulait pas croire à sa perte prochaine, et c'était plutôt pour complaire à sa fantaisie de malade, que croyant s'exprimer sur une circonstance imminente, qu'elle accédait aux projets de sa bienfaitrice. Celle-ci connaissait mieux son état; aussi voulut-elle se hâter, avant de mourir, de trouver pour Mary une situation qui répondît à ce qu'elle souhaitait.

On parlait souvent à Londres d'une dame française que sa distinction personnelle et ses talens faisaient rechercher par les plus hautes sociétés anglaises, quoiqu'elle ne fût qu'artiste. Indépendamment de cette situation, madame D*** était mère de famille, et l'on admirait en elle la réunion des vertus privées de la femme et de la supériorité que donne le talent. Madame D*** donnait à Londres des concerts et des leçons que l'on payait fort cher. Mary lisait toujours de préférence, dans les journaux de madame

Holloway, ce qui avait rapport à l'artiste française; elle admirait surtout le ton de courtoisie et de convenance que l'on prenait pour parler d'une femme qui avait échappé par sa prudence à tous les inconvéniens de sa situation hors de ligne. — C'est ainsi que je voudrais être, disait la jeune fille; et l'animation de son visage, en prononçant ces simples paroles, révélait une étrange ambition de gloire, et en même temps la faculté d'y atteindre.

Puisque c'était là sa destinée, madame Holloway voulut l'aider à l'atteindre. — Mary, dit-elle un jour à sa protégée, une dame de mes amies qui a le bonheur d'être liée avec madame D***, doit l'ammener ici, et nous parlerons ensemble de vous.

— De moi? répéta Mary.

— Oui, dit madame Holloway. Puisque vous voulez être artiste, je dois vous en procurer les moyens.

— Les leçons de madame D*** se paient trop cher pour que je consente...

— A me les devoir, interrompit madame Holloway, rassurez-vous, Mary. Je ne mettrai pas votre fierté à une si rude épreuve ; mais en dépit de vous, je fais mille fois plus en brisant de mes mains l'édifice que j'avais élevé à l'avenir de mon fils et au vôtre.

— Que voulez-vous donc? lui demanda Mary avec anxiété.

— Vous placer auprès de madame D*** comme institutrice de ses enfans.

— Je ne vous quitterai jamais, madame, dit en se reprenant Mary; vous n'avez jamais pensé de moi, je l'espère, que je pusse vous abandonner ici malade, pour suivre une destinée imaginaire. Suis-je donc si ingrate, si incapable d'attachement, que vous me croyiez prête à accepter un tel sacrifice de votre part?

— Non, ma fille, je ne vous juge pas mal; mais je ne me reconnais pas le droit de mettre obstacle aux vues de la Providence sur vous; il est évident que

je vais vous manquer; laissez-moi la consolation de vous placer selon vos désirs et selon ma conscience.

Madame D*** trouva Mary et sa protectrice dans les larmes, lorsqu'elle arriva chez la malade. — Il m'est impossible, madame, dit madame Holloway à l'artiste, de vaincre la résistance de cette opiniâtre enfant; elle ne veut pas me quitter. J'espérais lui épargner de plus douloureux adieux par notre séparation prématurée; sa persistance l'emporte sur la mienne, elle restera avec moi jusqu'à la fin.

Entre personnes capables d'apprécier les sentimens élevés, des relations prises ainsi s'établissent tout de suite dans des rapports intimes. Madame D*** fut visiblement touchée de la douleur de Mary, et elle ne voulut pas qu'il fût question pour elle d'autre projet que de rester où la retenait une aussi juste reconnaissance que la sienne. Mais peu à peu elle sut détourner les idées affligeantes que les pré-

visions de la malade avaient fait naître, et parvint à la distraire de sa mélancolie par un entretien plein d'intérêt et par son talent. Elle accoutumée à un brillant auditoire, à de nombreux applaudissemens, elle se prêta avec une obligeance infinie à procurer à la malade le plaisir de l'entendre. Mary se prit tout à la fois d'enthousiasme pour le talent et pour la bonté de la femme qu'elle avait tant souhaité de connaître. Elle l'interrogeait avec la plus vive curiosité sur ses études passées, sur les sentimens qui l'avaient portée à embrasser son aventureuse carrière; cette conversation mettait la vivacité d'impression de Mary dans tout son jour; et, les yeux encore rougis des pleurs répandus sur sa bienfaitrice, elle semblait s'épanouir à des espérances sans bornes en écoutant la révélation des jouissances attachées à la culture des arts.

—Nous sommes destinées à être sœurs, lui dit enfin madame D***, en l'embras-

sant. Mary, il faut que vous soyez mon élève, puisque vous ne voulez pas être l'institutrice que je cherche pour mes enfans.

Madame Holloway souriait d'un triste et doux sourire, en voyant sa chère Mary assurée d'une amie pour l'avenir; elle pensait que dans un monde composé d'êtres fragiles, le Créateur avait sagement fait de douer la jeunesse de mobilité dans ses affections, de multiplier assez les sympathies dans nos cœurs pour que nous puissions nous rattacher par de nouveaux liens à la société, à la famille, lorsque les premiers liens se brisent. Sa générosité naturelle l'empêchait de mêler de l'amertume personnelle à la perspective qui venait s'ouvrir pour sa protégée.

Peu de semaines après cette première entrevue, qui fut suivie de beaucoup d'autres, madame Holloway mourut. Mary suivit la destinée qu'elle lui avait tracée en allant demeurer avec madame D***. John partit pour Paris, où Mary

et sa nouvelle protectrice ne tardèrent pas à arriver. Madame D*** avait deux filles, encore enfans, Mary leur servit d'institutrice. Les appointemens attachés à cet emploi, quelques leçons d'anglais que madame D*** lui procura chez elle, lui assurèrent tout de suite une situation avantageuse, et madame D***, qui avait trouvé les plus heureuses dispositions à Mary pour le chant et le piano, résolut de l'aider à développer ses moyens, et pour cela, elle lui conseilla de travailler long-temps avec elle avant de se faire entendre, ni de laisser soupçonner qu'elle s'occupât de musique. Nous surprendrons quelque jour notre public par un coup d'éclat, disait madame D*** à sa jeune amie, et vous aurez à votre tour, ma chère Mary, un sort digne de vous; en attendant, disposez de moi comme si j'étais votre sœur.

Rien au monde n'aurait pu engager Mary à abuser de la libéralité des offres de madame D***, et elle se promit bien

de conserver dans sa nouvelle position, les mêmes habitudes qui lui avaient acquis de nombreux amis dans les années de son éducation.

Mary souhaitait beaucoup de revoir John Holloway, qui l'avait devancée à Paris. Un sentiment de convenance la rendait timide pour faire cette démarche. Madame D***, qui connaissait les deux jeunes gens, dit à Mary qu'elle devait aller à la pension de John, et, pour lever ses scrupules à ce sujet, elle lui conseilla de prendre avec elle ses deux enfans et une bonne, et de s'adresser d'abord à madame Renaud, pour qu'elle fît venir chez elle le fils de sa bienfaitrice. Les journées de madame D*** se trouvaient tellement employées dans le premier moment de son arrivée à Paris, qu'elle ne pouvait pas accompagner elle-même la jeune institutrice.

Mary eut bientôt surmonté par sa bonne tenue l'embarras d'aller, à son âge,

avec son air et son accent étranger, voir un jeune homme dans sa pension. Madame Renaud lut la petite lettre que mademoiselle Dawton lui remettait de la part de madame D***, et elle fit aussitôt demander John Holloway, qui se montra, lui aussi, très-décontenancé, en se présentant à Mary.

— La mort de ma pauvre mère nous a bien séparés, dit John d'un air profondément triste ; je ne suis plus qu'un pauvre écolier, et vous, Mary, vous allez devenir une personne célèbre.

— Vous dites cela sur un ton de reproche, John, répliqua Mary ; cependant, ne suis-je pas forcée par la destinée autant que par mes vœux de chercher à devenir artiste? Auriez-vous honte de votre sœur, si elle parvient à acquérir de l'indépendance et du talent? Votre mère m'a pardonné cette ambition ; vous ne serez pas plus sévère qu'elle à mon égard? Ne trouvez pas mauvais, surtout à présent, qu'une pauvre créature isolée

comme moi cherche à se faire un nom honorable ?

—Si vous aviez voulu accepter la moitié de mon petit héritage, vivre retirée jusqu'au temps où j'aurais pu, moi, vous offrir aussi de l'indépendance, tout cela serait bien inutile ; mais vous avez trop d'orgueil pour rien accepter de moi...

En parlant ainsi, John rapprochait encore en lui-même les dispositions de caractère de Tony et de Mary, si différentes à la vérité dans leurs effets, mais qui avaient cependant du rapport dans le fond. En admirant la dignité de Mary, il songeait à l'écolier orgueilleux, comme l'irritabilité de Tony lui avait rappelé la noble fierté de sa sœur adoptive.

Il y a des caractères si heureusement doués qu'ils inspirent de l'affection à tous ceux qui entrent en rapport avec eux. Telle était Mary, et madame D***, en la voyant auprès de ses enfans, en l'aidant à développer les talens innés en elle, s'at-

tachait chaque jour davantage à sa jeune amie. Sa réserve, sa modestie, la haute raison qu'elle montrait dans toutes ses actions, lui acquéraient l'estime générale; on ne la voyait pas sans souhaiter que quelque événement heureux la rendît à sa famille. Une mère, disaient les amis de madame D***, serait si fière d'avoir une fille comme celle-là!

Avant de mourir, madame Holloway avait mis madame D*** dans la confidence de ses projets maternels sur John et sur Mary. — Ils sont bien jeunes! avait ajouté la pauvre malade; mais, isolés dans le monde, ils se sèront un mutuel appui, et mon souvenir vivra au milieu d'eux. Madame D*** s'intéressait à réaliser cet espoir. Elle alla voir John avec Mary pour obtenir la permission de le faire sortir chez elle.

Le jeune écolier avait si étroitement associé son sort à celui de Tony, qu'il avoua à Mary que la crainte d'affliger son ami, un orphelin comme nous, ajouta-

t-il, le priverait d'accepter l'offre qui lui était faite.

John dit cela en anglais; madame D*** demanda la traduction de sa réponse, et aussitôt elle exprima le désir de procurer la même distraction aux deux amis, ce que M. Renaud accorda sans difficulté.

Le jour fut pris pour le dimanche suivant. Mary, qui n'avait fait qu'une légère attention à ce que John lui avait dit de l'écolier qui devait venir avec lui, se prit à y penser en rentrant chez elle: c'était encore un enfant privé de sa famille, un enfant que John avait trouvé digne de son amitié; elle se reprochait de n'avoir pas demandé de détails sur lui, et comptait réparer, par une bienveillance marquée, ce premier oubli envers un compagnon d'infortune. Dès le dimanche matin, elle s'établit derrière une jalousie qui donnait sur la rue, pour voir arriver de plus loin les deux écoliers. Par un inexplicable instinct d'affection, le cœur lui battit violemment à l'aspect

de Tony. — Mon frère doit avoir cet âge, se dit-elle; si c'était là lui! Au bruit que fit Mary en remuant la jalousie, Tony releva la tête, et la jeune fille crut alors retrouver sur son visage l'ensemble de traits dont elle avait gardé le souvenir en pensant à son frère. — O mon Dieu! dit-elle, si je ne me fais pas illusion, quel bonheur m'attend aujourd'hui! Prudente jusque dans ses sentimens les plus vifs, et accoutumée d'ailleurs à se bercer d'illusions chimériques qu'elle voyait toujours s'éteindre, Mary prit tout le temps nécessaire pour calmer son émotion avant de paraître devant les deux amis. Ils étaient au salon; elle y entra : la glace placée en face d'elle lui fit voir son visage pâli par la secousse qu'elle venait d'éprouver; en reportant les yeux sur Tony, elle ne put pas s'empêcher d'être de nouveau frappée de la ressemblance que cette altération donnait à leurs deux visages. John avait fait la même remarque, Mary le vit; un signe de prudence qu'il lui fit

arrêta l'explosion de la pensée de la jeune fille.

Le seul Tony paraissait étranger à la sympathie qu'il excitait dans ces deux cœurs généreux. — Depuis que je le connais, dit tout bas John à Mary, je me suis figuré aimer votre frère en lui; cependant vos souvenirs diffèrent assez des siens pour que j'aie renoncé à cette conjecture; aujourd'hui j'y reviens avec vous, car Tony vous ressemble, je le reconnais bien positivement à présent.

— Mon frère s'appelait Xavier, reprit Mary.

— On a pu changer son nom, dit John; toutefois, Mary, ne vous hâtez pas de l'accepter pour frère; c'est un plaisir qui sera mêlé de quelque chagrin pour vous: Tony a grand besoin de se relever de l'abaissement moral où l'isolement l'a fait tomber. Pénétrez tout doucement dans sa confiance, faites-lui raconter ce qu'il sait de lui-même et du passé; vous jugerez mieux que moi alors si nous ne

nous trompons pas : un faux espoir lui serait nuisible. Vous allez le trouver timide, et ses façons vous paraîtront en même temps un peu rudes; il faut le lui pardonner; le fond est encore bon chez lui, et sans son orgueil...

— Il a de l'orgueil, lui aussi, interrompit vivement Mary; alors, c'est mon frère.

— Son orgueil ne ressemble pas au vôtre, dit tristement John; les effets en sont tout différens; mais qui sait ce que votre exemple pourra faire sur lui, si réellement vous êtes sa sœur?

Ainsi prévenue, Mary eut moins d'impatience de confirmer ses doutes; mais elle ne pouvait plus détacher ses yeux de dessus Tony. Ellé épiait avec anxiété ses moindres paroles. N'ayant pas toujours lieu d'être satisfaite de la manière dont l'écolier s'exprimait sur ses maîtres et sur ses camarades, elle branlait la tête, et commençait à accepter, comme une tâche à la fois douce et épineuse, le de-

voir que la Providence semblait lui réserver.

Madame D*** ne fut pas mise dans la confidence de cette situation; mais, en voyant John et Mary accorder une attention toute sérieuse au jeune écolier dont la mauvaise tenue la frappait, elle dit avec eux : — On voit bien que le pauvre enfant s'est élevé sans mère et sans famille. Il faut être bons comme vous l'êtes tous deux, ajouta-t-elle, pour avoir trouvé dans votre pitié des motifs de vous attacher à lui. Puis, sans s'arrêter davantage sur cette remarque, elle demanda aux trois jeunes gens où il leur serait agréable de s'aller promener. Après une courte délibération, on choisit le Jardin des Plantes, qu'aucun d'eux ne connaissait encore.

Pendant le trajet en voiture, Mary essaya de causer avec Tony; sa politesse affectueuse ne put tirer de l'écolier que des *oui*, des *non* bien brefs; mais il s'adressait de temps en temps à John pour

lui faire part de ses observations sur le même ton délibéré que s'ils étaient seuls ou parmi leurs camarades. On arriva au jardin : John offrit son bras à madame D***, Mary s'empara de celui de Tony. Ils marchaient ensemble, l'un assez ennuyé de sa situation cérémonieuse, Mary profondément émue par ses pressentimens intérieurs. Par un singulier hasard, Mary n'avait jamais vu, en Angleterre, d'animaux exotiques ; elle avait donc une assez vive curiosité en approchant de la réserve où sont parqués, dans les charmans enclos du Jardin des Plantes, les quadrupèdes et les oiseaux étrangers. Moins apte à s'intéresser par l'intelligence, Tony regardait machinalement les chèvres du Thibet, les gazelles, les biches, les zèbres, dont il remarquait à peine les différentes formes, lorsqu'à la vue de l'éléphant il s'écria : — John, John, j'ai vu des animaux semblables dans mon pays !

— Et moi aussi ! reprit Mary d'une voix entrecoupée, en serrant avec force

le bras de Tony; oh! vous êtes mon frère, j'en suis sûre; ne vous rappelez-vous pas d'avoir eu une sœur qui s'appelait Marie? Nous sommes venus en Europe ensemble; madame Mervais est morte pendant la traversée, et son mari nous a séparés l'un de l'autre après nous avoir rendu impossible de retrouver nos parens.

— Oui, répliqua Tony, je sais bien que j'avais une sœur; mais je croyais qu'elle était morte. Je n'ai donc pas été mis en pension par mon père?

— Certainement non! reprit la jeune fille; nos parens ont sans doute été trompés par ce méchant homme, car je suis bien sûre qu'ils nous aimaient. Ne vous souvient-il pas de leurs caresses?

— Et ils étaient très-riches, n'est-ce pas? dit Tony.

Cette question, faite dans un moment où le cœur seul aurait dû parler, causa un vif chagrin à Mary. Elle soupira en regardant John, qui s'était rapproché

d'eux. Madame D*** écoutait également leur conversation avec une extrême surprise, elle qui n'était pas préparée à retrouver dans Tony le frère de Mary.

Bien que le petit groupe cherchât de son mieux à déguiser sa situation, la curiosité sut bien découvrir qu'il se passait là quelque chose d'étrange. Il fallut bientôt s'enfuir à pas précipités, palpitans de trouble, se sentant poursuivis par la foule, et chercher à grande peine un refuge solitaire pour épancher la joie de ce premier mouvement.

De longues explications rétablirent dans leur netteté les souvenirs de Tony; à son grand désappointement, cependant, il entendit Mary affirmer que ses parens pouvaient être dans l'aisance, mais qu'elle n'avait pas du tout l'idée qu'ils eussent un rang brillant et une fortune considérable.

Le même incident, qui rapprochait le frère et la sœur, leur découvrait qu'on les avait trompés sur le lieu d'où ils

étaient partis. John en fit le premier la remarque, et il dit que c'était dans l'Inde qu'il fallait diriger de nouvelles recherches, parce que là les éléphans y étaient communément employés comme bêtes de somme. En arrivant en France, Mary et Tony parlaient l'anglais; on supposa donc encore que leurs parens, sujets de la Grande-Bretagne, habitaient quelque colonie anglaise. Mary se fit raconter par son frère ce qui lui était arrivé pendant leur séparation. Le ton d'aigreur, de ressentiment contre ses maîtres qui perçait dans le récit de Tony, lui causa un vif chagrin; quand elle vit combien il s'était laissé abattre par l'infortune, elle en ressentit une humiliation profonde. Son frère manquait de courage; et tous les inconvéniens de la pauvreté l'avaient atteint par cela même qu'il n'avait pas cherché à s'élever au-dessus de sa situation par quelque mérite personnel.

— Tu crois donc, disait Mary à Tony, en essuyant les larmes qui coulaient sur

ses joues, tu crois donc que si tu étais riche tu reprendrais rang parmi les bons écoliers?

— On ne serait plus injuste envers moi alors, répondit Tony.

— S'il ne faut que payer ta pension, te donner des habits neufs, je m'en charge bien volontiers, reprit Mary.

— Mais tu ne parais pas avoir de fortune? dit Tony, en jetant un coup d'œil sur la simple toilette de sa sœur.

— J'ai des économies qui s'augmentent chaque jour par mon travail, elles seront pour toi; ainsi, ne blâme pas mes habitudes modestes.

— Tout cela changera, si nous retrouvons nos parens! continua Tony; mais, en attendant, il est bon que l'on sache à la pension que je n'ai plus besoin des générosités de M. Renaud, et je ne manquerai pas de le dire dès ce soir.

Il était bien évident que Tony ne songeait qu'à tirer des satisfactions de vanité de l'événement qui lui rendait une sœur

comme Mary. La pauvre jeune fille gémit avec John du peu d'élévation de caractère qu'elle trouvait dans son frère, et elle le recommanda plus que jamais à ses bontés. La journée s'acheva dans mille projets d'avenir, dans des espérances de bonheur que chacun concevait à sa manière et d'après ses vœux particuliers. Tony était tellement imbu de ses idées de fortune qu'il pria John, dès qu'ils furent seuls, de ne pas dire à leurs camarades que sa sœur était chez madame D*** en qualité d'institutrice. — Vous savez, ajouta-t-il, combien on se plaît à me tourmenter : si je disais que ma sœur va payer ma pension avec ce qu'elle gagne, on me ferait honte de me laisser protéger par elle, de lui enlever le fruit de ses épargnes : il vaut mieux que l'on pense que madame D*** a entendu parler de notre famille, et qu'étant sur le point de nous la faire retrouver, elle se charge de pourvoir à mon entretien et à celui de Mary. John secoua

la tête en signe de désapprobation; la vérité lui semblait tellement préférable aux plus habiles détours, qu'il ne comprenait pas pourquoi Tony se jetait dans une explication maladroite et embrouillée, au lieu de présenter les choses telles qu'elles étaient. Toutefois ce secret ne lui appartenant pas, il laissa le jeune écolier en user comme il l'entendait.

Une fois assuré de la discrétion de John, Tony ne craignit plus d'arranger sa fable au profit de son faux amour-propre. Au lieu de dire qu'il avait trouvé dans sa sœur une jeune fille d'un caractère énergique, d'une âme noble, d'un esprit cultivé, ayant su se faire une existence indépendane tpar ses talens, s'attirer la considération par ses qualités, il vanta Mary pour sa beauté, son élégance, donna à entendre que madame D*** savait si bien qu'on la récompenserait un jour de ce qu'elle faisait pour sa protégée, qu'elle la traitait d'avance comme une personne fort au-dessus d'elle, et lui

prodiguait tout l'argent dont elle pouvait avoir besoin pour ses moindres fantaisies. — On va payer ce qu'on doit à M. Renaud, ajoutait Tony, me faire faire des habits neufs, et vous allez voir comme je serai autrement traité par les maîtres après cela. Dans le petit historique des aventures de sa sœur, il ne fut jamais question de ce que Mary avait dû aux bontés de madame Holloway. Son fils en fut d'autant plus surpris que Mary s'était longuement étendue sur ce sujet avec son frère; et John, accoutumé à se dévouer à son protégé sans en attendre de reconnaissance, souffrit avec peine qu'il perdît cette occasion de rendre un juste hommage à la mémoire de sa mère. Un secret avertissement de sa conscience troublait cependant Tony dans le soin qu'il prenait d'élever son échafaudage de mensonges. Il sentait qu'il perdait tout droit à l'estime de John, et qu'il encourrait la désapprobation de Mary si elle entendait la moindre de ses paroles. La

conduite de tous deux, si différente de la sienne, lui semblait belle dans son for intérieur; mais les faux sentimens qu'il avait laissés germer et croître en lui l'entraînaient toujours vers le mensonge, par la peur de se compromettre en disant la vérité.

Dans ses confidences à sa sœur, Tony avait pris plaisir à étaler son dénûment, à faire valoir les privations qui pesaient sur lui, surtout relativement à sa mise. Le premier soin de Mary fut de remédier à cette détresse. Le tailleur de John avait la mesure de Tony; elle lui commanda des habits neufs, acheta du linge et tout ce qu'il lui fallait pour remettre son trousseau dans le meilleur état. Mary avait tellement à cœur de venir voir son frère les mains pleines de tout ce qu'il pouvait souhaiter, qu'elle contint son impatience de l'aller trouver jusqu'à ce que ces différens objets fussent prêts à lui être portés. Dans sa prodigalité pour Tony, la jeune fille avait joyeusement

épuisé toutes ses ressources, et qu'elle devait consacrer à s'habiller elle-même selon la mode française; cette privation ne lui coûtait pas un regret. Toute fière de ses présens, mais fière comme peut l'être un cœur généreux, Mary partit le matin de bonne heure pour aller revoir son frère; elle entra dans le jardin qui précédait la maison, tenant à la main un paquet assez volumineux, mais que sa joie lui rendait léger. Tony était précisément là avec plusieurs de ses camarades; il rougit à la vue de Mary, dont la mise lui parut aussi mesquine que ridicule.

— Quelle est cette Anglaise? dit un élève en s'adressant à Tony, dont le premier mouvement avait été de se détourner, afin de ne pas aborder sa sœur en présence de témoins dans l'état où elle arrivait.

— C'est la jeune personne qui est venue voir John Holloway l'autre jour, dit un jeune homme. Tony doit la connaître. N'est-ce pas ta...

C'est Mademoiselle Mary Dawton, la sœur de Tony.

P 265.

Tony ne donna pas le temps d'achever la question. — C'est la femme-de-chambre de madame D***, dit-il en rougissant; et, s'approchant avec un air de familiarité plutôt que de tendresse fraternelle, il chercha à entraîner Mary vers le parloir. La jeune fille ne devina qu'en partie ce qui se passait entre son frère et ses camarades; elle en vit assez cependant pour se sentir offensée, et, relevant la tête avec une expression de dignité et d'étonnement, elle dit à Tony : — Voulez-vous recevoir les habillemens que je vous apporte?

John survint dans cet instant; il aborda sa sœur adoptive avec toutes les marques d'une affection respectueuse, et, la voyant l'objet d'une curiosité presque offensante, il regarda ses camarades et leur dit : — C'est mademoiselle Mary Dawton, la sœur de Tony.

Les plaisanteries, qui commençaient en effet à s'adresser à la prétendue femme-de-chambre, s'arrêtèrent pour faire place

la surprise. — Sa sœur! Et il la re-
ıait, répétèrent entre eux les écoliers.
et orgueilleux osait se plaindre d'être
orphelin, et il méprise déjà sa sœur parce
qu'elle ne vient pas ici en brillant équi-
page. L'indignation se manifesta si vive
contre le coupable, que John revint de-
mander de quoi il s'agissait. Il n'avait
pas deviné toute l'importance de la ré-
vélation qu'il venait de faire. Attirée par
les exclamations de John, Mary revint
vers la porte du parloir qui donnait sur
le jardin; on parlait avec vivacité contre
Tony : que pouvait-il avoir fait à ses
camarades? — Tu l'as entendu, disait
l'un; il nous a répondu que c'était une
femme-de-chambre. Nous n'étions pas
capables de manquer d'égards envers ma-
demoiselle Dawton; Tony est respon-
sable de ce qui est arrivé.

— Oh! mon frère! oh! mon pauvre
Tony! dit Mary en se retirant subitement
au fond du parloir, où cacher la honte que
vous vous êtes attirée? Moi, je vous par-

donne; mais vos camarades seront impitoyables. Voyez quelle humiliation vous attire un acte de faux orgueil. Au nom des parens qui nous pleurent, au nom de notre affection, renoncez à jamais à ces détours menteurs, je vous en conjure! Il est probable que nous resterons isolés dans le monde; nous n'y trouverons alors d'autre considération que celle qu'on accorde aux qualités personnelles; si vous perdez ces moyens de vous élever au-dessus de votre position, vous ferez rougir votre sœur de vous avoir retrouvé. Je ne serais point blessée d'avoir été prise pour une ouvrière par des étrangers; mais je souffre cruellement de votre ingratitude et du blâme qu'elle vous attire. Si vous pouviez m'offenser sans vous avilir, que je vous le pardonnerais de bon cœur! répéta-t-elle. Des larmes interrompirent les justes reproches de l'offensée. — John, reprit-elle en s'adressant à son ancien compagnon d'enfance, comme à un ami toujours prêt à la secourir,

John, que pouvons-nous faire pour le sauver de là ? S'il ne fallait que m'imputer sa faute, dit-elle, je me sacrifierais de bon cœur pour racheter sa réputation. Ils vont le mépriser... Mépriser mon frère !

La confusion et l'embarras de John égalaient la confusion et l'embarras de Mary.

A les voir ainsi, Tony se sentit comme éclairé d'une lumière subite ; il comprit que là était la véritable fierté, et que son orgueil, à lui, n'était que mensonge et bassesse.

— Ne m'abandonnez pas ! s'écria-t-il en tendant les mains vers ses protecteurs, conseillez-moi, je ferai tout ce que vous voudrez pour me rendre digne de vous deux et pour vous ressembler un jour.

— L'avenir est à nous ! s'écria Mary en regardant John avec un visage rayonnant d'espérance, son cœur n'est pas endurci, il se corrigera ! Eh bien ! Tony, continua-t-elle sur un ton inspiré, ne laissez pas vos camarades s'éloigner sans désavouer

à l'instant votre faute. John, rappelez ceux qui s'éloignent; un mot de sincère repentir peut tout effacer. Viens, mon frère! viens me reconnaître hautement pour ta sœur, qu'un mouvement de ton ancienne vanité t'a fait désavouer.

— Grâce! dit Tony, ma sœur! je t'en prie, n'exige pas cela de moi; j'ai commis tant de fautes, qu'ils oublieront celle-là avec les autres.

— Non, non, reprit Mary avec fermeté, le souvenir de ce tort-là ne passerait pas. La vie nouvelle que tu veux commencer doit être marquée par un acte de courage. En vain prétendrais-tu compter sur l'indulgence de tes amis. On est implacable pour les fautes qui accusent le cœur, à moins qu'un repentir manifeste ne les rachète.

Tony hésitait encore.

— Mon affection, mon estime à ce prix!..

Tony restait immobile.

— Tout ce que je gagnerai, je te l'ap-

porterai pour satisfaire tes moindres fantaisies, ajouta Mary, qui se servait, en désespoir de cause, de ce moyen de sauver du moins la réputation de son frère, si elle ne pouvait pas l'arracher tout-à-coup à sa bassesse.

— Oh ! c'en est trop, dit enfin Tony en s'élançant au-devant de ses camarades; mes amis ! leur dit-il, vous m'avez entendu tout à l'heure renier ma sœur par orgueil, je viens désavouer ma conduite et vous prier de me la pardonner pour l'amour d'elle. L'isolement dans lequel j'ai vécu a faussé mes idées, a avili mon caractère; mais à présent que j'ai une sœur comme celle-là, un ami comme John, je veux me rendre digne de leur estime et de la vôtre.

Ces paroles opérèrent une prompte réaction en faveur de Tony : les écoliers se pressèrent autour de lui, le félicitant, l'embrassant, et John et Mary, spectateurs de cette scène que leur impulsion avait préparée, regardaient avec une ten-

dresse protectrice l'enfant qu'ils venaient de sauver de lui-même.

A dater de ce jour, Tony se régénéra peu à peu, et Mary bénissait l'heureuse inspiration qui l'avait rapprochée de lui. Elle se sentait, avec reconnaissance, destinée par une intention toute providentielle à sauver son frère, et l'impatience qu'elle avait eue jusque là de retrouver son père et sa mère se changea en des pensées douces et mélancoliques sur leur sort. Il lui sembla même qu'en la choisissant pour remplir des devoirs graves auprès de son frère, Dieu lui faisait pressentir qu'elle restait seule à ce pauvre orphelin. Son ambition d'acquérir un talent en fut plus vivement excitée; de rapides progrès répondirent à ses efforts. Madame D*** soutint et encouragea Mary de tout son pouvoir, jusqu'à ce qu'elle l'eût conduite au point où elle voulait la voir arriver. Après l'avoir formée par ses conseils, elle la produisit dans le monde, et se dé-

voua à établir sa réputation comme artiste. Partout où madame D*** était accueillie, elle présentait sa jeune émule, et s'enorgueillissait de ses succès comme aurait pu le faire une mère. A mesure que Mary était connue, elle voyait s'augmenter le nombre de ses élèves et le prix de ses leçons; mais, quoique la fortune lui sourît, elle ne changea rien à la simplicité de ses habitudes. Sa seule préoccupation était que Tony ne manquât de rien, et elle acquittait peu à peu les frais de son éducation chez M. Renaud. John et Tony se montraient enfin également fiers de Mary, et lorsqu'elle arrivait à la pension, elle y était aussi l'objet de l'estime générale. L'espoir, que n'abandonnait pas volontiers Tony, de posséder un jour une grande fortune ne lui en rendait plus l'attente insupportable. Il aspirait, comme Mary, à se rendre indépendant des événemens par des ressources personnelles, et voulait encore que ses parens le retrouvassent digne de leur es-

time lorsqu'il les reverrait. Mary, nous l'avons dit, envisageait l'avenir avec moins d'espoir; le sort lui donna raison en partie.

Avant qu'on eût reçu des réponses aux informations demandées dans l'Inde par la voie de l'Angleterre, un missionnaire, qui revenait des Indes, se présenta chez M. Renaud, et lui demanda des nouvelles du jeune Tony Bertin, ayant appris que cet enfant existait encore; il se dit chargé d'un legs testamentaire pour cet enfant et pour sa sœur qui était en Angleterre. On lui dit que mademoiselle Dawton avait retrouvé son frère, et qu'elle demeurait à Paris. Ces renseignemens obtenus, le missionnaire déclara qu'il avait un secret à révéler aux deux jeunes gens, et il leur donna un rendez-vous chez lui, pour s'acquitter du message qui les concernait. Mary et Tony se rendirent chez l'ecclésiastique, le cœur rempli de craintes. Il leur portait en effet des paroles de deuil et des paroles de repentir. M. Mervais,

voua à établir sa réputation comme artiste. Partout où madame D*** était accueillie, elle présentait sa jeune émule, et s'enorgueillissait de ses succès comme aurait pu le faire une mère. A mesure que Mary était connue, elle voyait s'augmenter le nombre de ses élèves et le prix de ses leçons; mais, quoique la fortune lui sourît, elle ne changea rien à la simplicité de ses habitudes. Sa seule préoccupation était que Tony ne manquât de rien, et elle acquittait peu à peu les frais de son éducation chez M. Renaud. John et Tony se montraient enfin également fiers de Mary, et lorsqu'elle arrivait à la pension, elle y était aussi l'objet de l'estime générale. L'espoir, que n'abandonnait pas volontiers Tony, de posséder un jour une grande fortune ne lui en rendait plus l'attente insupportable. Il aspirait, comme Mary, à se rendre indépendant des événemens par des ressources personnelles, et voulait encore que ses parens le retrouvassent digne de leur es-

deux enfans pleurèrent amèrement le père et la mère dont ils n'avaient qu'un vague souvenir. Mais ils comprirent ce qu'avait pu être ce chagrin qui les fit mourir, et, se jetant à genoux tous deux par un même mouvement, ils prièrent à haute voix avec le prêtre pour la consolation de ces âmes long-temps affligées, et devenues sans doute des âmes bienheureuses. Ils ne se relevèrent pas sans avoir pardonné à leur ennemi, pour lequel l'ecclésiastique demanda grâce. Lui aussi il avait répondu devant Dieu de l'énorme faute qu'il commit. Tony et Mary implorèrent encore pour lui la miséricorde divine.

Il ne restait plus aucune incertitude dans le sort des deux jeunes gens; aucun espoir chimérique pour Tony. Une faible aisance que le travail pouvait augmenter, la dissipation changer en pauvreté; son choix fut celui de la raison. L'exemple de John et de Mary le soutint dans les épreuves de sa jeunesse. Quel

que fût le délabrement de l'héritage paternel, il valait la peine d'être recueilli. John s'offrit à rendre ce service à ses jeunes amis. Madame D*** diminua du mérite de ce dévouement en déterminant Mary à suivre le fils de sa bienfaitrice avec le nom de madame Holloway. Tony se joignit à eux ; on dit que par leurs mutuels efforts ils relevèrent la fortune paternelle; et telle est l'influence de Mary et de John sur Tony, que personne ne peut plus soupçonner que sa sagesse, sa probité et ses habitudes laborieuses, lui viennent autant de l'exemple qu'il reçoit que de son propre fonds.

LE
COEUR ET L'ESPRIT.

Quand on parlait à madame d'Anglès de ses deux filles Lucy et Juliette, une sorte de tendre pitié accompagnait ses réponses sur la bonne Lucy, qu'elle louait en toute chose : son application était irréprochable, son caractère très-doux; elle apprenait bien lentement, mais finissait par bien comprendre ce qu'elle avait retenu; et pourtant, à entendre madame d'Anglès, vous eussiez dit que sa vanité était médiocrement satisfaite de tant de mérites réunis. Sa figure s'animait au contraire d'un éclat particulier aussitôt que venait le chapitre de Juliette. L'espièglerie de cette enfant augmentait avec l'âge. Elle échappait à toutes les leçons, forçait à rire ceux qui voulaient la ré-

primander; mais avec ce qu'elle montrait de finesse et d'intelligence, on n'avait pas besoin de s'inquiéter de l'avenir, elle apprendrait tout ce qu'elle voudrait aussitôt que sa raison serait développée. Elle était tellement observatrice, ajoutait sa mère, que pas un ridicule n'échappait à sa critique. Il fallait la voir contrefaire tous les gens qu'elle voyait, homme et femme, jeune ou vieux; personne n'était épargné : elle reproduisait la marche, le geste, le ton et l'air de figure de chacun, à faire rire aux éclats; et enfin, pour dernier trait, on parlait de ses rapports avec sa sœur. Ce que le droit d'aînesse aurait pu lui faire perdre en privilége, Juliette le savait regagner par la ruse, et l'excellente Lucy n'avait rien de mieux à faire pour vivre en paix avec elle que de tout céder à la despotique enfant. Au fond, Juliette ne manquait pas de cœur; mais la faiblesse maternelle s'étant attachée à faire ressortir son esprit, elle préférait toujours les inspirations de la ruse à celles de la bonté. L'habitude en fut si bien prise, qu'en peu d'années on put mettre en question si Juliette avait un bon cœur, et quelquefois la réponse était

négative. Comme en résultat tout le monde riait de ses espièglerics, et lui accordait une attention plus marquée qu'à sa sœur, Juliette ne sentait pas ce que ce jugement pouvait avoir d'effrayant pour elle, et elle cherchait toujours davantage à briller par son mérite reconnu.

Un oncle des deux sœurs les mena un jour de l'an choisir des poupées au magasin du Polichinel vampire, dans le passage de l'Opéra. Les conventions étaient faites avant d'entrer. L'oncle leur donna soixante francs, et dit à ses nièces de prendre ce qui leur plairait, sans dépasser cette somme. Lucy et Juliette accordèrent tout d'abord leur attention aux poupées. La plus belle d'entre elles était habillée en satin rose, avec des galons d'argent; un voile de gaze bordé de même s'attachait au sommet de sa coiffure en fleurs. Elle avait des gants blancs, un bouquet au côté, portait l'emblème d'un ordre royal sur son corsage; ses souliers étaient de satin blanc, et la marchande vendait cette poupée sous le nom de la Reine de seize ans.

— Elle est pour moi, s'écria Juliette, en étendant la main en signe de posses-

sion sur la Reine de seize ans. Combien coûte-t-elle ?

— Trente francs, mademoiselle, dit la marchande, mais j'en aurai de pareilles demain, et si mademoiselle votre sœur en souhaite une, je la lui enverrai. On pourrait même varier la couleur du costume, l'habiller en bleu ou en blanc.

— Oh oui, en blanc et or, reprit Lucy; j'aimerais mieux cela.

— Si j'étais à ta place, dit Juliette, je préfèrerais un théâtre, ou bien, ce qui vaudrait mieux, je prendrais une dame ou même une Suissesse pour servir la Reine; nous les ferions jouer à la dame. Combien cette Suissesse? continua Juliette en en montrant une de moitié moins grande que sa reine.

— Quinze francs.

— Je n'en veux pas, dit Lucy ; elle est trop petite, et d'ailleurs si j'achète une paysanne, tu la maltraiteras ; ta reine fera comme toi quand tu es la maîtresse et moi la cuisinière.

— Et tu penses que la Suissesse aura un mauvais caractère? qu'elle se fâchera? Vois plutôt comme ce serait amusant, nous pourrions encore acheter un mé-

nage avec les quinze francs qui nous restent, nous donnerions des dîners sur ma petite table. Un ménage, Lucy, est-ce que cela ne te tente pas? Tu vois bien encore qu'il faut profiter de l'occasion pour nous remonter en joujoux, car on ne nous donne plus que des livres et des boîtes à ouvrage dans la famille. Allons, prends le ménage.

— J'aimerais mieux une reine de seize ans.

— Ce serait joliment ennuyeux, deux poupées pareilles! qu'auraient-elles à se dire? Et puis, quand nous ferions voir nos étrennes, ce serait bientôt examiné si nous prenions les mêmes choses.

— Mais tu t'empareras du ménage et de la Suissesse, et je n'aurai rien; au lieu que tu ne me demanderas pas ma reine, si tu en as une aussi.

— Ne t'ai-je pas promis d'être bonne avec toi à présent? Allons, ma petite Lucy, décide-toi, pour me faire plaisir; la première demande que tu me feras, je te promets d'y céder tout de suite.

— Tu ne me taquineras plus?

— Jamais, bien sûr.

— Eh bien! j'y consens; mais rappelle-

sion sur la Reine de seize ans. Combien coûte-t-elle ?

— Trente francs, mademoiselle, dit la marchande, mais j'en aurai de pareilles demain, et si mademoiselle votre sœur en souhaite une, je la lui enverrai. On pourrait même varier la couleur du costume, l'habiller en bleu ou en blanc.

— Oh oui, en blanc et or, reprit Lucy; j'aimerais mieux cela.

— Si j'étais à ta place, dit Juliette, je préfèrerais un théâtre, ou bien, ce qui vaudrait mieux, je prendrais une dame ou même une Suissesse pour servir la Reine; nous les ferions jouer à la dame. Combien cette Suissesse? continua Juliette en en montrant une de moitié moins grande que sa reine.

— Quinze francs.

— Je n'en veux pas, dit Lucy; elle est trop petite, et d'ailleurs si j'achète une paysanne, tu la maltraiteras; ta reine fera comme toi quand tu es la maîtresse et moi la cuisinière.

— Et tu penses que la Suissesse aura un mauvais caractère? qu'elle se fâchera? Vois plutôt comme ce serait amusant, nous pourrions encore acheter un mé-

nage avec les quinze francs qui nous restent, nous donnerions des dîners sur ma petite table. Un ménage, Lucy, est-ce que cela ne te tente pas? Tu vois bien encore qu'il faut profiter de l'occasion pour nous remonter en joujoux, car on ne nous donne plus que des livres et des boîtes à ouvrage dans la famille. Allons, prends le ménage.

— J'aimerais mieux une reine de seize ans.

— Ce serait joliment ennuyeux, deux poupées pareilles! qu'auraient-elles à se dire? Et puis, quand nous ferions voir nos étrennes, ce serait bientôt examiné si nous prenions les mêmes choses.

— Mais tu t'empareras du ménage et de la Suissesse, et je n'aurai rien; au lieu que tu ne me demanderas pas ma reine, si tu en as une aussi.

— Ne t'ai-je pas promis d'être bonne avec toi à présent? Allons, ma petite Lucy, décide-toi, pour me faire plaisir; la première demande que tu me feras, je te promets d'y céder tout de suite.

— Tu ne me taquineras plus?

— Jamais, bien sûr.

— Eh bien! j'y consens; mais rappelle-

toi que j'aimerais mieux la Reine, et que je ne prends la Suissesse et le ménage que pour te voir de bonne humeur dans nos jeux.

— Mon oncle, mon oncle, s'écria Juliette pour ne pas laisser à sa sœur le temps de revenir sur sa décision, nous avons fini. Lucy prend une poupée et le ménage que voici, et moi cette Reine de seize ans.

La marchande, qui avait assisté au petit débat précédent, se détourna en souriant vers de nouvelles pratiques. — Ah mon Dieu! dit-elle, que c'est donc drôle les enfans! Il y en a qui sont si rusés, on croirait voir une comédie, et quelquefois ce sont les plus petits qui ont le plus de malice.

Juliette et Lucy sortirent : on porta dans la voiture qui les attendait sur le boulevard les étrennes achetées, et les deux sœurs rentrèrent, Juliette toute fière de sa reine, et Lucy pleinement satisfaite des promesses obtenues en récompense de son sacrifice.

Cependant, dès le même soir, les scènes habituelles recommencèrent. La Reine de seize ans devint impérieuse, au-delà de

toute attente, envers son humble servante la Suissesse.

Pour épargner à la majesté royale la honte de la pénurie de ses serviteurs, il était convenu que la Suissesse servirait d'intermédiaire à tous les ordres qui émaneraient de sa personne, la reine ne voulant pas compromettre son caractère jusqu'à se laisser voir par ses sujets. Les messages se multiplièrent tellement, tantôt pour un ministre, tantôt pour quelque princesse ou dame, puis pour le service de bouche ou des actes de haute justice; à travers tout cela, il fallut mettre et ôter vingt fois le couvert, étendre des tapis sous les pieds de la reine, l'admirer, la flatter, parler avec tant d'humilité, que Lucy, perdant patience, imagina, pour égayer son rôle, de brouiller les messages et de commettre quelques quiproquos chemin faisant. Juliette s'emporta; en vain Lucy voulut-elle maintenir la querelle entre la reine et la paysanne, c'était Juliette qui était offensée de cet acte d'indépendance.

Eh bien! dit Lucy, tu feras comme tu voudras; mais, moi, je ne veux plus que ma Suissesse serve ta princesse aca-

riâtre, et je l'emmène de son service.

— Voilà qui est bien, dit Juliette, on ne peut pas jouer avec toi.

— J'aime mieux lire, répondit Lucy.

Madame d'Anglès entra quelques instans après dans la chambre de ses filles. A l'air compassé que prenait Lucy en tenant sa poupée sur ses genoux, à l'expression taquine du visage de Juliette, elle devina bientôt qu'il y avait eu une querelle. — Quelle méchanceté nouvelle as-tu faite à ta sœur? demanda-t-elle à sa seconde fille.

— Lucy ne laisse pas ma reine être la maîtresse quand elle joue.

— Lucy a tort, reprit en souriant madame d'Anglès; mais pour que la Suissesse ait son tour de commander, on pourrait lui faire aussi un costume royal.

— Je corrigerai l'orgueil de ma poupée, s'il le faut, répondit en toute hâte Juliette, effrayée à l'idée de perdre son privilége.

Toutefois sa mère fit en secret ce qu'elle avait dit, car elle sentait qu'il était nécessaire de défendre Lucy contre le despotisme continuel de sa sœur. Le soir, lorsque ses filles furent couchées,

elle prit la Suissesse et s'amusa avec sa femme-de-chambre à lui préparer un costume dont les matériaux étaient plus riches encore que ceux de la poupée de Juliette. Par affection pour Lucy, la femme-de-chambre passa la nuit à travailler, et non-seulement la Suissesse avait le lendemain les atours d'une reine, mais encore une autre toilette intermédiaire composée d'une robe de soie écossaise bleu et blanc, un chapeau de crêpe blanc avec des marabouts, et un mantelet noir garni de dentelle, qui donnait l'air tout-à-fait dame de bonne compagnie à l'ex-paysanne.

Un cri de joie échappa à Lucy lorsqu'on lui présenta sa poupée mise ainsi. Juliette demanda aussitôt si l'on avait eu la même attention pour elle.

—Vraiment, mademoiselle, reprit la femme-de-chambre d'un air moqueur, votre reine est beaucoup trop grande pour qu'on puisse l'habiller avec les morceaux neufs qui restent ici, des robes de Madame. Vous voudriez tout avoir; votre reine est si haute qu'elle a presque l'air d'une personne, je ne saurais où prendre pour lui faire des robes. J'ai bien pour

un tablier de satin noir, mais ça n'en porte pas. Mademoiselle Lucy a mieux entendu ses intérêts, car voyez, dit-elle en ouvrant un petit carton auquel on n'avait pas fait attention, tant le costume bleu était joli à voir, voilà encore que dans mes retailles j'ai pu trouver une toilette de reine comme la vôtre.

— Je suis trop heureuse! dit Lucy en embrassant la femme-de-chambre, ma chère Mariette, que vous êtes bonne!

— C'est un plaisir de faire quelque chose pour vous, mademoiselle Lucy; parce qu'on est bien sûr de vous contenter, et que vous ne l'oubliez pas. En disant cela elle jeta un regard significatif sur Juliette, qui feignit de ne pas se rappeler qu'elle eût donné lieu à ce reproche indirect par sa manière inégale avec les personnes qui la servaient.

Dès qu'elles furent seules, les deux sœurs examinèrent en détail la toilette de la poupée de Lucy. Tout était cousu avec un soin parfait. Des gances d'or ornaient le corsage de la robe de satin blanc, une cordelière à gros glands serrait le tour de la taille, et une large broderie faite en lacets d'or brillait tout autour

du manteau à queue de la souveraine. A ses manches pendaient de longs sabots de blonde, et un voile de tulle légèrement lamé s'attachait à un cercle d'or placé en forme de couronne sur la tête royale; quelques paillettes enrichissaient encore sa chaussure. Bien que plus petite que la Reine de seize ans, la Suissesse ainsi déguisée l'emportait de beaucoup en éclat sur la souveraine achetée dans un magasin. D'ailleurs les galons mal cousus, la robe d'un satin gommé, commençaient à se faner et à se détacher, et, à moins de la laisser en chemise, Juliette n'avait pas de costume de rechange pour faire reposer la splendide parure de sa reine. En lui montrant mieux que ce qu'elle possédait, son bien à elle perdit toute valeur à ses yeux, et Juliette n'eut plus de repos qu'elle ne fût parvenue à s'approprier la poupée de Lucy.

Pour atteindre son but, elle rusa de son mieux, et trouva dans les différens costumes de la Suissesse occasion de tourmenter sa sœur. Elle appela la nouvelle reine une parvenue, et lui rappelait sans cesse l'avoir connue sous de pauvres habits de paysanne. — D'abord,

Cette histoire des deux poupées fit sensation dans la famille de madame d'Anglès. On la raconta long-temps avec l'intention apparente de faire rougir Juliette de sa ruse et de rehausser le bon naturel de Lucy; mais, dans le fait, on laissait une part si amusante à la finesse de Juliette, que la bonne Lucy prenait forcément alors la modeste attitude d'une dupe maladroite, surtout lorsque le récit était dans la bouche de sa mère.

Encouragée par des succès d'amour-propre à garder ses défauts, Juliette se fit toujours un jeu de dominer sa sœur par la ruse; pourvu qu'elle eût fait rire, on lui pardonnait tout. Elle s'adonna à tirer de toutes choses un sujet de plaisanterie, et, grâce à sa facilité en ce genre, elle échappa si bien à l'obéissance et à l'étude, qu'à douze ans sa mère s'aperçut enfin que l'éducation de Juliette était tout-à-fait manquée, et qu'un changement total dans le système suivi jusque là devenait indispensable. Juliette ne savait rien, la volonté d'apprendre ne lui venait pas, et madame d'Anglès répétait douloureusement : Quel dommage que tant de moyens naturels lui servent si peu!

rite. La robe écossaise n'avait guère meilleure chance. On soupçonnait encore la gardeuse de vaches sous les plis de la soie, et un simple chapeau de paille aurait bien mieux convenu aux joues rebondies de la Suissesse, que le crêpe et les marabouts. Remettait-elle son premier habillement, aussitôt des félicitations moqueuses accablaient son retour à l'humilité.

—Vous voilà redevenue paysanne, disait-on à la poupée, parce que vous vous sentiez trop mal à l'aise et trop ignorante sous vos déguisemens d'emprunt. Allez, mademoiselle Toinon, retournez à la crèche, et qu'on ne vous voie plus à Paris.

Je l'ai dit, Lucy commençait à se lasser d'elle-même des plaisirs de l'enfance. Ces entraves mises à ses conventions intérieures hâtèrent le changement qui se préparait en elle. Juliette, voyant enfin la poupée délaissée, proposa à sa sœur de l'échanger avec elle contre des livres dont elle lui donna le choix dans sa bibliothèque. Lucy hésita d'abord, puis elle céda; et, passée dans les mains de Juliette, la poupée devint trois personnes très-distinctes dont elle ne confondit plus les rôles.

Cette histoire des deux poupées fit sensation dans la famille de madame d'Anglès. On la raconta long-temps avec l'intention apparente de faire rougir Juliette de sa ruse et de rehausser le bon naturel de Lucy; mais, dans le fait, on laissait une part si amusante à la finesse de Juliette, que la bonne Lucy prenait forcément alors la modeste attitude d'une dupe maladroite, surtout lorsque le récit était dans la bouche de sa mère.

Encouragée par des succès d'amour-propre à garder ses défauts, Juliette se fit toujours un jeu de dominer sa sœur par la ruse; pourvu qu'elle eût fait rire, on lui pardonnait tout. Elle s'adonna à tirer de toutes choses un sujet de plaisanterie, et, grâce à sa facilité en ce genre, elle échappa si bien à l'obéïssance et à l'étude, qu'à douze ans sa mère s'aperçut enfin que l'éducation de Juliette était tout-à-fait manquée, et qu'un changement total dans le système suivi jusque là devenait indispensable. Juliette ne savait rien, la volonté d'apprendre ne lui venait pas, et madame d'Anglès répétait douloureusement : Quel dommage que tant de moyens naturels lui servent si peu!

Après avoir pris conseil de plusieurs de ses amies, madame d'Anglès se décidait à mettre Juliette en pension, lorsqu'on lui proposa une institutrice d'un rare mérite : c'était une dame allemande, que des malheurs de famille forçaient à s'expatrier et à quitter ses enfans pour subvenir à leur existence journalière. Elle avait laissé, sous la protection de sa grand'mère, deux filles et deux garçons et était venue seule en France. Cette situation demandait des ménagemens ; madame d'Anglès, qui éprouvait déjà un vif regret de se séparer de Juliette, lui offrit, si elle voulait devenir appliquée, changer de manière d'être, de lui donner madame Hornberg pour institutrice. Juliette promit tout ce qu'on voulait, et Lucy, qui devait suivre le sort de sa sœur, fut bien heureuse de se retrouver en possession de ses habitudes de famille

A peine cependant madame Hornberg arriva-t-elle à la campagne chez madame d'Anglès, que son air embarrassé, sa taille mince, sa longue figure blonde qui se colorait d'une timide rougeur à chaque parole qu'elle prononçait, excitè-

rent l'envie de rire de Juliette. Un accent germanique très-prononcé parut une chose si plaisante à l'ignorante enfant, qu'oubliant ses résolutions faites dans son propre intérêt, elle se promit de tirer une grande satisfaction de ses rapports avec la nouvelle arrivée. La timidité de madame Hornberg était telle, qu'elle lui ôta le pouvoir de montrer assez de fermeté pour établir tout de suite les droits de respect et d'autorité attachés à son emploi. En entrant chez madame d'Anglès, l'institutrice s'était surtout imposé le devoir de surmonter toute apparence de chagrin, afin de ne pas attrister l'esprit de ses élèves. Cette généreuse résolution l'obligea encore à cacher toute susceptibilité personnelle, afin de ne jamais parler au nom de son intérêt, lorsqu'elle exigerait quelque chose de Juliette ou de Lucy. Elle avait trop de pénétration pour ne pas voir qu'on riait de son air et de son langage, presque sous ses yeux; mais elle savait que l'étude de l'allemand allait lui donner des occasions de faire apprécier à ses élèves la difficulté de s'énoncer purement dans une langue étrangère, et elle se

réservait de leur donner alors des leçons d'indulgence et de modestie.

Lorsque cette étude commença, Lucy prêta une sérieuse attention à tout ce que lui disait madame Hornberg, elle répétait de son mieux les mots qu'on lui apprenait; mais Juliette déjoua tout-à-fait ses prévisions : au lieu d'imiter sa sœur, elle retenait seulement la traduction française, telle que la prononçait madame Hornberg, et s'attachait à la bien reproduire : Pferd; *chifal* (cheval), disait l'institutrice; pferd, articulait de son mieux Lucy; *chifal*, disait Juliette; *himbeeren*, vrampoises (framboises); bûteille, *pouteille* (bouteille), piano, *biano* (piano); trinkglas, *fer* (verre). Juliette accentuait à peine le mot allemand, et appuyait de toute sa force sur le mot français défiguré. Les progrès suivaient aussi une marche toute différente. Au bout de très-peu de temps, Juliette parodiait à merveille l'accent germanique de madame Hornberg, et Lucy, malgré sa patience, ne marchait que pas à pas dans son étude un peu plus positive.

Madame d'Anglès commença bientôt

à craindre que les soins de madame Hornberg échouassent auprès de Juliette, qui s'attachait à ridiculiser en tout l'excellente gouvernante. En marchant à ses côtés, elle copiait sa tenue grave, donnait à son chapeau quelque chose de la forme du sien, nouait un fichu de soie en corde jusqu'à la ceinture: le plaisir du comique l'emportait sur tout soin d'élégance dans les habitudes de Juliette. A table et aux leçons c'était le même manége, et madame Hornberg rougissait et s'embarrassait comme un enfant sous le regard sardonique de l'impitoyable Juliette. N'était-elle plus avec elle, alors Juliette la singeait du geste et du langage, donnait des leçons à sa sœur, en parodiant celles de madame Hornberg, et chaque jour elle ajoutait quelque nouveau trait à cette incessante critique. Lucy souriait malgré elle, car au fond du cœur elle aimait et respectait son institutrice; mais une sorte de fausse honte la rendait momentanément complice de Juliette, par sa complaisance à l'écouter.

Malgré ce que lui disait sa sœur, Lucy se sentait touchée d'un intérêt profond,

lorsque madame Hornberg, la prenant à l'écart, causait avec elle de ses affections de famille. Une douceur pénétrante animait ses yeux, quand elle racontait comment elle s'était résignée à quitter ses quatre enfans pour venir en France : elle les dépeignait tour à tour à Lucy. Frédéric, son fils aîné, lui ressemblait parfaitement; il avait dix-sept ans, et son bon naturel, son application, le faisaient déjà distinguer par les professeurs de l'université où il était admis. C'était pour achever convenablement l'éducation de ce fils que madame Hornberg avait quitté ses deux filles et son petit Franz, restés à la campagne à quelques lieues de Vienne, chez sa grand'mère.

Si Juliette venait étourdiment se mêler à ces confidences, elle ne manquait pas de brusquer les questions de manière à arracher aussitôt madame Hornberg à la douceur d'un épanchement maternel.

—Votre fils aîné a sûrement l'air très-grave? disait-elle.

— Il est gauche et embarrassé comme moi, répondait madame Hornberg.

Juliette riait. — Il travaille beaucoup, ma sœur, disait Lucy.

— Et vos filles, comment sont-elles? continuait Juliette.

La réponse s'adressait à Lucy. — De bonnes filles douces et craignant Dieu, disait madame Hornberg; appliquées aux soins du ménage, et mêlant les travaux de la campagne aux études, que la pauvreté même n'exclut pas dans mon pays. En Allemagne chacun se fait sa part de culture d'esprit selon son intelligence; l'instruction est à la portée de tout le monde, et les fermiers, les artisans, connaissent leur histoire, apprennent la musique, récitent les œuvres des poètes. Au lieu d'exceller à plaisanter sur des riens, les femmes savent réfléchir de bonne heure sur la grandeur des œuvres de la création.

— Mais en Allemagne, comme ailleurs, je suppose que des enfans sont des enfans, reprenait Juliette mécontente, et votre Franz n'est pas obligé à la même contrainte que sa sœur.

— C'est l'enfant gâté de ma grand'mère, répondait madame Hornberg : si elle le perd de vue, elle devient tout inquiète; mais encore a-t-il déjà des devoirs à remplir : il nourrit les pigeons et

les poules, a soin des couveuses, arrose sa portion de jardin, puis ses sœurs le font lire ou réciter ses prières; ces diverses tâches accomplies, il fait ce qu'il veut.

Ces entretiens attachaient peu à peu Lucy à la famille de madame Hornberg, comme si elle l'eût connue en effet; et aussitôt que Juliette cessait de la questionner, l'institutrice reprenait à voix basse la conversation interrompue. Quelquefois madame Hornberg lisait aux deux sœurs un des contes préférés par Élisabeth, sa fille aînée, et elle le leur faisait traduire, en ayant le livre allemand sous les yeux; une autre fois, elle leur récitait des vers de Goëthe ou de Schiller, que Marie, sa fille cadette, disait avec une expression pénétrante. Elle avait mille traits de sensibilité à raconter des uns et des autres, et particulièrement de Frédéric. Quant à Franz, sa mutinerie, soutenue par sa grand'mère, faisait sourire tristement la prudente madame Hornberg, qui aurait souhaité de diriger elle-même le caractère assez indompté de cet enfant. Témoin de ces récits, Juliette en était tout différem-

ment impressionnée que sa sœur ; elle se représentait tour à tour en esprit les différens personnages dont il était question, leur prêtait à tous la physionomie la plus ridicule. Du jeu de la poupée, elle avait conservé l'habitude de mettre en scène ce qui lui passait par la tête, et Lucy se prêtait volontiers à remplir quelque rôle dans ces petites comédies improvisées dont la direction appartenait toujours à Juliette. Elles étaient un jour toutes les deux seules au jardin ; Lucy avait un livre à la main, sa lecture était interrompue, elle regardait Juliette qui paraissait réfléchir, tandis que de temps à autre un malin sourire et des éclairs de gaîté lui passaient sur le visage. — A quoi penses-tu donc, Juliette? dit enfin Lucy.

— Oh ! j'invente un jeu.

— Lequel ?

— Tu vas m'écouter, et puis tu devineras qui je représente. D'abord, dit-elle en prenant un bâton sur lequel elle s'appuya en se courbant, me voilà devant ma ferme, au milieu de mes poules, de mes cochons et de mes vaches; il ne me manque que mes petits enfans. Tiens,

si tu voulais faire la grand'mère, Lucy, ce serait bien plus amusant.

— Nous moquer de la famille de madame Hornberg, Juliette! reprit Lucy qui avait deviné l'intention de sa sœur; cela ne serait pas bien; je ne...

— Quel mal y a-t-il à cela? interrompit Juliette; est-ce qu'on se moque des gens qu'on ne connaît pas? Voyons, ne prends pas tes airs de sagesse. Si tu veux jouer à cela, j'apprendrai mes leçons tous les jours, afin de pouvoir parler allemand à nos récréations. D'ailleurs, en faisant la grand'mère, tu n'auras presque rien à dire. Ces raisons spécieuses vainquirent la faible résistance de Lucy.

— Je ne sais comment m'y prendre, dit-elle.

—Tu t'appuies sur ton bâton; tu branles la tête en parlant. Je te soufflerai ce qu'il faudra dire. Commence ainsi, tu sais, comme dans les livres que nous lit madame Hornberg: « — Ma chère Élisabeth, tu es sortie de bien bonne heure ce matin. — Je réponds: Mon excellente grand'mère, le soleil était si brillant, le chant des oiseaux si varié et la nature si radieuse, que j'ai voulu aller adorer le

Créateur dans la prairie, avant de traire les vaches et de battre le beurre. — A présent tu dis : Dieu te bénira, innocente créature! il te donnera de beaux jours au sein de la retraite et de la paix. »

— Mais c'est à merveille ! s'écria Lucy prenant goût à la plaisanterie; sans toi, je ne me serais pas aperçue qu'on pouvait rire de ces contes allemands, où il y a cependant de bien jolies choses. Depuis que madame Hornberg me les fait traduire, je crois vraiment que j'aime mieux la campagne.

— N'interrompons pas le jeu, reprit Juliette, c'est le tour de Marie; je prends des fleurs dans une main, un livre dans l'autre, et je récite des vers. Tiens, tu as justement là ton recueil de poésies; prête-le-moi. La prétendue Marie lut avec l'accent allemand, dans lequel Juliette excellait d'avance, des vers de Delille sur les fleurs. Frédéric arriva, gauche et timide, balbutiant à chaque mot, commettant toutes sortes de méprises par distraction, et sa grand'mère attribuait toujours à l'excès de sa science cette étrange manière d'être.

— Il doit y avoir aujourd'hui une

éclipse de soleil à midi un quart, disait Frédéric en marchant les yeux levés vers le ciel; il est environ dix heures, je vais attendre ici pour ne pas manquer le moment précis de ce grand spectacle, que le savant lui seul peut apprécier. Nature, que tu es grande!.. (Ici Frédéric heurta violemment sa grand'mère, qui le contemplait avec amour sans vouloir l'interrompre). Est-ce une statue qu'on a mise ici? demanda d'abord le jeune homme.

— Non, mon fils, c'est moi, dit la bonne grand'mère; mais reste ici, je vais dire à Franz de te donner à déjeûner, pendant que tu feras tes observations astronomiques.

— Maintenant tu seras Frédéric, reprit Juliette, et je vais faire le rôle de Franz et des deux sœurs tour à tour.

La scène se prolongea ainsi tout le temps de cette récréation. Franz éprouva de son mieux la patience de l'astronome, en lui présentant des cailloux pour du pain, de la terre pour un hachis de mouton; et, comme Lucy n'avait pas compris l'intention de Juliette, elle feignit d'abord de manger ce repas fictif.

— Mais, lui dit Juliette, Franz aurait attrapé Frédéric, afin de lui faire oublier son éclipse.

— Et il n'y parviendra pas, reprit Lucy.

— Il serait cependant plus amusant que l'éclipse eût lieu sans qu'il la vît !..

L'arrivée de madame Hornberg interrompit cette première scène. A la récréation suivante, elle fut reprise; on y ajouta de nouveaux épisodes toujours basés sur les mêmes données. On supposa bientôt des voyages à Paris. Une famille de sauvages n'aurait pas été plus étrangères aux habitudes de la civilisation que ne le furent les jeunes Hornberg dans les rôles qu'on leur attribuait. Tout ce qu'ils voyaient les jetait dans une telle surprise qu'ils en restaient confondus. Frédéric se perdit dans les rues de Paris, en cherchant la Bibliothèque ou l'Observatoire; et il priait gravement le premier venu de le ramener chez sa mère, dont il donnerait l'adresse écrite, tant il avait de peine à la retenir. On faisait venir Élisabeth et Marie à la campagne : elles croyaient arriver à la Cour. Lucy et Juliette leur faisaient l'effet de deux prin-

cesses; et il leur fut impossible de les amener à avoir des manières familières avec leurs nouvelles amies. Toutefois les leçons se prirent en commun, et les jeunes paysannes apprirent pour la première fois de leur vie qu'il existait des professeurs de chant et de danse. Pour la parodie de cette dernière leçon, il n'y eut pas besoin d'inventer. M. Daniel, danseur de l'Opéra et maître des demoiselles d'Anglès, leur servit de modèle. Sa prétentieuse gravité, sa surprise en se voyant présenter tour à tour les deux campagnardes, pour leur donner *les premiers principes de l'art de la danse*, auraient été cela dans la réalité. M. Daniel avait un vocabulaire à lui en anglais et en français. Le sort l'ayant mis à la mode parmi les familles anglaises, il avait appris, tant bien que mal, les mots anglais nécessaires à ses leçons, et il s'obstinait à les dire de préférence à parler français, n'importe à quelle nation ses élèves appartinssent; si bien qu'on n'entendait parfois la partie des observations, à propos de la danse, qu'aux signes qu'il avait soin d'ajouter à son inintelligible langage.

La réunion de M. Daniel aux naïves Allemandes amena les scènes les plus plaisantes. Élisabeth et Marie voulaient apprendre le français, et elles retenaient avec empressement les expressions du maître de danse pour les redire, en sorte que ces leçons étaient un chaos de bévues dans tous les genres. Du reste, une gravité parfaite de la part des élèves et du professeur, et lorsque Juliette et Lucy s'échappaient en éclats de rire, il était bien convenu que ces incartades n'étaient jamais attribuées aux personnages qu'elles représentaient. On répétait, pour les avoir entendu dire à M. Daniel, ces diverses phrases :

« L'autre pied de devant, Miss. »

« Des mouvemens lents et gracieux, Miss, afin d'unir l'utile à l'agréable. »

« Disons ceci encore une fois, » était une locution adoptée par M. Daniel pour faire recommencer un pas.

« Mouvement défectueux, disait-il encore; arrondissez le poignet, Miss, afin d'offrir un coup d'œil satisfaisant. »

Il ne manquait à la vérité de cette parodie de M. Daniel que son violon faux, son visage long et blême; car son

air important et sentencieux était parfaitement reproduit par Juliette.

Bien que ces moqueries n'eussent jamais lieu devant madame Hornberg, le respect qu'elle aurait dû inspirer en souffrait infiniment. A tout ce qu'elle disait, les deux sœurs trouvaient quelque allusion à leur jeu favori, et le rire s'emparait d'elles. Pas une leçon ne pouvait être prise avec sérieux, et elles ne faisaient plus aucun progrès. L'influence de Juliette l'avait à la fin emporté sur les bonnes dispositions de Lucy, et madame d'Anglès, qui s'attachait toujours davantage à l'estimable madame Hornberg, s'affligeait avec elle de la paresse de ses filles, sans lui en attribuer la faute. Ce triste résultat, dont elle ne pouvait pas deviner le motif, fit prendre à l'institutrice la résolution de s'éloigner.— Je crois, dit-elle à madame d'Anglès, que ma timidité me rend impropre à dominer le caractère de mes élèves, et je me propose de retourner en Allemagne; je me placerai dans une famille de compatriotes, où l'on ne trouvera rien d'extraordinaire en moi.

—Mes filles vous auraient-elles manqué

de respect? dit madame d'Anglès avec vivacité.

— Non, madame, reprit l'excellente madame Hornberg, je ne saurais rien dire de positif à cet égard, et je serais désolée de me plaindre à tort; mais j'ai seulement la crainte que mon accent et la gêne de mes manières ne prêtent à rire à de jeunes étourdies...

— Si je le savais, madame Hornberg, je me séparerais à l'instant de mes filles; elles iraient en pension, je vous l'assure. Mais ne pensez pas cela, et ne songez pas non plus à me quitter. Vous m'avez dit, il y a quelque temps, que vous voudriez pouvoir donner des maîtres d'arts d'agrément à vos filles, pour les mettre en état de se placer comme institutrices; j'ai réfléchi à ce que votre désir avait de juste, et voici ce que je vous propose : Nous ferons venir ici d'abord votre fille aînée; elle prendra pendant deux ans des leçons avec Lucy et Juliette, nous lui chercherons après cela une situation convenable, et puis nous demanderons votre seconde fille à son tour, et ces quatre années complèteront ainsi en même temps l'éducation de vos filles et des miennes.

Madame Hornberg était loin de s'attendre à un pareil bonheur. L'excès de la reconnaissance l'ébranla fortement. Une pâleur mortelle se répandit sur son visage, et elle s'évanouit. En prodiguant ses soins à la bonne mère, madame d'Anglès, profondément attendrie, l'appelait son amie, sa chère madame Hornberg, et l'embrassait comme une sœur. Cette suffocation se termina par un déluge de larmes. Elle payait ce dernier tribut à la douleur qu'on venait de consoler en partie, et des expressions de joie et de gratitude donnaient les plus touchans démentis à ses pleurs.

— Maintenant, dit bientôt madame d'Anglès, pour forcer madame Hornberg à surmonter son émotion, il faut que vous preniez sur vous d'être plus sévère avec mes filles, et tout ira bien.

— Ce n'est pas la sévérité qui me rendra maîtresse de leurs impressions, répondit l'institutrice; il vaudrait mieux, pour vos filles et pour moi, que je gagnasse leur confiance. Elles ont entre elles de petits secrets, je ne sais quelle plaisanterie dont le nœud m'échappe, et que je tiendrais à saisir.

— Il faut nous entendre pour cela. Écoutons-les causer à la première récréation lorsqu'elles se croiront seules.

— Avec leur mère, je l'oserai, madame; mais je ne reconnais qu'à une mère, je vous l'avoue, le droit de s'éclairer par ce moyen.

— Je vous remets sans réserve mon autorité; usez-en dans toute son étendue.

— Eh bien! je m'éclairerai, et nous saurons bientôt ce qui a changé si complètement ces deux jeunes filles.

Le cœur préparé à l'indulgence, et encore tout émue de sa joie récente, madame Hornberg revient d'un pas léger vers l'appartement de ses élèves; des rires immodérés s'en échappent; le moment est propice, elle s'approche et prête l'oreille. Les noms qui lui sont les plus chers paraissent les sujets de la plus ridicule plaisanterie : ses filles, Élisabeth, dont on projette de faire la compagne des demoiselles d'Anglès, est représentée par Juliette comme une idiote... Marie, Frédéric, Franz, la vieille mère, sont tour à tour ridiculisés... Plus elle était joyeuse, il n'y a qu'un instant, plus la

douleur pénètre profondément dans le cœur de cette pauvre mère. Sa résolution est prise aussitôt; elle ne veut rien devoir à ces caractères frivoles jusqu'à la cruauté, et c'est seulement pour trouver la force d'aller dire à madame d'Anglès que tout est rompu entre elles, que la désolée mère s'arrête encore un instant contre la porte, d'où elle a tout entendu.

Madame d'Anglès arriva par un côté opposé chez ses filles, croyant y trouver madame Hornberg. — Votre institutrice vous a-t-elle appris mon projet? demanda-t-elle à ses enfans.

— Non, dirent en même temps Lucy et Juliette d'un air interrogatif. Madame d'Anglès s'empressa de leur expliquer de quoi il s'agissait. Oubliant leur jeu au récit de la joie de l'excellente madame Hornberg, les deux jeunes filles remerciaient leur mère et s'engageaient à être des sœurs pour Élisabeth. Lorsque l'institutrice entra, son air grave, sa pâleur et le tremblement de ses lèvres démentaient cruellement la présomption de son bonheur. — Qu'avez-vous, madame Hornberg? s'écria madame d'Anglès en s'approchant d'elle.

— Je pars, madame, fut tout ce que put répondre madame Hornberg.

Lucy et Juliette se regardèrent ; elles comprirent qu'elles avaient été entendues, et parurent consternées.

— Que vois-je? dit madame d'Anglès; mesdemoiselles, expliquez-moi ce changement dans les projets d'une personne à laquelle vous devez tant ? Les deux jeunes filles se taisaient. Si vous avez offensé madame Hornberg, au moment où la délicatesse vous faisait un devoir de redoubler d'affection pour elle, vous perdez tout droit à mon indulgence, et je vous mets immédiatement en pension.

— Nous l'avons mérité, maman, dit enfin Lucy en jetant un regard de repentir sur madame Hornberg.

— Et cependant vous paraissiez m'aimer, vous, Lucy? lui dit l'institutrice.

— Oh ! oui, je vous aimais, reprit la coupable, en se jetant dans les bras de madame Hornberg. Quittez-moi, madame, puisque je me suis rendue indigne de votre affection ; mais pardonnez-moi, je vous en conjure.

Juliette, qui jusque là était restée indécise entre l'espoir de se tirer de cette situation par quelque ingénieux détour et l'envie de céder aux mouvemens de son cœur, ne résista plus à cette impulsion; elle vint comme Lucy, dans une attitude suppliante, implorer l'indulgence de madame Hornberg.

— C'est moi, lui dit-elle, madame, moi qui suis la plus coupable; j'ai entraîné Lucy malgré elle à jouer avec moi. Que j'aille seule en pension, et Lucy restera ici avec votre fille.

Alors madame Hornberg comprit que la légèreté d'esprit avait plus de part que le cœur à la faute de ces jeunes filles. Hélas! leur dit-elle, pauvres enfans, je vois bien qu'il faut que je sacrifie mon juste ressentiment à votre repentir. Mais en restant près de vous, je renonce à faire venir mon Élisabeth, car je ne saurais pas l'exposer à souffrir ce que je viens d'éprouver en peu d'instans par votre faute. Rassurez-vous, je ne vous quitterai point pour cette fois. Il dépendra de vous que je reste plus ou moins long-temps désormais.

Madame d'Anglès continuait à inter-

roger ses filles, qui baisaient les mains de l'institutrice et les couvraient de leurs larmes. — Elles ne peuvent pas s'accuser devant moi sans m'offenser de nouveau, dit madame Hornberg je les laisse, elles parleront lorsque vous serez seule ici.

Madame d'Anglès écouta le récit de ce jeu, dont l'invention n'était qu'une suite des défauts encouragés dans l'enfance de Juliette; elle sentit qu'il lui revenait une part du blâme de cette faute. Malgré elle aussi, tandis que ses filles s'accusaient en pleurant amèrement, il lui prenait envie de sourire de l'originalité de l'invention; mais la gravité du résultat l'obligeait à attacher toute l'importance méritée à cette funeste habitude de Juliette.

Elle ne se montra pas trop sévère.—Mes enfans, dit-elle à ses filles, nous n'avons qu'un moyen de rendre à madame Hornberg le bonheur que vous lui avez enlevé: il faut gagner sa confiance par une soumission entière, lui témoigner tant d'affection, tant de désir de la rendre heureuse, qu'elle accorde à la persévérance de votre repentir ce qu'elle vient de re-

fuser à des élèves ingrates. Lorsqu'elle verra vos efforts pour mériter qu'elle vous donne sa fille pour compagne, ne craignez pas qu'elle se défie encore de vos procédés pour elle. Vous sentez-vous de force à mettre mes conseils en pratique?

— Oh! oui, oui, s'écrièrent à la fois Lucy et Juliette.

— Toi surtout, Juliette? reprit madame d'Anglès.

— Oui, moi aussi, répéta fortement Juliette; je veux que madame Hornberg ait sa fille auprès d'elle.

Pour les fortifier dans cette résolution, madame d'Anglès raconta à ses filles ce qui s'était passé l'instant d'avant chez elle, et elle ajouta : Voyez, mes amies, quel moment vous avez choisi pour l'offenser!

Cette explication terminée, Lucy et Juliette revinrent vers leur institutrice, qui les accueillit avec bonté, mais sans vouloir recevoir de nouvelles excuses. — Vous avez eu beaucoup d'esprit peut-être, dit-elle un peu froidement; maintenant tâchez de montrer du cœur, cela vous procurera une satisfaction plus durable.

A partir de ce jour, Lucy et Juliette se firent une loi de ne plus s'éloigner du regard de leur institutrice. S'il leur arrivait quelquefois de se parler bas et de sourire entre elles, aussitôt elles se hâtaient de répéter tout haut ce qu'elles venaient de dire. Madame Hornberg recevait simplement ces explications sans jamais avoir l'apparence d'un doute; elle se montrait parfaitement bonne pour ses élèves, mettait tous ses soins à les distraire, mais elle ne parlait plus de sa famille, et avait remplacé tous les livres qui rappelaient les premiers entretiens sur ce sujet.

L'été s'acheva sans amener de changement sensible dans les manières de madame Hornberg; ses élèves étaient alors complètement habituées à lui témoigner un respect constant, et à la traiter de tous points comme une seconde mère.

A leur retour à Paris, les amies des demoiselles d'Anglès, qui avaient vu Juliette rire de si bon cœur de son institutrice allemande, crurent lui faire plaisir en lui demandant la suite de ces plaisanteries. Toutes furent surprises en trou-

vant Juliette complètement changée sur ce point : elle s'exprimait avec le plus tendre respect en parlant de madame Hornberg, et ses manières avaient pris un calme, une distinction fort inattendue, qui forcèrent les éloges et attirèrent plus de considération sur l'institutrice. C'est singulier, disait-on à Juliette, j'étais persuadée que madame Hornberg aurait fini par avoir peur de toi; pas du tout, elle a pris l'air plus sévère, et c'est toi qui parais timide et embarrassée avec elle.

— Nous lui devons tant! disait Juliette ; elle est si bonne !

Cette arrivée à Paris était l'épreuve qu'attendait l'institutrice : quand elle vit ce qu'elle produisait, elle pensa qu'il était temps de récompenser, par le retour de sa confiance, des efforts aussi soutenus. Les premiers livres d'allemand reparurent : Lucy crut d'abord que c'était par inadvertance, et, lorsque madame Hornberg l'appela pour lire avec elle, ne voyant d'abord que les contes favoris d'Élisabeth, elle se leva pour aller prendre le livre de la veille.

— Ne voulez-vous plus lire dans celui-

ci? demanda madame Hornberg en retenant doucement la jeune fille par le bras.

— Vous le permettez donc? dit Lucy les larmes aux yeux.

— Non-seulement je le permets, reprit madame Hornberg; mais le livre d'Élisabeth est à vous. C'était la première fois que ce nom tant aimé revenait sur les lèvres de la mère.

— Vous voulez bien que j'aime encore votre fille? dit Lucy, le cœur gonflé de joie.

— Et moi aussi? interrompit Juliette en se glissant à genoux à côté de l'institutrice.

— Soyez bénies! leur dit l'excellente femme en rapprochant leurs deux têtes contre son sein, car je vous devrai bientôt les plus heureux jours de ma vie. Votre mère veut payer le peu de bien que j'ai pu vous faire d'un prix inestimable. Je reverrai ma vieille mère, mes quatre enfans; nous allons en Allemagne au printemps, et je ramènerai Élisabeth et Marie avec moi à la campagne : elles passeront auprès de nous tout le temps de votre éducation.

Quelle joie! — Je cours remercier

maman, s'écrièrent tour à tour Lucy et Juliette.—Attendez, reprit madame Hornberg, l'épreuve n'est pas finie, nous avons encore quatre mois d'hiver à passer; la moindre déviation dans nos rapports changerait tout.

— Vous ne nous croyez plus capables de vous affliger? dit Juliette.

— Non, reprit madame Hornberg, et j'aime à reposer mon bonheur sur vos promesses; c'est pour cela que j'ai été indiscrète aujourd'hui. Maintenant que vous savez ce que j'attends de vous, c'est une raison pour moi de ne plus craindre que ce bonheur m'échappe.

Le traité, basé sur une reconnaissance mutuelle, ne pouvait pas être rompu. Juliette se préparait à sa première communion, que l'on avait retardée l'année précédente parce que son caractère n'était pas assez formé. Le sentiment religieux la soutint dans ses bonnes résolutions. Elle devint aussi studieuse que soumise, et, au lieu de se moquer de la lenteur de Lucy, qui lui resta long-temps supérieure en beaucoup de points, elle tâcha d'imiter son aptitude, et s'en trouva bien. — Mon enfant, lui disait

souvent madame Hornberg en voyant son jugement s'étendre et ses bons sentimens étouffer peu à peu son inclination à la raillerie, ne sentez-vous pas que l'esprit que vous acquérez vaut mieux que celui que vous perdez ? Juliette en convenait avec empressement. Pour Lucy, elle n'avait qu'à revenir à son inclination naturelle pour être parfaitement bonne : aussi n'était-il plus question de la convertir depuis long-temps.

Le voyage projeté s'accomplit, et Lucy et Juliette se sentirent pleinement récompensées de leurs efforts, lorsqu'elles furent témoins des élans de joie de madame Hornberg en approchant de Weimar, et que le lendemain de leur arrivée dans cette ville elles virent revenir leur institutrice accompagnée de ses deux filles. Ce ne fut pas sans un reste de confusion qu'elles reconnurent dans Élisabeth une belle jeune fille, d'un caractère mûr, réfléchi et doué d'une grande raison; Marie, assez vive de caractère, expansive dans ses manières, exprima avec un abandon charmant sa reconnaissance envers madame d'Anglès et ses filles ; mais elle ajouta que son attachement pour sa

grand'mère ne lui permettait pas de la quitter, et qu'étant la plus jeune, c'était à elle à rester à la campagne pour la soigner. La fermeté des paroles de la jeune fille était un peu démentie par la rougeur de ses yeux et le tremblement de sa voix. On sentait tout ce qu'il lui en coûtait pour voir repartir sa mère et perdre sa sœur. Aussitôt que madame Hornberg et Élisabeth furent engagées dans une conversation avec madame d'Anglès, Marie s'approcha de Lucy, qu'elle avait long-temps examinée avec un regard pénétrant. — C'est à vous que je recommande ma sœur, lui dit-elle; aimez-la bien, rendez-la heureuse. Lucy pressa tendrement la main de Marie. Il lui prit un serrement de cœur en pensant qu'elle enlevait à cette courageuse jeune fille sa mère et sa plus chère compagne.

— Mes enfans, dit madame d'Anglès en s'approchant de ses filles, madame Hornberg nous propose d'aller passer la journée de demain chez sa mère; vous serez sûrement trop heureuses de répondre à cette invitation.

— Que vous êtes bonne! dit Juliette en regardant madame Hornberg d'un air

qui voulait dire qu'elle ne se sentait pas digne de cette faveur.

Madame Hornberg mit son doigt sur sa bouche en signe de défense de rien dire, puis elle se pencha vers Juliette et l'embrassa sur le front.

Le lendemain, on quitta Weimar de bonne heure. Pendant tout le trajet, Élisabeth et Marie parlèrent avec tendresse de leur grand'mère, de leur frère, et dirent combien elles avaient souhaité revoir leur mère; elles trouvaient tant de sympathie pour leurs affections dans ces nouvelles amies, qu'elles ne craignaient pas de les ennuyer en leur parlant de ce qui les touchait. Ce fut avec une sorte de respect religieux que Lucy et Juliette entrèrent dans la simple demeure de cette respectable femme.

L'âge la retenait dans son fauteuil: de beaux cheveux blancs, partagés sur son front, ajoutaient quelque chose de doux à la dignité de ses traits, à l'expression un peu vague de son visage. Franz, un joli enfant qui devint fort rouge en voyant s'avancer les dames étrangères vers lui, se tenait auprès de sa grand'mère, qu'il n'avait pas quittée.

La vieille femme ne fit pas un mouvement. Lucy et Juliette n'osaient pas s'avancer vers elle. — Elle est aveugle, dit tout bas Élisabeth, qui jusque là avait oublié de parler des infirmités de sa grand'mère.

— Notre malheur est encore plus grand, reprit madame Hornberg, la joie de mon retour a affaibli ses facultés morales; telle qu'elle est, cependant, je ne crains pas d'exposer ma digne mère aux regards d'enfans pieux et pénétrés de respect pour la vieillesse.

Les genoux de Lucy fléchirent involontairement devant cette femme qu'elles avaient outragée avant de la connaître, et dont elles auraient voulu implorer à la fois le pardon et la bénédiction.

— Qui est là? dit la grand'mère en étendant la main vers Franz.

— Ma mère et mes sœurs, dit l'enfant.

— Elles sont revenues? Madame Hornberg s'avança; sa mère tâta son visage, puis celui de Marie et d'Élisabeth, et lle parut contente.

La tristesse accablait au contraire ceux qui l'entouraient. Madame d'Anglès, qui

avait déjà tant fait pour la femme qu'elle regardait comme la seconde mère de ses filles, prit la résolution de rendre son bienfait complet. Écoutez, dit-elle à madame Hornberg, il ne me semble pas juste que la différence de fortune nous place ainsi vous et moi. Votre inclination vous retiendrait ici, votre dévouement maternel semble vous obliger à partir; je n'ai voulu faire qu'un voyage de plaisir en venant en Allemagne, j'y reste une année entière. Demain je prends mes dispositions pour cette prolongation de séjour, qui arrangera tous nos intérêts. Mes filles continueront ainsi leur éducation, elles se familiariseront tout-à-fait avec la langue allemande, et Marie et Élisabeth viendront tour à tour auprès de nous, tandis que vous, madame Hornberg, nous quitterez aussi souvent qu'il le faudra pour soigner votre bonne mère.

En ajournant à un aussi long terme son retour en France, madame d'Anglès savait bien que la fin de la pauvre grand'-mère le précèderait de beaucoup : tous les signes de la destruction étaient empreints sur son visage pâle. En effet, seulement quelques semaines après,

toute la famille Hornberg était en deuil de cette respectable octogénaire. L'amour de son pays parlait fortement au cœur de madame Hornberg; il lui était pénible de s'éloigner encore une fois de son fils. La généreuse madame d'Anglès sut lui alléger l'embarras d'un aveu. L'année s'était écoulée; l'éducation de ses filles n'exigeait plus les mêmes soins. Elle-même engagea madame Hornberg à tenter d'élever à Weimar, avec le produit de son petit héritage et de ses économies, une maison d'éducation, et de renoncer ainsi à s'expatrier de nouveau.

Madame Hornberg y avait pensé. Elle sentait tout le prix d'une amitié aussi désintéressée, et en éprouva plus de peine à se séparer de ses élèves et de leur mère; mais tant d'intérêts parlaient dans son cœur en faveur de son pays, qu'elle ne pouvait pas balancer à y rester. Des liens d'une amitié indissoluble demeurèrent entre les deux familles, qui eurent l'occasion de se revoir plus d'une fois.

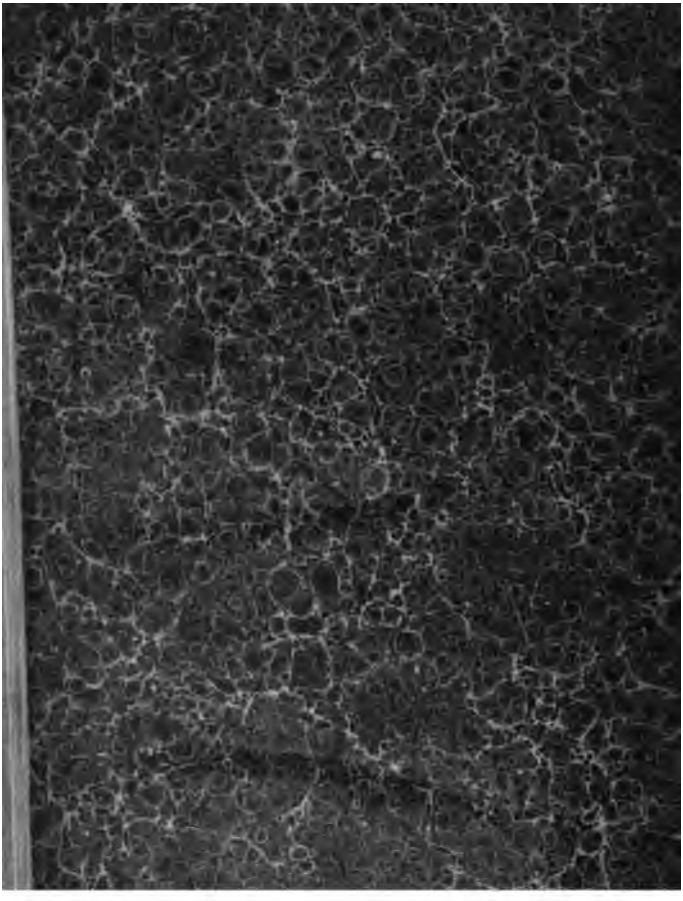
Lucy et Juliette sont mariées; Élisabeth l'est aussi, et n'a pas quitté pour cela la maison d'éducation de sa mère.

Une prospérité croissante, une haute estime, attachée à leur maison, récompensent madame Hornberg de ses courageux efforts pour fonder une existence honorable à ses enfans.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, 12.

NLC 306



Stanford University Libraries
3 6105 025 077 970